

JEAN CATHALA

**PORTRAIT
DE
L'ESTONIE**



“L'EUROPE VIVANTE”

PLON

Il a été tiré de cet ouvrage

*500 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma,
à Voiron, numérotés de 1 à 500.*

Exemplaire N° 420

Portrait
DE L'ESTONIE

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1937.

“L'EUROPE VIVANTE”

PORTRAIT DE
L'ESTONIE

PAR

JEAN CATHALA

Avec 19 gravures hors texte et une carte en dépliant



PARIS

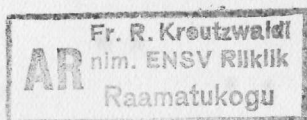
LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

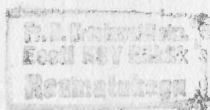
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

Ar 937
Cathala



115.548 x



SL
~~1922~~

Copyright 1937 by Librairie Plon.
Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

INTRODUCTION

PORTRAIT DANS LE TEMPS ET PORTRAIT DANS L'ESPACE

C'est une constatation banale de dire que dans le visage d'un homme, il y a bien peu qui lui appartienne : « Il a les yeux de son père, » « C'est tout le portrait de sa mère »... Toutes les bonnes gens savent cela. Il n'en va pas autrement du visage d'une nation : bien plus que de sa terre, de ses rivières, ou de ses côtes, c'est avec son histoire qu'il a été fait. Sans elle, la Seine n'est que de l'eau, Paris des pierres, et la France une carte.

Mais il est des pays dont l'histoire nous est si familière qu'il n'est pas besoin d'en parler pour les décrire ; nous savons tous les siècles que sous-entendent des noms comme Madrid, Vienne ou Prague ; nous n'avons pas besoin qu'on nous explique pourquoi il y a des ruines grecques à Syracuse, des mots turcs en roumain, ou Sainte-Sophie à Istambul.

Faire le portrait de l'Estonie est une tâche plus complexe. Non parce que le pays est jeune : la Tchécoslovaquie l'est tout autant, et l'Irlande plus encore. Mais parce que cette terre s'est trouvée en dehors des courants historiques qui nous sont familiers. Marche de l'Orient nordique, elle n'est pas dans la zone de nos guerres de Cent, de Trente ou de Sept ans, de nos Croisades, de nos Révolutions et de nos Empires ; État de la Baltique, malgré l'étroite solidarité de l'Europe d'aujourd'hui, nos problèmes ne sont les siens que par carambolage. Tout son passé, même proche, se meut dans un autre cycle d'Europe : le cycle des croisades teutoniques, des guerres du Nord, de l'effondrement de l'Empire russe, et du *drang nach Osten*. Et ce cycle, seuls quelques spécialistes le connaissent.

Limiter le portrait de l'Estonie à la description de ses campagnes ou de ses villes, ce serait le livrer sans clef, et même le trahir.

Aussi, sans prétendre à faire une étude historique, aurons-nous à rechercher d'abord comment s'est fait ce pays, à raconter ce passé qui a modelé son visage ; alors seulement chaque maison, chaque figure rencontrée dans notre voyage cesseront d'être une énigme abandonnée aux interprétations ; le portrait dans le temps nous éclairera le portrait dans l'espace.

PREMIÈRE PARTIE

SEPT SIÈCLES DE BATAILLES
DIX-NEUF ANS DE LIBERTÉ

UN RECORD DE MALCHANCE

L'Estonie bat un double record de malchance : record d'esclavage et record d'oubli.

Record d'esclavage : conquise vers 1210 par des chevaliers allemands et danois, reconquise par des Suédois, des Polonais et des Russes, l'Estonie ne retrouve sa liberté qu'en 1918. Et l'on repense invinciblement aux grands martyres de l'histoire : au martyre de la Grèce qui a duré quatre cents ans, à celui de la Bohême, trois cents, à celui de la Pologne, cent cinquante. Celui de l'Estonie a duré sept siècles.

Record d'oubli : notre jeunesse a été nourrie du récit des malheurs irlandais, tchèques, polonais ; nos arrière-grands-pères de Silvio Pellico et des « Orientales ». Il y a eu des Philhellènes, il y a eu des Carbonari, il y a eu des Comités polonais ; il y a eu Michelet, il y a eu Ernest Denis ; il y a même eu le Comité Poldève. Il n'y a pas eu de « Philestones ». Ces détenteurs du triste record de captivité d'une nation, la grande croisade libératrice du dix-neuvième siècle les a purement et simple-

ment oubliés. Ils ont été le forçat dont personne ne s'occupe, l'erreur judiciaire qui n'a intéressé aucun avocat. La révision de leur procès, ils l'ont menée tout seuls, à coups de canon et de mitrailleuse, dans le fracas de l'Europe de 1918 qui était assourdie de bien d'autres bruits. Les notes diplomatiques, les protocoles et les *memoranda*, orchestration obligée de toute symphonie de ce genre, se perdaient pour le public dans l'immense océan de papier que créèrent les traités de Versailles et suivants. Un beau jour, on apprit que « Reval » serait désormais une capitale, et se prononcerait « Tallinn » ; submergé, le lecteur de journaux enregistra sans poser de questions ; non moins submergé, le géographe corrigea son atlas, et le Larousse, à la planche « pavillons » nota trois couleurs de plus...

...Le pavillon barré de noir, le pavillon d'oubliés tenaces, qui, sept cents ans, avaient attendu que sonnât l'heure de la victoire.

CHAPITRE PREMIER

LE CHAMP DE BATAILLE DE DEUX MONDES

Il y avait une fois des gens bien tranquilles qui ne demandaient rien à personne... Par malheur ils allèrent s'installer dans le pire endroit pour des humains qui entendent vivre en paix : à une frontière... Et pas à une banale frontière d'état : à la frontière de l'Occident et de l'Orient, à la frontière de deux mondes.

Il est malsain de se placer entre l'enclume et le marteau : l'Occident avait envie d'aller toujours plus loin vers l'Est ; l'Orient se sentait non moins attiré par l'Ouest. L'Estonie n'y perdit pas seulement son indépendance : pendant cinq cents ans elle servit de champ de bataille aux deux mondes.

L'ESTONIE INDÉPENDANTE

A partir du troisième siècle avant Jésus-Christ, des populations originaires de la Moyenne Volga, de la race des Hongrois et des Finlandais, vinrent occuper le territoire actuel de l'Estonie. Arrêtés par la mer au Nord et à l'Ouest, au Sud par les populations autochtones, ils s'y fixèrent.

Nomades jusque-là, ils deviennent dès lors le peuple essentiellement cultivateur que nous connaissons actuellement ; à cet égard plus avancés historiquement, semble-t-il, que les Germains, et incontestablement plus que les Finnois.

C'est à ce caractère agricole que se rattache tout ce que nous savons de précis sur leur civilisation : leur religion, superposition de l'animisme propre à ceux qui vivent de la terre au magisme des races ougro-finnoises ; leur économie échange de bétail, de laine, et de cire, contre du métal et du sel ; leur structure sociale fondée sur la notion de maison, de village groupe de maisons, et de paroisse groupe de villages ; ne s'élevant pas, hors les heures de danger, jusqu'à l'idée d'un lien entre

ces paroisses — nation en somme, mais non État, comme la Gaule avant Jules César. Seule la langue résiste à cette assimilation par la terre, empruntant de-ci de-là les mots de sa civilisation nouvelle aux autochtones ou aux Germains, mais gardant pour le reste sa structure et son vocabulaire ouralien, témoignage millénaire d'une originalité de race que les siècles ne pourront entamer.

Peu de documents écrits contemporains nous renseignent sur l'histoire de ce temps. Mais ceux que nous possédons montrent qu'on aurait tort de s'en faire l'image idyllique d'une paix sans nuages. Dès l'âge d'or de la liberté, l'éternel péril se dessine : l'écrasement entre l'Occident et l'Orient. Du côté de l'Ouest, ce ne sont encore que des raids : Norvégiens, Anglo-Saxons, surtout Danois ; du côté de l'Est, plus sérieuse, la poussée russe des princes de Kiev, aboutissant à la fondation de Jurjev (Tartu) par Jaroslav. Rien ne sort pourtant de ces expéditions décousues, pas même une suzeraineté théorique : l'heure du conquérant n'a pas encore sonné.

Mais le thème du drame est posé : une nation d'agriculteurs au lieu géométrique des forces d'expansion de deux mondes.

LA CONQUÊTE ALLEMANDE (1208-1227)

C'est l'Occident qui prendra pied le premier.

Dès longtemps les commerçants allemands trafiquant en Baltique réclamaient des comptoirs permanents pour améliorer leurs affaires. Dans le même temps, au fond des monastères d'Allemagne, de pieux cénobites brûlaient d'aller porter la bonne nouvelle aux païens de l'Est. Tandis que, dans leurs tristes burgs, des barons du Saint-Empire, rongés d'ennui, rêvaient batailles. C'est de ce très germanique cocktail d'intérêt, de mystique, et d'aventure qu'allait sortir l'esclavage de l'Estonie, qui fut une conquête, un apostolat, et une exploitation.

Ce fut d'abord l'apostolat qui l'emporta : un saint prêtre de Holstein, Meinhard, vers la seconde moitié du douzième siècle, vint s'établir en Lettonie, à Ykescola, sur le cours inférieur de la Duna. Il proposa aux indigènes un curieux marché : moyennant leur conversion, il leur construirait des forteresses pour se protéger des incursions de l'Est. Il arriva ce qui était fatal ; les forteresses furent

bien construites ; mais personne ne se convertit. Après maints ennuis le pauvre Meinhard mourut en 1196. Son successeur fut tué deux ans plus tard. En 1199, l'assemblée locale fit expulser tous les chrétiens. La manière douce avait échoué.

Alors l'évêque de Brême, dont dépendait le diocèse perdu, en confia la direction à son neveu Albert. Ce n'était pas un saint comme Meinhard ; en son inconscient de prêtre dormait l'âme méthodique et ardente d'un fondateur d'empire : l'évangélisation devint conquête. Sans hâte de rejoindre son poste, pendant deux ans il prépara son installation, recruta des soldats, des marchands, des hommes de métier, négocia avec les cours intéressées en Baltique, s'assura des monopoles maritimes, obtint du Pape la création d'un ordre de moines-soldats : les Chevaliers Porte-Glaives. Puis, en 1201, à la tête de sa flotte, il débarqua à l'embouchure de la Duna, et fonda Riga. Vers 1208, il parvint au contact des tribus estoniennes.

*
* *

Il fallut vingt ans et deux guerres pour les réduire.

Dès la première attaque — sous prétexte de protéger les tribus lettones — Albert se heurte à des difficultés imprévues : ces communautés sans lien officiel font bloc pour leur défense, reconnaissent

des chefs, contractent des alliances au dehors. Il faut détruire un à un les villages, brûler les récoltes, enlever femmes et enfants. Finalement, bien que la bataille de la Saint-Mathieu lui donne le centre et le sud du pays, Albert doit s'arrêter. Le Danemark lui envoie du secours : en 1219 le roi Valdemar débarque avec 60 000 hommes dans la rade de l'actuelle Tallinn ; un grand combat s'engage, celui à qui se rapporte la légende du « daneborg », la bannière rouge à croix blanche, demeurée depuis le pavillon danois, tombée du ciel à l'instant que les guerriers scandinaves fléchissaient ; les Estoniens sont vaincus. Écrasé entre l'avance des chevaliers d'Albert au Sud et le débarquement danois au Nord, le pays se soumet. Seules les îles demeurent encore libres. La conquête paraît achevée.

Pacification apparente : trois ans plus tard, à l'instigation des gens de Saaremaa, toute l'Estonie se soulève, chasse les Allemands, bloque les Danois dans Tallinn et passe à l'offensive en pays letton. Une seconde guerre commence, atroce des deux parts, sans espoir ni issue pour les indigènes, qui tiendront tout de même cinq ans.

* * *

...Et puis il n'y aura plus d'Estonie libre jusqu'en 1918...

DE MAINS EN MAINS (1227-1721)

Pendant cinq cents ans, tous les États de la Baltique vont se disputer le territoire conquis par les chevaliers d'Albert et leurs alliés, jusqu'à ce qu'un ultime larron, venu d'ailleurs, les mette d'accord : le tsar Pierre. Cinq siècles de batailles sanglantes et d'intrigues complexes, où l'on peut, en gros, distinguer quatre moments : une période germano-danoise, une période allemande, une période suédo-polonaise, et une période suédoise.

En 1227, trois ordres de forces avaient coopéré à la conquête de l'Estonie : les troupes danoises de Voldemar, les Porte-Glaives, l'armée des princes-évêques laïcs scandinaves, réguliers et séculiers d'Allemagne. Le gâteau pris en commun, le partage ne fut pas facile ; il fallut l'intervention du légat du Pape, et pas mal de petites guerres intestines pour arriver à une formule de bornage ; finalement les Danois s'installèrent au Nord, les Porte-Glaives administrèrent le Centre, les évêques prirent place sur leurs ailes à l'Est et à l'Ouest ; les îles demeurèrent partie aux réguliers, partie aux séculiers.

Dix ans après, les Porte-Glaives disparaissaient : vaincus par les Lituaniens, leur Grand-Maître tué, d'ordre du Pape, ils furent annexés aux chevaliers teutoniques. Mais on ne toucha pas aux limites de 1227.

Pendant cent ans, les occupants firent relativement bon ménage : leurs querelles ne dépassèrent pas le niveau des règlements de compte chers au milieu féodal du temps. Il y avait d'ailleurs assez à faire avec les indigènes : la nuit de la Saint-Georges 1343, une immense révolte éclata dans les possessions danoises et gagna tout le pays ; une troisième fois l'inexpiable guerre reprit ; une troisième fois l'Estonien fut écrasé. Mais les Teutoniques en avaient profité pour s'infiltrer dans les territoires danois, sous prétexte d'y rétablir l'ordre. Ils refusèrent d'en partir. Le roi Voldemar Atterdag avait bien d'autres chats à fouetter ; moyennant une honnête indemnité, il céda la place aux chevaliers (1350).

*
* *
*

Pour deux siècles, la souveraineté politique sera exclusivement germanique : Teutoniques au Nord et au Centre ; évêques à l'Ouest et à l'Est.

Et la marée des Barbares monte...

En 1410, à Tanneberg, en Prusse Orientale, l'armée des Chevaliers se heurte à la horde lituanienne dans une bataille légendaire, la plus formidable du moyen âge ; elle est écrasée.

En 1478, sur la rivière de Narva, en Estonie, le tsar Ivan III fait édifier le titanesque camp fortifié d'Ivangorod, à 300 mètres du château des Teutoniques...

En 1557, Ivan le Terrible, pressentant déjà la grande idée de Pierre, — la fenêtre sur la Baltique —, jette ses Tartares à l'assaut des terres des chevaliers. Ce qu'on a appelé la guerre de Livonie commence : le heurt de deux mondes, quelque chose d'une barbarie effroyable du côté russe, avec accompagnement de pals et étripements variés, qui donne à nos guerres de religion contemporaines un air de discussion de bonne compagnie. Un à un, les burgs des Teutoniques tombent ; une à une, les villes brûlent ; l'ordre fondé pour la conquête de l'Orient ne peut plus assurer la défense de l'Occident...

Et les réflexes de panique s'accroissent : acculé au désastre, le dernier Grand-Maître des Chevaliers appelle les Polonais à la rescousse, et leur cède ses territoires ; l'évêque de Saaremaa vend son diocèse aux Danois ; une armée suédoise débarque à Tallinn, à la prière des bourgeois de la ville. Toute la Baltique s'est jetée dans la bataille — nous retrou-

verons la même réaction en 1918 — pour colmater la brèche ; Ivan recule ; mais la domination germanique a vécu (1560).

*
* *

Ceux qui s'y sont substitués pour la défense de l'Occident vont à nouveau se partager la garde : Danemark dans l'île, Suède au Nord, Pologne au Sud.

Nous sommes à la grande époque de la Suède. Décidée à faire de la Baltique un *mare nostrum*, une fois installée en Estonie, elle n'aura de repos avant qu'elle ne l'ait conquise tout entière. Le Danemark cède Saaremaa sans peine ; avec la Pologne commence une guerre interminable ; finalement, en 1662 (traité d'Oliva), Charles-Gustave est maître de tout le pays.

La Suède sera la dernière sentinelle de l'Occident sur le golfe de Finlande. Dans la mystérieuse, lointaine et amorphe Russie, le tsar Pierre a donné une force neuve et une pensée à l'éternelle poussée des Slaves vers l'Ouest ; de pièces et de morceaux, il s'est fait une armée presque européenne ; astucieusement il s'est créé des amitiés dans cette Baltique jalouse ou mécontente de la puissance suédoise : Danois, Polonais, seigneurs terriens d'Es-

tonie et de Livonie. Lorsque, en 1700, éclate la guerre avec Charles XII, le dernier chevalier errant des rois d'Europe est perdu avant que de combattre. Narva verra l'ultime grande victoire suédoise. Et, tandis que Charles XII se lance sur la route de Kiev, pour se faire écraser à Poltava, méthodiquement, cruellement, Pierre entame, poursuit et achève la conquête de la Baltique...

En 1721, la Suède n'est plus qu'un État scandinave ; en 1721 l'Estonie est aux mains des Russes ; dans ce heurt millénaire de deux mondes dont la terre estonienne a été l'enjeu, c'est finalement l'Orient qui l'emporte ; à sa poussée brutale et patiente, l'Occident n'a su opposer que ses foucades, ses querelles, et finalement, sa trahison.

LE BILAN

Dès l'instant de la conquête allemande l'Estonie devient une chose que, de plus ou moins bon gré, des propriétaires successifs se passent de main en main. Pour simplifier le récit, nous n'avons jusqu'ici parlé que des changements de propriétaires. Mais que devient la chose dans cet infernal jeu de furet? Comment, à la date de 1721, se solde pour la nation estonienne le bilan de ces souverainetés accumulées et hostiles?

Cinq siècles de batailles ont apporté leurs ruines.

En cinq siècles de domination, l'Occident a introduit sa civilisation et l'esclavage.

*
* *

Les guerres d'autrefois étaient un curieux jeu. Deux armées, numériquement faibles, composées de professionnels de toutes nationalités au service de souverains ayant des comptes à régler, se livraient à intervalles plus ou moins éloignés des

batailles dites « rangées » dont la géométrie est un plaisir pour les yeux. Mais, quel que fût le vainqueur ou le vaincu officiel, le vrai perdant était toujours le même : le pays qui servait de champ de manœuvre. D'abord parce que, les services d'intendance n'existant pas, il était réglementaire que la troupe « vécût sur le pays », c'est-à-dire volât ce qui était indispensable à sa nourriture, son logement et son entretien. Ensuite, parce que, ces nécessités satisfaites, les chefs estimaient peu psychologique d'interdire au soldat les menues distractions qu'il pouvait s'offrir sur l'habitant : brûler sa maison, piller son or, ou violer sa femme.

S'il en fut ainsi dans les guerres d'Occident, dans les guerres où servirent un Loyola, un Coligny ou un Descartes, on peut juger du degré de perfection où parvinrent ces coutumes dans l'Orient d'Ivan le Terrible ou de Pierre le Grand...

A presque chaque détour de la route, dans l'Estonie d'aujourd'hui, se dresse la ruine de quelque forteresse démantelée, de quelque maison seigneuriale incendiée. Et le guide, indifférent et précis, explique à l'étranger, qui réalise plus ou moins : « Détruite pendant la guerre de Livonie... Détruite pendant la première guerre du Nord... Détruite pendant la deuxième guerre du Nord... » Ce demi-millénaire d'un duel à mort a fait de la terre esto-

nienne un cimetière de châteaux sans équivalent en Europe. Je ne sais rien de plus tragique que les casemates de Narva où les bourgeois cachaient périodiquement leurs femmes et leur or, ou les ogives crevées de la cathédrale de Tartu, dressant au-dessus de la ville leurs ruines couleur de sang.

C'est d'une terre épuisée que Pierre prenait possession : villes aux maisons détruites, aux habitants emmenés prisonniers ou en fuite ; campagnes aux fermes brûlées, aux cultures systématiquement ravagées ; paysans errants comme des bêtes, sans abri, sans vivres ; et le terrible hiver de 1709...

Tout ce qui restait de la conquête perdue de l'Occident.

* * *

Il avait pourtant apporté autre chose : sa civilisation. Dans la libre, mais barbare terre des Estes, à travers misères et ruines, il avait semé ses œuvres et son âme. Gênés par de douloureux souvenirs, les historiens estoniens hésitent à le reconnaître explicitement ; pour nous, fils des vaincus de César, et qui n'avons pas subi sept siècles d'esclavage, il est moins malaisé de le déceler. Mais tout est dans la manière. Et il y a beaucoup de réserves à formuler sur la manière dont l'Occident avait apporté sa civilisation.

Les premiers conquérants, nous l'avons vu, s'étaient donné pour mission d'évangéliser le pays. Et certes, très vite, des idéaux moins élevés sont venus faire passer celui-ci au second plan. Pourtant deux choses demeurent : la volonté initiale d'évangéliser ; et que cette volonté s'est poursuivie continûment sous les appétits plus puissants et moins nobles auxquels elle avait donné occasion de se satisfaire.

Les baptêmes commencent à mesure des progrès de l'offensive allemande. Évidemment, sur la solidité de ces conversions, l'insurrection de 1213 et celles de 1343 nous en disent long : le premier acte des révoltés est de se purifier de la souillure du baptême, jusqu'à ce qu'une énergique répression les ramène à des sentiments plus chrétiens. L'action des prêtres, ignorant la langue de leurs ouailles, ne pouvait d'ailleurs être que de surface. Les indigènes furent catholiques pour éviter les inconvénients « capitaux » qu'aurait entraîné de ne pas l'être ; le fond de l'âme demeura païen.

Vers 1520 les envahisseurs passent au luthérianisme : les villes d'abord, puis les évêques, enfin les chevaliers. L'indigène dut suivre le mouvement. D'ailleurs sans demander à comprendre : il écouta les prêches d'un pasteur au lieu de suivre les sermons d'un curé ; tout cela se passait dans un idiome qui était pour lui de l'hébreu. Son âme était ail-

leurs et le pasteur, pas plus que le curé, n'allait jusqu'à cette âme.

Mais en 1560 l'Estonie du Sud passe entre les mains de la Pologne ; et ce nouveau maître se croit la mission de ramener l'indigène au catholicisme ; seulement ses missionnaires appliquent une technique nouvelle, révolutionnaire : parler au paysan sa langue, essayer non de terroriser mais de se faire comprendre. Tactique pleinement victorieuse en Lituanie, à demi en Lettonie, inopérante en Estonie où la domination polonaise ne dure pas assez, et où son prosélytisme se heurte à l'opposition des seigneurs luthériens maîtres de la terre.

Mais qui suscite une émulation heureuse dans la maison en face. Sous l'impulsion, semble-t-il, de la Suède, beaucoup plus intelligente en ce point que le suzerain allemand, le pasteur luthérien se met à étudier la langue de l'indigène ; des bibles, des catéchismes en estonien se publient. Et Gustave-Adolphe, pour donner à sa conquête une armature religieuse, fonde en pays naguère polonais, à Tartu, une Université (1632), qui dans sa pensée doit être essentiellement un instrument de reconquête protestante et orientée vers l'indigène, comportant de nombreuses bourses pour étudiants pauvres, prévoyant l'enseignement de la langue maternelle, et explicitement destinée à « dispenser la lumière *aussi* au pauvre peuple ». Toutes dispo-

sitions que les gouverneurs locaux, aussi bons luthériens que peu disposés à répandre leur religion au prix d'une concession au misérable indigène, se hâtent de rendre lettre morte...

Et les armées de Pierre arrivent...

Ayant entrepris sa conquête pour évangéliser, pour apporter sa forme propre de civilisation morale, l'Occident, s'il s'était laissé distraire par d'autres fins, n'avait donc jamais perdu de vue sa tâche première. Avait-il réussi? Tout autre question, et délicate, parce qu'elle relève du mystère des âmes...

Notons d'abord ceci : deux cents ans de souveraineté russe ont laissé le pays en majorité luthérien. On peut l'expliquer par l'influence des seigneurs locaux ; il n'en reste pas moins que cette terre a gardé une religion d'Occident, même sous le pavillon des tsars.

Mais l'attachement de l'Estonien à cette religion était-il profond? Tout bien pesé, il est permis de répondre non. L'évangélisation s'est répandue par le fer et par le feu ; elle s'est maintenue par la volonté de maîtres étrangers détestés, soutenant des prêtres, puis des pasteurs, ignorant jusqu'à une date tardive la langue de leurs fidèles ; catholicisme et protestantisme, du moins dans le Sud, ont lutté l'un contre l'autre. L'évangéliste est demeuré

l'ennemi ; un ennemi qui n'a même pas su rester cohérent avec lui-même. Ce n'est pas ainsi qu'on implante une foi au plus profond de l'âme.

L'Estonien est-il alors demeuré païen ? Affirmation encore plus risquée. Certes des souvenirs du paganisme ont subsisté — arbres, sources, lacs sacrés, rites agricoles — que la religion de l'envahisseur ne s'est pas plus préoccupée d'assimiler que de combattre. Dans la tradition orale des contes ou des chansons populaires, le souvenir des légendes antérieures au christianisme s'est maintenu particulièrement vivace, au point que l'épopée du Kalevipoeg n'a été réunie sur ces données qu'au début du dix-neuvième siècle...

Paganisme en ruines, tout comme le christianisme n'était que de surface. Jusqu'au temps suédois, beaucoup plus tard peut-être, l'âme estonienne est restée à la limite des deux, ne s'étant jamais assimilé le second, et le premier étant mort de son anachronisme. Mentalité étrange, presque imperméable pour de vieux christianisés comme nous, dont on trouve parfois d'exceptionnelles et curieuses survivances, témoin cette candidate au baccalauréat, qui, devant commenter la morale du *Coche et la mouche*, citait en exemple « ces chevaliers allemands venus apporter une religion au peuple estonien qui ne le leur demandait pas ».

Mais une religion est bien autre chose qu'une foi ;

elle est aussi une certaine manière de penser, une habitude intellectuelle. Un catholique, un protestant, un orthodoxe, peuvent parfaitement être devenus athées ; ils n'en garderont pas moins leur mentalité catholique, protestante ou orthodoxe. Et en ce sens l'évangélisation germanique, si elle n'a pas réussi à créer une foi profonde, a marqué le pays d'une empreinte intellectuelle ineffaçable. Avec le catholicisme, puis avec le luthéranisme, toute une série d'habitudes mentales et de conceptions, tout un univers philosophique d'Occident s'introduisaient en Estonie. Une sorte de dressage intellectuel s'opérait, aussi involontaire de la part de l'envahisseur, qu'inconscient de celle de l'indigène. L'Estonien, que l'Allemand ne s'est pas soucié d'instruire, par l'intermédiaire d'une religion qui n'a jamais mordu profondément sur lui, a appris à penser occidental ; le maître détesté n'a pas eu prise sur les âmes ; mais, sans le vouloir, il a formé les cerveaux.

Évidemment cette empreinte occidentale fut essentiellement germanique, et les livres estoniens s'impriment aujourd'hui encore en caractères gothiques. Mais le dilemme était brutal : formation allemande ou formation slave. Reconnaissons au germanisme le mérite d'avoir vacciné l'indigène contre l'abrutissement orthodoxe. Deux cents ans de souveraineté russe se briseront les dents là-dessus. Tout comme le légionnaire romain avait

conquis l'âme gauloise à la latinité, le chevalier allemand a conquis à l'Occident l'âme estonienne.

* * *

Mais l'envahisseur n'avait-il pas aussi introduit en Estonie une autre forme de sa civilisation, sa civilisation matérielle? Apparemment oui; venu pour évangéliser, il se met à exploiter; une économie nouvelle naît; une vie urbaine intense se développe; une grande bourgeoisie apparaît. Tout cela avec les caractères propres de l'Occident.

Mais rien là dedans ne concerne l'Estonien. Cette économie, les bénéfices n'en sont pas pour lui; cette bourgeoisie, il n'en fait pas partie; ces villes, il ne lui est pas permis d'y habiter. Tout ce domaine appartient exclusivement aux conquérants. La civilisation matérielle que l'envahisseur a importée, c'est pour lui qu'il la garde.

Car, en même temps que les progrès de la civilisation, la conquête a introduit une structure sociale inique.

* * *

Cette structure sociale est essentiellement fondée sur trois principes: séparation des races; perma-

nence de la race conquérante ; esclavage de la race indigène. Elle s'établit dès le quatorzième siècle. Elle se maintient jusqu'en 1917, à peine modifiée sur le troisième point.

La conquête amène la cohabitation de deux races : l'autochtone estonien, l'envahisseur allemand. Elles ne se mélangeront jamais.

Leur distinction est absolue. Du point de vue géographique, l'indigène habite la campagne, le conquérant les villes ou les châteaux. Du point de vue professionnel, l'indigène est cultivateur, le conquérant propriétaire, bourgeois ou artisan. Du point de vue juridique, le conquérant est un homme libre, l'indigène un esclave. Deux mondes.

Nous avons parfois esquissé des comparaisons entre la conquête de l'Estonie par les chevaliers et celle de la Gaule par les légionnaires. L'analogie s'arrête ici. Ce qui a fait l'essor de la Gaule, ce qui justifie moralement sa conquête, c'est la fusion de l'autochtone et de l'envahisseur. Il n'y a pas eu de Gallo-Romains d'Estonie. Nous sentons aussi nôtres les cohortes de César que les hommes de Vercingétorix ; mais les Croisés d'Albert, là-bas, sont demeurés des ennemis.

Le second trait caractéristique de cette structure sociale est la permanence de la race conquérante

dans sa personnalité et dans sa domination.

Cette race est constituée parce qu'on nomme communément les Allemands Baltes. Est-elle pure? Historiquement non : au personnel primitif de la conquête, des éléments très mêlés sont venus s'ajouter, Suédois, Hollandais, Français même, attirés par l'appât du gain ou de l'aventure. Mais l'élément germanique initial a modelé ces apports successifs à son image ; quelle que fût leur origine, ils se sont fondus dans le creuset allemand. En 1721, il ne restait déjà plus grand'chose des familles des premiers Croisés ; mais les fils de l'aventurier languedocien ou du trafiquant écossais se sentaient leur héritier.

En même temps la race maintenait sa domination. Pendant cinq siècles la souveraineté politique passe de mains en mains ; mais quel que soit l'étendard qui flotte sur la citadelle de Tallinn, le vrai maître du pays, le maître de la terre et du négoce, reste l'Allemand. Contre cette puissance concrète, toute autre puissance doit s'incliner : le Danemark cède la place, la Suède s'écroule sous sa trahison, Pierre n'entre qu'aux conditions qu'il a fixées. Officiellement la terre d'Estonie cesse d'être allemande lors de la capitulation des Teutoniques en 1560 ; de fait la domination allemande dure jusqu'au 11 novembre 1918. Au lieu d'un maître, l'indigène en eut deux...

L'esclavage de l'autochtone complète le tableau de cet édifice social.

Les premiers conquérants demeurèrent quelque temps fidèles aux instructions pontificales de respecter les biens des vaincus. Ils se partagèrent le gouvernement du territoire, prélevèrent des impôts, exigèrent de l'habitant des journées de travail et du service armé. Ils administrèrent, mais ne possédèrent pas.

Le servage ne sortit pas de la conquête, mais d'une évolution économique. Vers le quatorzième siècle l'Estonie manifesta un subit essor agricole. Dès lors, d'administrateur, le conquérant eut envie de devenir propriétaire ; il se mit à prendre de la terre, soit par achat ou saisie des biens de l'indigène, soit par la force. Au quinzième siècle l'évolution est accomplie : il n'y a plus d'Estoniens propriétaires.

Il se constituait ainsi, à côté d'une grande propriété exigeant les soins d'une nombreuse main-d'œuvre, un prolétariat paysan composé des indigènes dépossédés. Il suffira d'édicter que ces paysans sont la propriété du seigneur foncier, qu'ils lui doivent le travail et ne peuvent quitter sa terre, il suffira en somme d'établir le servage, pour résoudre ce double problème de la main-d'œuvre à trouver, et du prolétariat à nourrir. L'établissement du servage en Estonie ne fut pas la consé-

quence d'une violence irréfléchie, mais d'un calcul.

Ce servage, né à l'époque où le reste de l'Europe s'en débarrasse comme d'un archaïsme, va se maintenir anachroniquement à l'époque moderne. Au temps d'Érasme et de Ronsard, tout un système d'exploitation de l'homme blanc se codifie sur les rives de la Baltique, et entre dans les mœurs parce qu'il est économique et que les guerres évitent les curiosités du pouvoir central. La Pologne assez mollement, la Suède plus fermement essayeront en vain de mettre un terme à cette survivance de l'esclavage féodal. Elles trouveront, dressée devant elles, la noblesse balte tout entière, qui, finalement, livrera l'Estonie aux Russes, plutôt que de laisser abattre ses privilèges.

Une bonne intention, pourtant, n'est jamais perdue : sur le golfe de Finlande, on parle encore du « bon temps suédois ».

*
* *

Maintenant le bilan est clair. D'un côté la conquête a introduit en Estonie la civilisation ; et ceci est un bien ; bien chèrement acquis sans doute, acquis au prix de guerres ruineuses ; bien tout de même. De l'autre elle a amené l'esclavage ; non pas seulement l'esclavage de la nation, qu'ont

connu la Bohême, l'Irlande, ou la Pologne : mais l'esclavage de la personne. Ici l'homme comme l'État ont perdu la liberté. Et, comme disait Talleyrand, c'est pire qu'un crime : c'est une faute...

Car esclavage et civilisation ont réagi en sens opposé sur l'âme de l'Estonien. De la civilisation est sorti un courant de pensée sept fois séculaire qui rattache à l'Europe l'âme estonienne ; œuvre positive, que malgré de considérables réserves on peut comparer à celle de Rome pour notre Gaule. Mais de l'esclavage est sortie la haine : la conquête se serait oubliée avec le temps ; l'antagonisme de race, malgré l'étanchéité des cloisons, se serait émoussé au contact quotidien ; mais le servage a semé une haine de classe ineffaçable. Nous avons entendu parfois comparer l'hostilité de l'Estonien au germanisme à celle de nos populations de l'Est. Rien de plus inexact : le Lorrain, l'Alsacien ont souffert de l'Allemagne ; ils ne détestent pas l'Allemand. C'est de cet Allemand, de l'homme au contraire, et nullement de l'État que l'Estonien a été la victime ; il parle couramment sa langue, au moins dans les classes cultivées, souvent il a étudié dans ses universités, il lit ses livres. Mais ses arrière-grands-pères étaient les serfs d'un baron ; un fossé de sept cents ans de haines contenues le sépare de cette race à la-

quelle tant de liens involontairement subis l'ont attaché.

Qui veut comprendre le pays ne doit jamais oublier ce double mouvement d'attraction intellectuelle et de répulsion sentimentale. Comme les hommes, les nations ont leurs complexes ; comme les hommes, elles leur obéissent tout autant qu'à leur intérêt ou à leur idéal.

CHAPITRE II

SOUS L'AIGLE RUSSE

En 1721 Pierre prend possession de l'Estonie. C'est la dernière souveraineté étrangère que connaîtra ce pays ; elle durera jusqu'en 1918.

Pour deux siècles la terre estonienne sort de la grande histoire ; le champ de bataille de deux mondes est maintenant une province de l'Empire — une province et demie plus exactement — qui vit obscurément sa vie provinciale entre son gouverneur russe, ses diètes allemandes et ses administrés estoniens dont on ne fait mention qu'aux heures où ils se révoltent.

Et pourtant, du point de vue de ces administrés, jamais période n'a été plus décisive ; ces deux cents ans qui, sous l'angle russo-balte, ne sont que stériles querelles administratives et mesquines luttes d'influence, pour l'Estonien représentent la lente maturation de sa liberté. La « paix russe », cette inénarrable mixture de stagnation coupée de velléités réformatrices et de laisser-aller troublé

d'accès de caporalisme, relâche les liens qui, en cinq siècles de guerres, et malgré quelques souverainetés intelligentes, avaient fait de l'indigène un esclave. La guerre d'indépendance ne sera que le coup de gaule — héroïque — qui abat un fruit déjà mûr.

Dans cet obscur cheminement, on peut assez bien distinguer deux étapes : jusqu'à 1870 l'Estonien recouvre progressivement ses droits d'homme ; alors il se met à se rappeler qu'il appartient à une nation.

LA LIBÉRATION DE L'INDIVIDU (1721-1870)

En 1721 l'Estonien est un serf. Il ne possède rien, pas plus sa terre que sa maison, pas plus ses bêtes que sa charrue ou son lit. Le droit de propriété est un privilège humain ; et le serf n'est pas un homme : c'est une chose. Il appartient à un seigneur qui peut le donner, le mettre en gage, le vendre, ou l'échanger ; qui juge souverainement des peines (fouet ou bâton) applicables aux délits dont il l'accuse et qui préside les tribunaux où il comparaît pour des crimes.

Cet animal domestique va recevoir en cent cinquante ans les droits d'un homme. En 1870 il possède à peu près tous ceux qu'ont obtenus les paysans de France du quatorzième au seizième siècle, et que la fameuse « Nuit du 4 Août » a légalement consacrés. Il les recevra sans les conquérir d'ailleurs, par un jeu de nécessités économiques, de craintes de troubles et d'accès humanitaires qui la dépassent.

Une première étape dans cet affranchissement conduit à l'abolition du servage (1816) ; l'autre à

la suppression des droits féodaux (1856-1870).
Somme toute, cela s'était passé de la sorte en
Occident ; mais avec une certaine avance.

*
* *
*

Les barons avaient trahi le roi de Suède parce que ses intentions réformatrices les inquiétaient ; le traité par lequel ils se donnaient à la Russie précisa qu'il ne serait touché à aucun de leurs privilèges. Les premières années de la souveraineté du tsar en Estonie ne virent donc pas précisément un adoucissement du servage ; bien au contraire : les seigneurs se hâtèrent de faire disparaître les dernières traces de la législation humanitaire de Charles XI et se vengèrent sur le serf de la crainte qu'ils avaient eue de voir la Suède l'affranchir...

Au point que des gens qui pourtant en avaient vu d'autres, comme le gouverneur Browne, en furent un peu scandalisés et l'avouèrent à la Diète des Barons. Bien qu'on lui ait répondu qu'il n'y connaissait rien, que c'était un souvenir de la Croisade, et que l'Estonien adorait ça, Browne, soutenu par des instructions expresses de la grande Catherine, imposa la reconnaissance d'un droit au paysan : la propriété de ses objets personnels. En outre un plafond était fixé au nombre des coups

que le seigneur pouvait faire infliger sans passer par une instance judiciaire. On recommandait enfin l'usage du fouet, moins détériorant que le bâton.

Ceci se passait en 1765. La fin du siècle n'amena aucune nouvelle amélioration, mais vit un certain nombre d'événements dont la répercussion allait être sérieuse. Ce furent d'abord les besoins d'argent croissants des barons, braves rustres sur qui les modes de Versailles exerçaient une attirance inquiétante. Ce fut ensuite la vague libérale et humanitaire, non sous la forme française Voltaire-Rousseau, mais sous l'aspect plus proche Eisen, Merkel, Herder. Ce fut, bientôt après, le grand coup de soulèvement de notre Révolution, et les méditations qu'il suggéra à ceux qui n'en sentirent pas physiquement les effets. Ce fut enfin l'arrivée au trône d'un tsar libéral : Alexandre I^{er}.

De la rencontre de ces séries indépendantes allait sortir dans le courant de l'année 1804 toute une suite de réformes : le règlement d'Estonie dit « Iggäüks », la loi Sivers-Parrot de Livonie, et la loi d'Estonie. Maintenant le principe de l'attachement à la glèbe, se refusant à toucher à l'idée fondamentale de servage, ces textes reconnaissaient au paysan un droit de propriété sans limites sur ses biens meubles, et un droit d'usufruit sans réserves sur la terre exploitée. La loi de Livonie, même, plus libérale, interdisait de vendre l'homme sans

la terre, et prévoyait l'établissement d'un cahier des charges où les corvées seraient portées.

Naturellement ces demi-mesures ne satisfirent personne : les seigneurs furent blessés qu'on limitât leurs privilèges ; les paysans, peu sensibles à la reconnaissance de droits théoriques, se virent écrasés de corvées aussi bien qu'auparavant ; il y eut de nouveaux troubles... 1812, 1813, 1814 mirent d'autres soucis au cœur d'Alexandre... Quand, l'ombre du petit chapeau enfoncée sous l'horizon de l'Atlantique, l'ami de Mme de Krudener entendit reparler de ces histoires de vente d'hommes et de coups de fouet, il se décida pour une solution radicale : l'abolition du servage.

Fait surprenant, les barons l'envisagèrent sans répulsion. Mais pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec l'humanité. Ils sentaient en effet que toutes les réformes partielles antérieures tendaient plus ou moins à reconnaître finalement au paysan la propriété de la terre qu'il travaillait. Au contraire supprimer d'un coup le servage, détacher l'homme de la terre tout de suite, aurait pour contre-partie de rattacher plus étroitement cette terre au seigneur ; en abandonnant leurs privilèges sur les hommes, ils renforçaient leurs droits sur le sol.

Entre 1816 et 1819 le servage était aboli sur toute l'étendue du territoire.

Il est remarquable que les écrivains estoniens n'attachent à cette suppression qu'une importance très secondaire. Certains textes la présentent même comme une mesure vexatoire prise par les barons contre l'indigène. Et des gens parfaitement au courant de leur histoire disent couramment : « Mes grands-parents, qui étaient serfs... »

Il y a là évidemment de l'exagération ; mais pas beaucoup. Le tsar préconisait l'abolition du servage dans un esprit humanitaire ; les barons la décrétèrent dans un esprit utilitaire, et en touchant le moins possible aux traditions féodales. Partis du principe « libérer l'homme pour s'approprier le sol », ils mirent tout naturellement l'accent sur la seconde partie, et réduisirent la première au minimum. Le paysan se trouva du jour au lendemain privé de tout droit, même d'usufruit, sur la terre qu'il travaillait parfois depuis plusieurs générations. Il ne reçut en compensation que la consolation toute théorique d'être proclamé détaché de la glèbe. La plupart des restrictions du droit féodal demeurèrent, notamment les deux plus vexatoires, la limitation du droit de circulation à la campagne, et l'interdiction de séjour dans les villes.

Pourtant d'animal domestique l'Estonien se trouvait promu homme inférieur : il obtenait le droit de porter un nom de famille à côté du pré-

nom qui, comme pour les chevaux, avait été jusque-là sa seule appellation. Ce fut le seigneur qui procéda à la distribution ; l'Estonien y gagna d'être affublé de noms allemands, qu'il s'efforce à grand'peine de nationaliser aujourd'hui.

*
* * *

En 1819 le paysan estonien cesse d'être un serf ; il devient un corvéable : il paye le droit de cultiver la terre qu'il occupe par un certain nombre de journées de travail au compte du seigneur. Un contrat de fermage-corvée remplace le lien héréditaire d'attachement à la glèbe. Mais, le seigneur possédant tout, même les tribunaux, la liberté du contrat est illusoire, son aggravation toujours possible, et sa résiliation dépourvue de sanctions. Dès 1825, les conditions de l'agriculture se compliquant et les seigneurs ayant besoin de terres d'un seul tenant, les évictions se multiplient ; des fermes, des villages entiers sont confisqués. La misère s'est substituée à l'esclavage.

Fut-elle plus durement sentie que lui ? Ou bien l'abolition du servage avait-elle donné à l'indigène le goût de la liberté ? Toujours est-il que les jacqueries vont se multiplier au point d'amener des

réformes, et, finalement, la suppression de tous droits féodaux.

La politique étonnamment légère de l'Église russe va faire sortir une première guerre sociale : laissant croire que la conversion à l'orthodoxie assurera des terres et la suppression des corvées, elle suscite un énorme mouvement de déluthérianisation, éveille des espoirs qu'elle sait ne pouvoir satisfaire, et, finalement, amène à la révolte ses nouveaux fidèles, las de ne rien voir venir. La distribution par les soins du Conseil de guerre de Tartu de 200 à 500 coups de fouet par tête d'accusé met fin à ce que la tradition locale appelle « Guerre de Pühajärv ». Et Pétersbourg intervient. Nicolas I^{er} est tout le contraire d'un libéral ; mais ce brave sous-officier aime l'ordre. Il met en branle tout l'appareil de l'autocratie pour obliger les barons à des réformes. Les réglementations de 1849 pour le Sud et de 1856 pour le Nord répartissent les terres en trois catégories : terres nobles qui sont le bien propre du seigneur ; terres réservées qui sont mises à sa disposition ; terres paysannes dont les occupants ne pourront être chassés, susceptibles, moyennant paiement, de devenir leur propriété, et dont le fermage à l'avenir sera assuré en espèces et non plus en corvées. C'est le régime agraire sous lequel vivra l'Estonie jusqu'à sa libération.

Ces lois font naître une immense espérance. Mais leur application est retardée. Pensant qu'on le trompe — c'est un des complexes que lui ont forgés les siècles de servage, — que les barons vont une fois encore escamoter à leur avantage les réformes imposées par la Russie, le paysan estonien se révolte. L'émeute de Mahtra et sa folle répression (60 condamnations à mort, et des doses de bastonnade allant jusqu'à 1 500 unités), les jacqueries de Kurissoo et d'Anija, la fustigation à Tallinn de paysans condamnés à 200 coups pour attitude impertinente à l'égard d'un baron émeuvent l'opinion officielle. Sous la pression du tsar libéral Alexandre II, une série de mesures sont prises qui constituent l'abolition des droits féodaux : suppression des entraves à la liberté de circulation et de résidence des paysans, suppression du droit de bastonnade par le seigneur, suppression immédiate de la corvée (1866-1870).

L'Estonie est sortie du moyen âge...

LE RÉVEIL DE LA CONSCIENCE NATIONALE
(1870-1917)

Jusqu'à ce jour l'Estonien n'a réclamé justice que pour sa personne : jadis homme libre, il entendait le redevenir.

Mais jadis également il appartenait à une nation libre ; en a-t-il aussi conscience ?

Dans une certaine mesure, oui. Le baron n'est pas seulement un maître : c'est un étranger ; tout, sa langue, son mode de vie, son vêtement, dit qu'il est d'une autre race ; la haine de classe qui jette l'Estonien contre lui préserve intact le sentiment de son originalité nationale ; l'iniquité sociale empêche le patriotisme de s'éteindre.

Mais ce sentiment est obscur ; il se dégage mal de l'abrutissante souffrance, de la révolte éternellement matée de l'esclave ; c'est un feu que toute la cendre de l'écrasant régime féodal a couvé ; mais il faudrait écarter cette cendre pour en faire une flamme.

Or justement les lois de 1870 désagrègent le régime féodal ; elles écartent la cendre... Des con-

ditions nouvelles viennent de naître qui donneront jour à des hommes nouveaux ; par ces hommes se ranimera la foi nationale. L'esclavage de l'individu avait maintenu intacte et en veilleuse l'idée de patrie ; la libération de l'individu lui restituera la conscience.

Ce réveil s'opère en deux poussées successives interrompues par la crise de la russification.

* * *

Les lois de 1866-1870 amènent l'apparition de types de vie nouveaux. Libre de circuler, l'Estonien va tenter sa chance à la ville, non plus en cachette comme naguère, mais ouvertement et en exerçant un métier défini ; une petite bourgeoisie estonienne naît et le vieil équilibre urbain, jusqu'ici en faveur de l'Allemand, se trouve rompu en faveur de l'indigène.

D'autres, lassés des conditions trop difficiles qu'ils trouvent sur leur sol, émigrent : la plupart en Russie, quelques-uns en Amérique. Cette émigration, surtout l'émigration russe, ne s'opère pas isolément mais en masse : il se forme ainsi hors des frontières des communautés estoniennes gardant intact le souvenir de leurs origines, mais s'enrichissant d'expériences neuves, et enrichis-

sant de points de vue nouveaux le problème national.

En outre, libre de posséder de la terre, et malgré les énormes difficultés d'argent qui, dans les premiers temps, s'opposent à son rêve, le paysan estonien travaille à acquérir son champ. Pour beaucoup cet effort aboutit à la vente judiciaire ; mais les plus obstinés ou les plus heureux réussissent. Dans la masse des terres allemandes, un petit îlot se constitue ainsi d'indigènes propriétaires, qui ne tardent pas à prendre, aux yeux de leurs compatriotes, figure de chefs.

Enfin les progrès de la législation scolaire font apparaître un type d'instituteurs estoniens plus évolués, capables de jouer, à côté de cette élite économique que représente le petit propriétaire, le rôle d'une élite intellectuelle.

L'Estonien de la ville et l'Estonien de Russie ne donneront leur mesure qu'après 1900 ; au contraire la période qui s'ouvre en 1870, ce que l'on appelle « l'Ère du Réveil », est l'œuvre du petit propriétaire et de l'instituteur. C'est le sud de l'Estonie, particulièrement la région de Viljandi, qui sera le centre de leur activité.

Cette activité se manifeste dans tous les domaines : littérature pure avec Kreutzwald qui rassemble l'épopée estonienne « Kalevipoeg », et la poétesse lyrique Lydia Koidula ; musique avec

la fondation de sociétés chorales paysannes, et le concours orphéonique de 1869 ; théâtre avec la création de l'association « Vanemuine » à Tartu ; instruction publique avec la constitution des groupements locaux pour l'École Alexandre, qui seront pendant dix ans un foyer d'ardent patriotisme, bien que l'institution en vue de laquelle ils ont été établis ne doive jamais voir le jour ; pédagogie et folklore avec l'Union des Gens de Lettres Estoniens ; vie économique avec les amicales agricoles de Livonie du Nord ; journalisme avec le *Postimees* de Pärnu et le *Sakala* de Viljandi, etc.

Activité qui, dans ces divers domaines, revêt la forme significative de l'association populaire, dépourvue ainsi de tout caractère transcendant d'élite, mais émanation directe de l'homme moyen, prélude à tout le mouvement coopératif qui se répandra au début du vingtième siècle et mettra l'Estonie à des années d'avance sur la Russie sa suzeraine.

Le contenu idéologique de ce mouvement est vague ; on serait tenté de dire pauvre, si l'on perdait de vue qu'il a pour but l'action sur le peuple et non la spéculation pure. La croyance à la possibilité de l'indépendance, le désir même d'indépendance politique n'apparaissent pas ; mais une volonté très nette de rappeler à l'Estonien son originalité de race par l'histoire, la légende

et la langue, et de la maintenir par le développement des formes d'activité économique ou artistique qui lui sont propres. Pourtant l'idéologie du Réveil se scinde déjà en deux tendances divergentes : l'opportunisme, représenté par Jansen, touche-à-tout génial, romancier et journaliste, fondateur de sociétés chorales, de groupements artistiques et d'amicales agricoles, lanceur d'idées infatigable à qui l'Estonie doit ces concours orphéoniques qui font aujourd'hui sa gloire, ardent patriote mais persuadé de la nécessité de ne pas bousculer l'autorité existante ; et le radicalisme, symbolisé par Jakobson, convaincu de l'impossibilité de tout progrès si l'on n'entre pas en lutte contre les privilèges de l'aristocratie et de l'Église.

Opportuniste ou radicale, la conscience nationale, à peine réveillée, se laisse bercer par un immense espoir ; c'est le temps de l'optimisme... Mais un nouveau tsar s'est assis dans le trône des Romanov : Alexandre III ; et, conformément à cette loi des contraires qui semble régir la dynastie, c'est une réédition mise à jour du réactionnaire Nicolas I^{er} ; c'est l'homme qui craignait dans l'alliance de la France le mot de « république » et la mélodie de *la Marseillaise*... Son idée est qu'il faut rendre l'unité à son em-

pire en lui inoculant ce qui constitue la supériorité essentielle de la Russie sur les superficielles nations de l'Occident : l'orthodoxie, avec ses conséquences laïques : l'alphabet cyrillique et la langue russe. Vers 1880 il se met à l'œuvre en Estonie ; certes sans aucune hostilité particulière contre les manifestations de la culture indigène qu'il ignore ; tout au contraire en visant spécialement l'adversaire de l'Estonien — le baron allemand et luthérien. Mais l'obligation du russe dans les écoles, les tribunaux et à tous les échelons de l'interminable bureaucratie tsariste, détruit par contre-coup tout l'effort du mouvement du Réveil. Ses protagonistes, les instituteurs, ignorant la langue de l'empire, doivent démissionner. Suspectes aux autorités, ses fondations disparaissent ou tombent en sommeil. Et comme un malheur ne vient jamais seul, une crise économique ruine ceux qui avaient réussi à se rendre propriétaires...

Tous les éléments de la renaissance nationale sont détruits ; et, tandis que le sol estonien se couvre d'églises à bulbes, de popes, de moines et de fonctionnaires de Pétersbourg, réduits à se taire, les patriotes s'abandonnent à leur désespoir.

* * *

Il ne faudrait pas croire que ce désespoir fut une renonciation : ce serait méconnaître le magnifique entêtement de l'Estonien, un défaut qui a été cultivé si avant qu'il est devenu une qualité. Il attend que le grain cesse : mais il ne renonce pas à passer...

Et en effet, vers 1900, l'horizon se débouche. Le nouveau tsar Nicolas II insiste moins sur la russification ; la crise agricole se ralentit ; la bourgeoisie urbaine et l'Estonien ayant étudié ou vécu en Russie, apparus dès 1870, mais maintenant nombreux, fournissent des cadres neufs. Dans ce milieu, très sensiblement différent de celui de l'époque précédente, va se dérouler ce qu'on peut appeler la deuxième reprise du mouvement national.

Elle se caractérise essentiellement par un élargissement du champ des vues et des ambitions. Dans l'ordre intellectuel, les écrivains du groupe « Jeune Estonie » entendent se détacher de l'exploitation perpétuelle du folklore, se tourner vers les modèles d'Occident, et créer une littérature à portée européenne. Dans l'ordre économique, le mouvement d'association qui s'est déclenché

en 1870 s'oriente vers une forme coopérative de plus en plus complexe, caractérisée par la fondation de coopératives laitières, de crédit agricole ou mutuel et de consommation. Dans le domaine politique enfin, en même temps que l'éternelle opposition opportunisme-radicalisme se gonfle d'éléments intellectuels neufs — idéalisme moral de J. Tõnisson, matérialisme économique de K. Päts — et qu'une doctrine socialiste se constitue, une plus grande audace se fait jour dans les programmes d'action, et l'idée de profiter de la crise de croissance de l'Empire pour se tailler une meilleure part.

Les troubles de Russie et les difficultés propres au pays font éclater la série d'émeutes connue sous le nom de « Révolution estonienne de 1905 ». Une répression féroce, qui ramène aux pires jours d'avant 1870, l'écrase sous une avalanche de pendaisons, de fusillades et de passages au knout. Et, l'ordre une fois rétabli, les autorités locales redoublent d'exaspérante stupidité.

Tout cela semble glisser sur la volonté de fer qui pousse maintenant la nation : les premières écoles estoniennes se fondent ; un théâtre estonien se bâtit à Tartu, un autre à Pärnu, le plus grand de tous à Tallin ; un musée, des archives estoniennes se constituent ; les sociétés estoniennes pour le développement de l'instruction étendent

leurs ramifications sur les plus lointains villages...

Et le monde entre dans le cauchemar de la guerre. Ses enfants mobilisés contre l'Allemand qu'ils haïssent, sous un drapeau auquel nulle foi ne les lie, ses champs abandonnés, sa vie en suspens, bourrée de soldats et de matériel russe, l'Estonie voit chaque jour monter vers le Sud la vague énorme de l'offensive germanique...

Tandis que le vaisseau pourri des tsars, où on l'a embarquée de force, craque de plus en plus sinistrement.

* *
* *

L'aigle russe s'effondre en 1917. Elle n'aura pas flotté deux siècles sur la terre estonienne.

Au cours de ces cent quatre-vingt-seize ans, une évolution formidable s'est accomplie ; en 1721 l'Estonie est une terre d'esclaves, aux mains de quelques féodaux ; en 1917 les féodaux subsistent, mais c'est une nation moderne, possédant un des enseignements primaires les plus développés d'Europe, un mouvement coopératif avancé, un sentiment patriotique ardent, une conscience politique informée.

Une nation qui s'est faite ainsi toute seule,

malgré l'hostilité des seigneurs allemands, malgré les tracasseries de l'administration russe, regagnant l'effroyable handicap de six siècles d'abêtissement organisé et de servage, qui n'ont fait que tremper sa volonté taciturne, et exaspérer son besoin d'indépendance.

Mais une nation qui n'est pas libre : les trois cinquièmes du sol appartiennent à la noblesse balte et la souveraineté politique au tsar de Pétersbourg. Dominations anachroniques, paradoxales, d'une minorité féodale et d'un empire archaïque sur un peuple qui s'est modernisé avec passion.

Domination douloureuse aux patriotes. Mais les siècles de sujétion ont si longuement pesé que ce patriote ne croit pas à la libération ; rêve que de l'espérer ! rêve que son bon sens de paysan lui interdit de rêver. Surtout depuis les heures sombres de 1914 : de ce duel entre l'Allemagne et la Russie, de ce duel entre son souverain politique et les frères de race des maîtres de son sol, rien de bon ne peut sortir pour lui ; il n'a pas de vœux à faire sur son issue : où que penche la victoire, elle penchera du côté d'un ennemi.

Il faudrait une solution extravagante à ce conflit, il faudrait un miracle pour donner maintenant la liberté. L'Estonien n'est pas mystique ; il ne croit pas au miracle ; il accepte le morne présent ;

sans désespérer, obstiné et silencieux, il attend que la chance tourne, les petites occasions favorables que l'avenir, plus tard, beaucoup plus tard, lui offrira peut-être...

... Il ne sait pas que le miracle est là. Il ne se doute pas que, dans onze mois, c'est son drapeau à lui qui sera hissé sur le donjon de Tallinn. Il ne peut pas prévoir que l'heure a sonné, au bout de sept siècles, de son épopée et de son indépendance.

CHAPITRE III

NAISSANCE D'UN ÉTAT (MARS 1917-FÉVRIER 1920)

Lorsque éclate la révolution de mars à Petrograd, aucun Estonien sensé ne songe à l'indépendance. Moins de trois ans après, la République d'Estonie impose sa reconnaissance à l'U. R. S. S. son dernier adversaire.

Période effroyablement emmêlée. Les intérêts les plus hauts et les plus disparates entravent la réalisation de l'indépendance : opposition armée de l'Allemagne et des Soviets ; hostilité sourde des Blancs ; politique protsariste de l'Entente. Tous ces desseins s'affirmant à la fois, sans lien, parfois les uns contre les autres, utilisant des procédés anarchiques — putschs, gouvernements de fait, armées de partisans — qui achèvent d'embrouiller le tableau.

Pour l'ordonner, il convient de distinguer dans l'épopée estonienne trois moments :

De mars 1917 à février 1918 l'Estonie prend

conscience de la possibilité, puis de la nécessité de l'indépendance, et la proclame ;

L'indépendance à peine proclamée, deux invasions successives déferlent : la première allemande, que l'effondrement du Reich fait refluer en novembre ; la seconde russe, qu'une armée nationale improvisée repousse en janvier 1919 ;

L'état naissant s'organise et le front paraît se stabiliser, quand deux nouvelles attaques se déclenchent : au sud un coup de main allemand (von der Goltz), repoussé et poursuivi sous Riga ; à l'est, à la suite du désastre de l'armée blanche de Judeniç, une série d'offensives russes, brisées devant Narva ;

Alors, à la paix de Tartu, les Soviets reconnaissent l'Estonie (février 1920).

VERS LA PROCLAMATION DE L'INDÉPENDANCE
(MARS 1917-FÉVRIER 1918)

Toute l'aspiration de l'Estonie depuis 1870 se résume en un double effort : supprimer les privilèges de la noblesse balte ; affirmer son originalité vis-à-vis de l'État russe. Sans penser à l'indépendance, les patriotes vont essayer de profiter de la chute du tsarisme pour réaliser cet idéal.

A la suite d'une manifestation de 40 000 Estoniens dans les rues de Petrograd, une loi de garanties est publiée le 30 mars ; une province d'Estonie est constituée, correspondant aux limites ethniques ; elle sera administrée par une Assemblée provinciale élue au suffrage universel des deux sexes.

En outre l'état-major autorise la formation d'un corps de troupes nationales, composé des soldats et officiers estoniens mobilisés dans les armées russes. Trois régiments sont constitués.

De cette solution autonomiste, satisfaisante pour les intéressés, les événements vont faire sortir l'indépendance.

En effet l'anarchie kerenskiste va croissant ;

déserteurs de Riga, matelots et soldats débandés du dépôt de Tallinn se déchaînent sur l'Estonie ; le 27 octobre un Conseil des Soviets prend le pouvoir.

Entre les deux gouvernements bourgeois et bolcheviste la bataille s'engage. L'Assemblée, qui s'est proclamée aussitôt seul pouvoir légal, est dissoute par les Soviets ; les élections auxquelles elle a donné ordre de procéder, défavorables aux Rouges, sont cassées. Elle ne peut que faire sortir des frontières plusieurs de ses membres, chargés d'aller éclairer l'étranger sur ce qui se passe en Estonie.

Cependant les barons agissent. En relations avec Berlin et les forces allemandes devant Riga, ils supplient que le Kaiser envoie des troupes les protéger. Dès octobre, un corps expéditionnaire occupe les îles, prêt à toute éventualité. Les Rouges ripostent en mettant la noblesse balte hors la loi. L'Allemagne saute sur le prétexte, et annonce l'occupation de l'Estonie, pour protéger ses frères de race. Aux premiers débarquements, les troupes russes et le Conseil des Soviets se retirent vers l'est.

A Tallinn les Rouges sont partis et les troupes allemandes ne sont pas encore arrivées. Écrasée entre ces deux colosses, l'Estonie ne peut s'en tirer qu'en jouant le tout pour le tout : le 24 février l'Assemblée reconstituée proclame l'indépendance.

Les avant-gardes de von Seckendorf entrent le lendemain dans la ville.

INVASIONS ET LIBÉRATION DU TERRITOIRE
(FÉVRIER 1918-FÉVRIER 1919)

L'occupation allemande (février-novembre 1918)

Les troupes allemandes se présentent aux Estoniens en libérateurs ; elles vont, disent-elles, chasser les Rouges. Prétexte ou occasion : de fait, c'est le vieux rêve balte qu'elles viennent réaliser.

En ces années 1914-1917, patriotisme et fidélité féodale ont mis au cœur des barons un douloureux cas de conscience : Germains de sang, ayant parfois leurs parents chez l'ennemi, ils ont respecté le serment de fidélité au suzerain et loyalement fait la guerre pour le tsar. Mais leur cœur était en face. La Révolution tranche ce nœud gordien ; c'est à l'Empereur, non à la Russie, que les attache la foi jurée ; et il n'y a plus d'Empereur. Rien ne s'oppose maintenant aux vieilles aspirations refoulées : la Baltique redeviendra un lac allemand ; des provinces éparses d'Estonie, de Livonie, de Courlande, on cons-

tituera le Duché du Baltikum ; un prince prussien, assisté d'une diète de chevaliers, le gouvernera ; un lien de vasselage l'unira au Kaiser ; on aura refait le Grand Empire. La Wilhelmstrasse et le Grand Quartier ne voyaient peut-être pas les choses sous des couleurs si médiévales ; simple nuance psychologique. Ils avaient envoyé là-bas la 8^e armée.

Guidé par les organisations de la noblesse balte, son état-major entreprend, sitôt arrivé, l'épuration du pays : l'assemblée et le gouvernement provisoire sont supprimés, ses membres internés, ceux qui essayaient de fuir, fusillés. L'armée constituée sous Kerenski est dissoute, les armes et le matériel confisqués. La presse est disciplinée.

Les mesures de germanisation suivent : obligation de la langue allemande dans les actes officiels et dans les écoles ; réorganisation de l'Université ; rétablissement des juridictions baronales ; réunion d'une Diète à l'ancienne mode.

Comme Berlin souffre du blocus, réquisition et expédition en Allemagne de tout le matériel industriel et des denrées alimentaires.

Cette fois, pour l'Estonien tout semble perdu. A tout hasard, au moment des confiscations, il a bien enterré tout ce qu'il a pu en fait de fusils, de cartouches et même de mitrailleuses ; à tout hasard il a maintenu sous le manteau ses organisations de

milice locale... A quoi bon? Contre cette domestication méthodique sa faiblesse désarmée ne peut rien. Attendre? Mais attendre quoi? Ce sont tous les jours, dans la presse qu'on lui fait lire, bulletins de victoires foudroyantes, offensives monstres, Paris à trente kilomètres, et la paix la semaine prochaine...

... Pourtant c'est drôle... Il passe dans l'air quelque chose d'indéfinissable qui rappelle les derniers mois du tsarisme : les communiqués deviennent obscurs, les officiers moins arrogants, les hommes plus débraillés... Et, tout d'un coup, c'est la révolution.

Le lendemain du jour où, dans le wagon de Rethondes, Erzberger écrasé appose sa signature au bas du papier de Foch, von Seckendorf, qui n'est plus maître de ses troupes, donne l'ordre d'évacuer. Par les routes du Sud, une armée de déserteurs reflue vers l'Allemagne, sans ordres, sans chefs, toutes armes mêlées ; les canons sont restés à Tallinn : on n'a pu que noyer les culasses dans la rade ; pour une tranche de lard ou un pot de bière fantassins et mitrailleurs débandés vendent leur fusil ou leur pièce au paysan qui regarde passer la débâcle.

Alors, victoire? Non, à l'Est les Rouges arrivent.

L'invasion rouge (novembre 1918-janvier 1919.)

Le Traité de Brest abandonnait les provinces baltes à l'Allemagne. Mais maintenant la force allemande s'écroule ; les Soviets vont tâcher de les récupérer. Le 18 novembre le Traité de Brest est abrogé ; un gouvernement communiste estonien est constitué à Léninegrad.

La Russie doit à ce moment faire tête sur toutes les directions : au Nord, vers Arkhangelsk-Mourmansk contre les Anglo-Français ; en Sibérie contre Kolçak et les Tchèques ; au Sud contre Denikin ; en Ukraine contre Petliura ; à l'Ouest, bientôt, contre la Pologne. Bien pourvues d'hommes et de matériel, mais avec des cadres de fortune, ses armées sont des bandes plus que des formations régulières. Elle a le nombre et la foi révolutionnaire.

L'Estonie n'a ni gouvernement, ni armée, ni vivres. Elle doit organiser l'administration d'un pays hier occupé, jamais indépendant, ravitailler une population saignée à blanc, lever des troupes et leur trouver des armes. A côté du colosse russe, c'est une poussière ; mais elle a la foi patriotique.

Les Soviets lancent sur elle la valeur de deux divisions, de part et d'autre du lac Peipsi, au Nord sur la direction Narva-Rakvere, au Sud sur la direction Pskov-Petseri-Valk. Pskov est enlevé le 25 novembre ; Narva, défendue par 450 hommes — officiers et élèves des écoles —, tombe le 28. Par les deux brèches ouvertes le flot rouge se rue sur l'Estonie.

Invasion inhumaine, ignorant les prisonniers comme les civils, aggravant les horreurs de la guerre de celles de la révolution. Villes et villages passent un à un aux mains des Rouges ; on se bat autour des agglomérations, dans la direction des routes ; l'hiver est venu, rivières gelées, campagnes couvertes de neige. A mesure que la vague s'allonge la résistance se fait sentir plus opiniâtre.

Le redressement estonien (janvier 1919.)

Tandis que les partisans se font tuer, à l'arrière on fabrique une armée. On déterre les armes cachées à la campagne lors des confiscations ; on réunit celles achetées aux Allemands déserteurs. Dans le port de Tallinn, des plongeurs repêchent les culasses noyées au moment de l'évacuation :

les pièces, une fois remontées, sont arrimées sur des plates-formes de marchandises garnies de sacs à terre ; avec une locomotive au milieu du convoi, cela fait des trains blindés. Quelques bateaux de commerce reçoivent des canons de campagne. On proclame la mobilisation générale. Deux divisions sont mises sur pied, dont le général Laidoner prend le commandement en décembre. Pas d'uniforme : un brassard blanc.

En même temps les représentants à l'étranger ont obtenu des secours. Des détachements de volontaires suédois et danois, un gros bataillon finlandais, vont se mettre au service de l'Estonie ; troupes sans caractère officiel, fondations privées encouragées par leurs gouvernements : la guerre a réveillé des âmes de condottiere. Et le 12 décembre l'escadre anglaise de l'amiral Sinclair entre dans la baie de Tallinn, apportant des armes, des munitions, des vivres, des remèdes. Ce petit peuple, hier inconnu, est devenu le poste avancé de l'Occident ; sans savoir au juste qui il est, on lui jette tout ce qu'on a sous la main pour l'aider à aveugler la brèche.

Janvier 1919 : les Rouges sont maintenant à trente kilomètres de la capitale ; depuis quelques jours ils n'avancent qu'au prix des plus grandes peines ; on dirait que l'Estonien s'est accroché au

sol. Et voici que, tout d'un coup, cette armée qu'on croyait à l'agonie, à l'est, au sud-est, au sud, contre-attaque furieusement. Surpris sur toutes les directions, sans positions de replis préparées, les Rouges reculent, découvrant les routes, d'un mouvement qui va s'accélégrant, à mesure de la retraite. Massacrant les otages avant de se retirer, ils abandonnent Tartu le 15, Narva le 18, Valga le 1^{er} février.

Le sol estonien est libre.

ON NE PASSE PAS (FÉVRIER 1919-FÉVRIER 1920)

Une seconde période de la guerre commence. Son territoire ethnique récupéré par la force des armées, l'Estonie doit encore faire face à une nouvelle menace allemande et à une seconde offensive russe. Mais, à la différence des deux invasions précédentes, ces attaques ne passeront pas ; elles seront brisées avant d'avoir entamé le sol national. Acceptée par les puissances, l'indépendance de l'Estonie est reconnue dans un traité de paix par son dernier adversaire, l'U. R. S. S.

Stabilisation et réorganisation (février-juin 1919.)

Quatre mois de paix relative suivent la libération du territoire. Paysans et ouvriers non mobilisés se remettent au travail ; les écoles et l'Université rouvrent leurs portes ; on fait des élections ; une assemblée nationale discute la future

constitution et un projet de loi pour distribuer aux combattants les terres des barons ; des œuvres envoient des colis aux soldats ; des parlementaires viennent visiter les tranchées. La vie reprend.

Sur le front, les opérations militaires sont purement locales ; les Russes tentent sans résultat un putsch à Saaremaa, et une attaque sur Võru ; les Estoniens, pour décongestionner le front sud-est, réussissent un coup de main sur Pskov, et un raid de cavalerie sur Jakobstadt, transportant ainsi leurs avant-postes en territoire russe et letton. Les adversaires se donnent le temps de souffler...

Du sud monte une nouvelle menace.

Seconde tentative allemande : von der Goltz (juin-juillet 1919.)

L'effondrement de novembre 1918 n'avait pas fait abandonner aux Allemands leurs rêves baltiques. Un étonnant condottiere, profitant de l'enchevêtrement de la situation au nord-est, va essayer de les réaliser.

Il s'appelait von der Goltz, avait commandé une division allemande au Chemin des Dames

en juillet 1917, l'armée finlandaise en février 1918, et combattu les Tchèques en Silésie à la fin de l'année. La Lettonie submergée par l'insurrection bolcheviste, les nobles de là-bas l'avaient appelé au secours. Il avait débarqué à Libau le 1^{er} février 1919.

En deux mois il se fit une armée. Elle comprenait deux corps : une « Landeswehr » constituée d'éléments locaux — Lettons, Russes et Baltes, avec prépondérance de ces derniers — et une « Division de Fer » composée d'Allemands du Reich, les uns ramassés sur place, les autres recrutés à Berlin par une agence d'enrôlements, le contrat assurant à tout soldat un lot de terre dans le pays à conquérir. Matériel allemand de premier choix ; approvisionnements prélevés sur ce que l'Entente envoyait aux Lettons affamés.

Une façade irréprochable, et qui oblige les Alliés à ne pas le gêner : délivrer la Lettonie des bolchevistes.

De fait, c'est bien par là qu'il commence ; le sud nettoyé, au début de mai Riga est repris. Il y installe un pseudo-gouvernement letton à sa solde et reprend sa marche vers le nord. Or là, il n'y a plus de Bolchevistes, mais les avant-postes de la 3^e division estonienne. L'opération de police s'avoue conquête.

Le 1^{er} juin, les deux armées sont au contact.

Un armistice est conclu qui permet aux adversaires d'améliorer leurs positions. En hâte les Estoniens retirent du front russe tout ce qu'ils peuvent prélever sans imprudence. Dans la matinée du 19 von der Goltz attaque.

Cette fois, ce ne sont plus des bandes désorganisées à qui les Estoniens ont affaire ; division de fer et landeswehr sont de vieilles troupes qui ont l'expérience de la Grande Guerre, beaucoup sur le front de France, un matériel éprouvé, un commandement qui sait son métier. Rien de tel en face ; seulement sept cents ans de haine contre l'Allemand, du cran, et le sens de la guerre de mouvement. Après deux jours de violents combats autour de Vönnu, la Division de Fer est obligée de lâcher pied, entraînant la retraite de la Landeswehr. La poussée estonienne se déchaîne comme une force élémentaire ; l'avance devient poursuite : le 26 juin von der Goltz est acculé sous Riga. Les petits-fils des esclaves que les barons condamnaient au fouet ont réglé leurs comptes de famille. Des hommes ont déserté du front russe pour aller combattre avec la 3^e division. On n'a fait qu'un minimum de prisonniers.

Ce sont les Alliés qui sauvent l'armée allemande. De Libau, puis de Riga, une mission militaire américo-anglo-française surveillait les événements. Lorsqu'elle vit cette mêlée de Russes Blancs, de

Lettons Rouges, d'Allemands, de Bolcheviks et de nobles baltes se compliquer encore de l'entrée en scène d'Estoniens, elle paraît avoir été quelque peu submergée. D'autant que le gouvernement établi par von der Goltz lui fournissait les pires renseignements sur ces nouveaux adversaires : dangereux socialistes en train de confisquer les terres de la noblesse au profit des paysans (allusion à la loi agraire que préparait l'Assemblée nationale de Tallinn), ils renonçaient à lutter contre les Rouges pour annexer la Lettonie du Nord et voulaient obliger le cabinet de Riga à suivre leur politique révolutionnaire. Quelque esprit critique qu'on apportât à ces informations, elles n'en étaient pas moins extrêmement inquiétantes. Déjà, le 10 juin, l'Anglais et l'Américain paraissaient influencés. Cette fois le Français se dévoua pour aller négocier un armistice.

Reçu à coups de fusil par les avant-postes estoniens qui le prenaient pour un Allemand (il s'était fait accompagner de deux porte-fanion venant de la Division de Fer), après une semaine de négociations laborieuses, il parvenait à faire conclure l'armistice de Strassenhof. Von der Goltz se retirait au sud de Riga et promettait d'évacuer prochainement les Pays Baltes (il n'en fit rien, mais c'est une autre histoire) ; une armée et un gouvernement national étaient organisés en Lettonie ;

jusqu'à leur constitution l'armée estonienne demeurait sur ses positions.

La deuxième invasion allemande avait été brisée avant d'atteindre la frontière. Du même coup l'Estonie avait ouvert la voie à la Lettonie indépendante.

La politique de l'Entente et l'aventure Judeniç jusqu'à décembre 1919.

Cependant, à Paris, une Commission des Affaires Baltiques, réunissant des représentants américains, anglais, français, italiens et japonais, discutait si l'Estonie devait être indépendante ou seulement autonome de la Russie future. Il ne faudrait pas en conclure que ces diplomates avaient perdu la tête. Si des affirmations ou des informations aujourd'hui surprenantes furent émises en leurs entretiens, c'est qu'un problème, pour l'Europe occidentale, obscurcissait tous les autres : le problème bolcheviste.

Personne ne croyait le régime des Soviets viable. Mais, sur ce qu'il convenait de faire en attendant la Restauration, on n'était pas d'accord. Les uns, fidèles à l'ancienne alliée, ne vou-

laient pas qu'on la démembrât trop par avance. Les autres, fidèles à une politique de bases navales et de clientèle, d'ailleurs animés d'un antagonisme séculaire, n'auraient pas été fâchés qu'un fragment maritime de l'Empire leur dût l'indépendance. On se trouvait ainsi automatiquement pour ou contre l'émancipation de l'Estonie, sans se préoccuper du pays lui-même.

Mais tous, luttant contre les progrès du communisme intérieur, se retrouvaient unanimes sur la nécessité de susciter ou de soutenir des armées d'émigrés qui hâteraient l'agonie du bolchevisme russe.

Un sentiment analogue avait joué contre nous en 1792.

C'est ainsi que, la question de la reconnaissance de l'Estonie remise à plus tard, fut décidée la formation en territoire estonien d'une Armée Blanche du Nord-Ouest, sous le commandement d'abord de Rodezanko, puis de Judeniç.

Rattachée à l'origine aux forces estoniennes, puis autonome, ne cachant pas que l'indépendance de ce pays était une solution provisoire à laquelle sa victoire mettrait bon ordre, elle allait être une gêne pendant sept mois, jusqu'à ce que son désastre en fît un danger.

En mai 1919 elle lance sa première offensive contre Léningrad. L'avance s'annonce triom-

phale : des régiments rouges entiers passent aux Blancs ; les campagnes les accueillent en libérateurs ; l'Ingrie se soulève. Mais le commandement accumule les fautes politiques, rétablit les marques d'ancien régime, enlève leurs terres aux paysans, refuse l'indépendance aux Ingriens. D'in vraisemblables intrigues se nouent à l'état-major, encombré d'une foule d'émigrés venus de partout et de chefs du corps ayant abandonné leurs troupes pour se partager d'avance le gouvernement de la Russie future. Écrasée le 20 juin, l'armée du Nord-Ouest reflue en désordre sur Jambourg, à l'est de Narva, où elle peut tout de même se reconstituer.

Après trois mois de réorganisation sous le contrôle des Alliés et d'intrigues nouvelles entre généraux, le 9 septembre, Judenič lance sa deuxième offensive. Comme en mai la progression est foudroyante. Le 20 octobre les avant-gardes campent dans Carskoje-Selo. Mais chacun des chefs de corps veut être le premier à entrer dans Petrograd. Luttant de vitesse, certains se trouvent complètement en l'air. Trotzky, qui sent que l'heure est venue, concentre sous la capitale toutes les troupes qu'il peut ramasser, et les jette sur les Blancs égaillés. Un à un les différents corps se décrochent, déclenchant la retraite générale ; des

divisions entières passent à l'ennemi ; le typhus se déclare. Vers la mi-novembre, c'est une cohue de mourants qui parvient aux avant-postes estoniens de Narva, avec la 7^e armée rouge à ses trousses.

Avec l'armée Judeniê finit la politique d'intervention des Alliés. Les Blancs ont infligé trop de déceptions à l'Entente ; elle se résigne au fait d'une Russie soviétique. Dès lors une nouvelle idée va guider sa conduite : constituer sur les frontières de cet État une barrière de puissances antibolcheviques. Le principe des nationalités est maintenant d'accord avec les calculs diplomatiques : il faut une Estonie indépendante.

Les grandes offensives rouges et la paix (novembre 1919-février 1920).

L'U. R. S. S. n'est pas loin de penser de même ; cette guerre interminable lui immobilise inutilement des troupes ; bien d'autres difficultés intérieures et étrangères la sollicitent ; il y aurait tout intérêt à renoncer de ce côté pour avoir ailleurs les mains libres. Dès le mois d'août des sondages de paix ont été faits ; ils n'ont pas abouti ; mais ils ont créé un contact qu'on peut reprendre.

Seulement la déroute de Judeniè a attiré sur les lignes estoniennes 40 000 hommes, 800 mitrailleuses et 200 canons de l'armée rouge. On va d'abord s'en servir. En cas d'insuccès improbable il sera toujours temps de renouer les négociations.

Sans préparation, en terrain découvert, l'offensive russe est déclenchée le 16 novembre ; les positions estoniennes sont solides ; le 30 aucun objectif n'a été atteint. Une conférence de la paix se réunit donc à Tartu le 5 décembre. Moscou y voit refuser ses propositions et lâche une deuxième attaque.

Elle part le 7 décembre, après une violente préparation d'artillerie qui détruit une partie de Narva ; du côté estonien les pertes sont sensibles ; mais, après treize jours de combat, toutes les positions ont pu être conservées. A Tartu les négociateurs russes diminuent leurs prétentions ; ils demandent seulement la démilitarisation de Narva.

Les Estoniens refusent ; l'armée rouge va tenter un dernier effort. Mitrailleuses braquées pour empêcher les hommes de reculer, toutes réserves jetées dans la bataille, les vagues d'assaut, ivres de vodka et d'éther, viennent s'écrouler fauchées devant les barbelés estoniens. Incapable d'assurer sa défense en cas de contre-attaque, le commandement russe signe l'armistice le soir de la Saint-Sylvestre.

Le 2 février 1920, à la paix de Tartu, les Soviets acceptent la frontière voulue par l'Estonie. Ils lui versent 15 000 roubles d'or à titre de restitution.

* * *

Avec le naïf orgueil de la jeunesse, certains peuples nés du bouleversement de 1918 proclament qu'ils ne doivent leur indépendance qu'à eux-mêmes. L'Estonie, qui n'en fait rien, y aurait meilleur droit que plusieurs d'entre eux. Si l'écrasement de l'Allemagne a mis fin à l'occupation, si l'appui moral et l'aide matérielle sans enthousiasme des Alliés lui ont facilité la tâche, en revanche elle ne doit qu'à elle-même d'avoir tiré du néant un gouvernement et une armée, surmonté quatre invasions, délivré un voisin, et accompli ce tour de force, nation moins peuplée que notre département du Nord, d'avoir vaincu à trois reprises les armées des deux plus grands empires de l'Europe.

CHAPITRE IV

QUAND LA VIE REDEVIENT QUOTIDIENNE... (FÉVRIER 1920-1937)

Le 20 février 1920, le rideau tombe sur le dernier acte du drame ; maintenant il faut vivre.

Depuis deux cents ans la vie de l'Estonie n'existe qu'en fonction d'un empire et d'un marché russe. Les liens sont brisés. Du membre amputé, il s'agit de faire un corps.

Tout est à créer : une constitution et des lois, des finances, les organes du gouvernement et de l'administration, les corps d'état, les services publics, l'ensemble même de la vie économique.

Pour compliquer le problème, la guerre est venue semer ses ruines et ses morts, interdisant toute autre préoccupation. Deux ans, on a vécu à la petite semaine d'improvisations et de ravages. Une seule mesure d'avenir : l'État a exproprié les terres seigneuriales, partie pour ses exploi-

tations personnelles — forêts et tourbières — partie pour les distribuer aux futurs anciens combattants.

L'Estonie entre dans la paix aussi chétive et aussi nue qu'elle était entrée dans la guerre.

LA RÉPUBLIQUE PARLEMENTAIRE (1920-1934)

L'apprentissage de l'indépendance se poursuit avec des succès très divers dans le domaine économique et dans le domaine politique.

Le problème économique semblait énorme : toute la structure du pays reposait sur l'existence d'un marché russe, acheteur et vendeur ; l'Estonie paraissait incapable de vivre par elle-même ; victorieuse à la guerre, elle ne résisterait pas à la paix. C'était même l'argument favori des émigrés russes ; ils avaient convaincu beaucoup de bons esprits.

Or l'adaptation se fit toute seule : les industries caractéristiques de l'avant-guerre disparurent ; des industries à débouché local se créèrent insensiblement ; l'agriculture s'orienta vers d'autres acheteurs ; une balance nouvelle s'établit, d'année en année moins désavantageuse. Quand la crise mondiale atteignit l'Estonie, un équilibre économique d'État indépendant s'était déjà substitué, sans que les pessimistes s'en aperçussent, à l'équilibre provincial de 1914.

Au contraire la vie politique avait eu plus de peine à trouver sa voie. Une constitution généreusement démocratique avait été promulguée avant 1920. Sans doute faussée par l'absence de traditions, elle engendra assez rapidement des à-coups parlementaires regrettables dans un État en pleine croissance. L'opinion réclama des réformes. Divers projets furent mis à l'étude qui n'aboutirent pas. L'inquiétude commença à se manifester.

La crise économique rendit les esprits plus enclins à se porter aux extrêmes. Une sorte de mouvement fasciste, le parti « vabs », fit son apparition. Groupant tous les mécontentements, il fit plébisciter en 1933 à une énorme majorité une constitution autoritaire dont il escomptait le bénéfice.

Cette quasi unanimité manquait apparemment de racines profondes. Le 12 mars 1934, utilisant à son profit un article de la nouvelle constitution, le président Konstantin Päts, dont le mandat arrivait à expiration, proclama l'état de défense et fit dissoudre le parti « vabs ».

LA RÉPUBLIQUE AUTORITAIRE (1934...)

Le nouveau régime, appuyé sur les paysans et la bourgeoisie, fruit d'une alliance entre une partie de l'élément politique et de l'élément militaire, régime d'exception né d'un coup de force légal, se présentait au peuple comme un régime de réformes. On doit reconnaître qu'il n'a pas failli à sa promesse, et que le plébiscite de février ainsi que les élections de décembre 1936 témoignent d'une considérable approbation.

Dans la vie économique, une série de décrets joints à des conditions générales plus favorables, ont lutté victorieusement contre la crise et le chômage.

Sur le terrain politique un lent travail de refonte se poursuit, tendant à l'établissement d'une nouvelle constitution, qui combinerait le parlementarisme de la première avec l'autocratisme de la seconde.

S'il est outrecuidant de porter une appréciation définitive sur un mode de gouvernement qui se donne lui-même pour essentiellement pro-

visoire, on doit du moins constater, dans les moyens, une souplesse et un doigté qui font trop souvent défaut aux régimes autoritaires, et, dans les résultats, une atmosphère générale de reprise qui ne doit rien à la mise en scène.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Dans cette course derrière le temps, nous voici parvenus à aujourd'hui.

Nous avons vu l'Estonie, prise dès sa préhistoire entre les forces des Slaves et des Germains, tomber vers 1200 aux mains d'une Croisade allemande.

Deux races se superposent dans le pays conquis : les envahisseurs germaniques, une minorité ; une majorité d'indigènes dépouillés de leurs terres et réduits en servage.

Cinq cents ans de guerres, où tous les peuples de la Baltique et tous ceux qui aspirent à le devenir se disputent la souveraineté, ne font que renforcer, et, en quelque sorte, ossifier ce régime social. Ils marquent du moins l'Estonie d'une empreinte occidentale ineffaçable.

Tombé sous la domination russe au dix-huitième siècle, quoique demeurant propriété personnelle de la noblesse allemande, profitant des mésententes entre ses deux maîtres, l'Estonien obtient dans le second tiers du dix-neuvième siècle la levée de sa servitude individuelle.

Cette réparation partielle vient trop tard pour arrêter ses revendications. Il prend maintenant conscience de son originalité de race. L'esprit national s'affirme et multiplie ses manifestations.

Le tsarisme effondré, les Allemands près de l'envahir, l'Estonien risque sa dernière chance, proclame l'indépendance et réussit, contre toute vraisemblance; à l'imposer par les armes à ses adversaires, tout en la faisant admettre par les Alliés.

Il se met alors à construire un État avec ce qui, depuis les temps historiques, n'était qu'une province. Malgré les difficultés qu'il doit surmonter, il s'initie aux formes modernes de gouvernement, trouve des appuis extérieurs et rétablit son économie.

La carte de l'Europe s'est enrichie d'un pays neuf.

* * *

Parmi toutes les réflexions que peut suggérer ce drame, deux intéressent particulièrement le Français.

La première est d'ordre chronologique. L'Estonie est, au sens strict du mot, une nation préhistorique jusqu'au treizième siècle; le régime féodal y est aboli autour de 1870; la littérature y naît

vers la même date ; le régime démocratique s'y installe en 1917. Par rapport aux pays d'Occident l'histoire s'y déroule donc avec, au départ, un décalage, qui, jusqu'à un passé proche, paraît se maintenir.

Mais depuis 1870 un mouvement inverse se produit ; le temps perdu paraît se résorber avec une sorte de fièvre ; une conscience nationale, une littérature, une opinion politique, un mouvement social se forment en quarante ans ; en moins de vingt un État moderne naît, se défend, s'organise et s'équipe.

Le handicap est-il donc entièrement annulé ? Impossibilité psychologique et historique. D'une part la rapidité de son redressement enlève à l'Estonien cette sensation de l'épaisseur du passé, propre aux vieilles races ; il se perçoit à la fois ancien comme peuple, récent comme nation, jeune comme État. En outre la remontée n'a pu être aussi complète sur toutes les directions : remarquable dans le domaine économique et social, arrivant même là à se créer une avance, elle s'est faite avec quelques à-coups sur le terrain politique qui veut une longue accoutumance et des traditions, elle se poursuit d'un effort inlassable dans la vie intellectuelle. L'Estonie vit en somme à la fois sa Renaissance et sa République de 1848, tout en étant parfaitement de 1937.

Qui veut prendre du pays une vue sympathique — la seule qui ait un sens — ne doit jamais négliger de faire cette mise au point. On ne demande pas à un État de dix-neuf ans, sorti il y a un demi-siècle du régime féodal, ce qu'on trouve normalement dans un pays bi-millénaire, promoteur du monde social et politique moderne. L'Estonie est sur un autre plan du temps que nous.

*
* * *

Elle se situe en outre sur un autre axe de problèmes.

Aucun des faits dominants de son passé ne touche le nôtre : les Croisades germaniques, les Guerres du Nord, les idées politiques des tsars ne nous concernent pas ; l'effondrement de la Russie ne nous a touchés que par ricochet ; la guerre d'indépendance n'a intéressé que très secondairement notre diplomatie.

Parallèlement, presque rien de notre histoire ne se rencontre avec la sienne : très vaguement la Guerre de Trente Ans, très peu le contre-coup des idées révolutionnaires, très indirectement le résultat de la Bataille de France.

Le présent ne crée pas plus de liens ; assurément dans l'univers politique d'aujourd'hui tous les

problèmes interfèrent ; mais l'Estonie n'est pas de notre zone.

Essayons de nous représenter l'Europe qu'elle voit.

Au premier plan deux points d'interrogation : les patries des anciens maîtres, Reich et U. R. S. S. Là, gardons-nous des simplifications : les sentiments de l'Estonien à leur égard sont nuancés. Il y entre assurément une part d'aversion instinctive, reste de haine ancestrale effacée par le coup d'éponge de la libération ; il y entre aussi la claire notion de l'utilité économique d'un rapprochement et ce lien que créent le voisinage et l'influence des cultures ; il y entre encore les défiances qu'éveillent les régimes actuels, l'un dangereux pour des propriétaires, l'autre imprévisible en ses réactions. Tout cela forme un complexe mouvant, bien loin de nos attrape-badaud « Barrière contre le Bolchevisme » ou « Rempart contre le Germanisme ». Cessons de nous tailler une Estonie sur mesures. Ce pays a d'abord souci de vivre ; vivre, c'est assurément éviter de retomber dans les anciens vasse-lages ; mais c'est aussi éviter de laisser sa peau dans une bagarre. L'Estonie ne songe pas plus à se donner à l'Allemagne ou aux Soviets qu'à se mettre mal avec eux.

A ces deux réserves d'inconnu l'Europe de l'Estonien oppose un certain nombre de points

d'appui. Ce sont d'abord les États Baltes, Lettonie et Lituanie, aux soucis identiques. C'est, au même plan d'immédiat, la Pologne, grande puissance là-bas, qui, malgré les sautes d'humeur de sa politique, possède égal intérêt à vivre en paix avec ses gros voisins et à ne pas laisser manger ses petits. Un peu plus en retrait, c'est le groupe Suède-Finlande, rattaché par des liens sentimentaux de passé ou de race et ses répugnances vers l'Est. Enfin, hors de la Baltique, jouant à l'horizon le rôle de grande protectrice, c'est l'Angleterre, gros client, gros vendeur, traditionnellement intéressée à éviter aux autres la maîtrise d'une mer quelconque.

De cette Europe estonienne la France n'est évidemment pas absente. La politique observe ses réactions ; l'élite connaît le rang historique et actuel de sa culture ; une bonne part de la littérature et la plus grosse part de la peinture sont imprégnées de nos influences ; des diplomates, des officiers, des ingénieurs, quelques professeurs ont reçu la formation de nos écoles ; nous possédons là-bas des amis dont la sympathie est émouvante et active... Mais inclination n'est pas liaison ; nos économies ne se rencontrent guère ; notre langue est au cinquième rang ; nos problèmes n'ont que des coïncidences passagères ; nos passés sont trop

loin. L'Estonie vit sur un autre versant d'Europe.

*
* *
*

S'il veut comprendre ce pays et l'aimer, le Français, pénétré de son histoire, ayant donc un peu pénétré son âme, doit bien se persuader de cette double étrangeté. Ni le temps ni l'espace de l'Estonie ne sont l'espace et le temps de la France. Nous entrons dans un autre monde. Notre intérêt ne peut qu'y grandir, notre sympathie qu'y gagner en valeur.

Et maintenant, pénétrons dans cet « autre monde »...

DEUXIÈME PARTIE

PAR LES ROUTES D'ESTONIE

SILHOUETTES

Vous ne connaissez pas l'Estonie? Si, rappelez-vous : c'est ce croquis raté de la Bretagne que vous avez contemplé les sombres après-midi d'école, en haut et à droite de la grande carte d'Europe qui se culottait au mur de la classe. Rappelez-vous bien : vous l'avez même dessinée.

La Manche de cet Armor de portulan naïf s'appelle golfe de Finlande ; son Atlantique c'est la Baltique ; une frontière conventionnelle sur la Lettonie joue le rôle de notre Loire ; un grand lac, nommé Peipsi, s'allonge au sud du Cotentin ; et le dessinateur maladroit a dédoublé un Ouessant gigantesque en deux énormes îles, Hiiumaa et Saaremaa. Baptisez Saint-Malo Narva, Brest Haapsalu, Lorient Pärnu, Ploërmel Viljandi, Rennes Tartu, et faites de Morlaix une capitale dite Tallinn. Vous avez l'Estonie en ombre chinoise.

Géographes et statisticiens, gens ingénieux, pour peu que vous les consultiez, vous livreront de précieux secrets. Vous saurez que ce pays est un État balte de 47 588 virgule 7 kilomètres

carrés, dont 2 238 virgule 37 de lacs ; que le nord-est silurien avec glint et moraines et le sud semi-dévonien ; que le climat est maritime avec température moyenne de plus 4° 7 ; que la race est finno-ougrienne ; qu'il y a 1 126 413 habitants, dont 47 pour 100 de Messieurs, 53 pour 100 de Dames, 8,2 pour 100 de Russes, 1,5 pour 100 d'Allemands et 60,2 pour 100 de cultivateurs.

Rituellement prononcées, ces formules cabalistiques vous dégageront un fantôme d'Estonie. Au bord d'une mer aux vagues courtes, vous distinguerez un gentil État, guère plus vaste que la Belgique, plat dans le nord, ondulé vers le sud, semé de cailloux gargantuesques en granit rose, boisé de sapins et de bouleaux, troué de lacs, aux longs hivers de brume et de neige, aux tièdes étés de nuits blanches. Un peuple de paysans s'y affaire, libre de ces gêneurs que sont les minorités, parlant une langue dont les sonorités chantantes évoquent l'ancien grec, et dont le vocabulaire ne nous rappelle rien.

Et l'histoire que nous savons, à travers les châteaux forts démantelés et les champs de bataille, sur cette bucolique du Nord, projette sa lueur d'héroïsme, de volonté et de sang.

Si l'ombre chinoise ni le fantôme ne vous suffisent, embarquons-nous ensemble...

CHAPITRE PREMIER

TALLINN

PRÉSENTATIONS...

Il y a huit ans que nous nous connaissons. Septembre finissait. A Stettin j'avais pris passage sur un vapeur allemand astiqué comme une clinique et sensible comme un fléau de balance, bondé de Finlandais colossaux et prudhommesques. Un jour et deux nuits de déhanchements sans pitié, dans une humidité glacée, entre un ciel et une Baltique de plomb, m'avaient mis aux portes du cafard et du mal de mer. Un matin livide, un fantôme hérissé de tours et de clochers émergea de la pluie et des fumées d'usine ; je questionnai un officier ; mi-blogueur, mi-sympathique il me répondit : « Oui, c'est ce Tallinn où vous allez vivre. »

Deux heures plus tard, ayant conjuré avec force gestes les maléfices d'un douanier, d'un policier et d'un porteur à la langue imperméable, extirpé d'un taxi brinqueballant, guidé à travers

des kilomètres de couloir par une soubrette sans âge, je débarquai dans une salle où un trumeau de château flanqué d'un canapé impérial faisaient la nique à un lit de pensionnaire et à une toilette de poupée — la meilleure chambre du plus grand hôtel. J'ouvris la double fenêtre : par delà un décor de cuisines, les bulbes verts d'une cathédrale russe rêvaient sous la pluie. Et je commençai à déballer mes valises...

Ceci se passait en des temps très anciens... Le touriste de 1937 débarque de sleeping un frais matin d'été au pied d'une acropole de remparts et de palais, haut perchée sur le ciel bleu tendre. Un taxi aérodynamique, à travers d'antiques rues où s'affaire la foule, le mène vers un palace aux lignes modernes dont le hall s'orne de comptoirs de chêne clair, de glaces et de fauteuils de cuir. Des grooms dorés le convoient à un appartement ensoleillé dont mainte capitale envierait la salle de bains — là même où fut ma chambre, dans ce qui fut mon hôtel...

Le monsieur pressé dédaigneux du train-limacçon et du bateau-tortue, arrive sur Tallinn à 250 à l'heure dans le bimoteur de la compagnie polonaise. Entre le bord de l'aile et celui du hublot, comme vues au fond d'un puits, des maisons de pygmées fourmillent : tout au milieu une taupinière d'églises, de fortifications,

d'édifices à colonnes et d'arbres ; enserrant ce noyau, un réseau de rues étroites, aux maisons à fronton, ponctué de tours ; frangeant cet anneau, des quartiers aérés, un port, des usines, un parc. Cela grossit les oreilles sifflent ; le sol cogne... On n'a plus devant soi qu'un terrain d'atterrissage, comme tous les autres...

Quel est le vrai Tallinn, de ce plan en relief, de cette vision d'affiche touristique, ou de ma bourgade ? Tous et aucun. Le monsieur pressé, le touriste d'agrément et moi, nous avons soulevé trois coins du voile ; nous n'avons pas aperçu ce qu'il recouvre. Tallinn n'est pas simple ; avec Paris et Vienne, cette capitale de 132 000 habitants partage le privilège d'une structure complexe et d'un caractère nuancé. Tallinn, c'est trois villes qui se sont enroulées les unes autour des autres : la forteresse où s'enfermèrent les conquérants ; la ville de commerce où, de la Hanse à Nicolas II, trafiquèrent leurs bourgeois ; la ville moderne que fit une république adolescente. Et cela lui donne trois âmes étroitement unies et contradictoires : l'âme mystérieuse d'une ville d'histoire ; l'âme bonasse d'un chef-lieu provincial ; l'âme travailleuse d'une capitale neuve. Qui sait regarder isolera sans peine les trois villes. Mais Tallinn ne livre pas son âme en une visite d'arrivée. Elle veut une

longue intimité pour faire ses confidences et beaucoup d'amour.

Et voilà pourquoi, voyageurs de 1937, je n'envie ni votre saison, ni votre confort, ni votre vitesse. Je voudrais pour vous la pluie et le vent, je voudrais pour vous que vécût encore le tacot ferrailant et l'hôtel de Pouchkine. Je voudrais pour vous toutes ces mélancolies, qui, mieux qu'un sourire, prennent le cœur.

LA CITÉ GOTHIQUE

Ce n'est pas seulement à cause de l'excellence de la baie que l'expédition danoise de 1219 avait débarqué sur le rivage de l'actuelle Tallinn. De tout temps les militaires ont aimé les hauteurs ; or une colline — le « Dôme » — s'élevait non loin de là, à pic sur l'ouest, dominant de partout le voisinage. Les Chevaliers s'y installèrent ; à l'abri de leur fort, dans la plaine au nord et à l'est, marchands et artisans venus de la métropole ne tardèrent pas à ouvrir boutique ; bientôt un commun système de défenses couvrit le tout, murant la ville basse et s'appuyant aux ouvrages de la hauteur. Tallinn qui, en langue indigène, signifiait « Ville Danoise », était née.

La plupart des cités du vieux monde se sont formées de la sorte. L'originalité de Tallinn, c'est d'avoir gardé intact ce noyau initial. Les siècles ont bâti tout autour. Mais, en dépit des incendies, des guerres et des modes, tours, remparts, portes, églises, hôtels bourgeois et maisons seigneuriales sont restés debout ; presque pas un

ne manque à l'appel ; si les morts du Dôme sortaient du tombeau, ils reconnaîtraient leur ville.

Au miracle de cette préservation le ciel du Nord vient ajouter un romantisme si attendu, qu'il semble presque trop littéraire. Le flamboiement du Sud affadirait ces clochers et ces poivrières ; même l'humble dorure de leur été y prend l'air d'un sourire commercial. Il fallait l'inhumanité de la neige, le spleen de la brume ou le soleil mort des « nuits blanches » à cet ossuaire du gothique.

* * *

Quelque soir de janvier découvert et sans lune où le thermomètre hésite autour de — 15°, le col de la pelisse monté jusqu'aux yeux et le bonnet de fourrure enfoncé sur les oreilles, frétons un traîneau de place au coin du cours de Falk et du boulevard de la Gare. La rue est vide ; repliées sur leur chaleur, les maisons semblent exclure le promeneur de la communauté des vivants ; la glissade, les sonnailles du collier, l'enveloppement de lit des couvertures et du manteau enfoncent dans une torpeur proche du rêve...

Et, tout d'un coup, un dessin de Hugo sort de la nuit. Très haut, suspendue entre les clous d'or des étoiles et la terre indistincte, une ville fan-

tastique s'égrène en silhouettes : le jaillissement sombre d'un donjon, les créneaux d'un rempart, deux tours, le ventre d'un clocher baroque, les bulbes d'une église orthodoxe, des façades classiques, des toits neigeux, des cheminées, des murailles obscures, l'œil d'une lampe à la fenêtre d'un palais mort — toute une rame hétéroclite d'architectures lilliputiennes, bout à bout comme les wagons d'un train lâché dans le ciel : la falaise du Dôme.

Des lampes à arc rejettent la vision au néant. Mais, par delà les pylônes, tels ces rêves profonds que les chocs du réel n'abolissent qu'à demi, le thème romantique s'obstine : posées à même le sol comme des chaudières gigantesques, des tours grises casquées de neige et de tuiles s'enlèvent sur l'horizon, se précisent, s'approchent. Et c'est le présent qui s'éteint : tandis que la rue semble s'aplatir de peur, jaillie du noir sur l'enchevêtrement des poivrières et des toits maculés de blanc, la haute nef de Saint-Olaf hisse dans les étoiles son clocher carré et sa flèche lisse.

Un virage entre la masse pâle d'un glaciais et des casemates qui béent ramène doucement à la surface de la nuit. Flanquée d'une tourelle bavarde de glace et d'une demi-lune obèse, la Porte suédoise dresse son arc gothique sur une

allée de becs de gaz, comme une frontière sur la vie.

*
* * *

Nous attendrons l'été pour la franchir. La neige s'est muée en gadoue, boue, verdure et fleurs ; chaque après-midi la ville émigre à la plage ; la saison de l'écrevisse bonde les restaurants d'une foule quotidienne. Dix heures du soir sonnent aux clochers. Pourtant aucun réverbère : une clarté diffuse émane du ciel pâle, baignant les choses d'un jour privé d'ombre et de vie, ni aube ni crépuscule, mais comme l'éclairage indirect d'un soleil froid : la « nuit blanche » des hautes latitudes. Une auto glisse, feux éteints ; des amoureux errent en chuchotant ; de bons bourgeois rentrent se coucher ; la silhouette bleuâtre de l'agent de service va et vient sous l'éclat de la visière cerclée d'acier.

Et nous entrons dans un décor de livre d'heures. Un long couloir de maisons et d'églises — la Grand'Rue — s'ouvre entre les tours, encadrant une chaussée en dos d'âne aux étroits trottoirs escarpés de dalles monolithes. L'air cossu d'un nouveau riche 1500, de massifs hôtels de la Hanse, portes cloutées, contreforts patauds, rares fe-

nêtres, toitures de tuiles débordantes, plaquent sur le ciel mort l'angle aigu de leur fronton, ouvrant leurs rangs çà et là au gothique nu de Saint-Olaf, aux rampes d'une ruelle tortueuse, à l'éperon d'un carrefour où veille une chapelle et aux sculptures de la Maison des Têtes Noires, pour aller finir à cette Bourse aux ogives effilées, qui, depuis cinq siècles, regarde passer les heures d'or sur l'énorme cadran noir du blanc Saint-Esprit à demi enfoncé dans la terre.

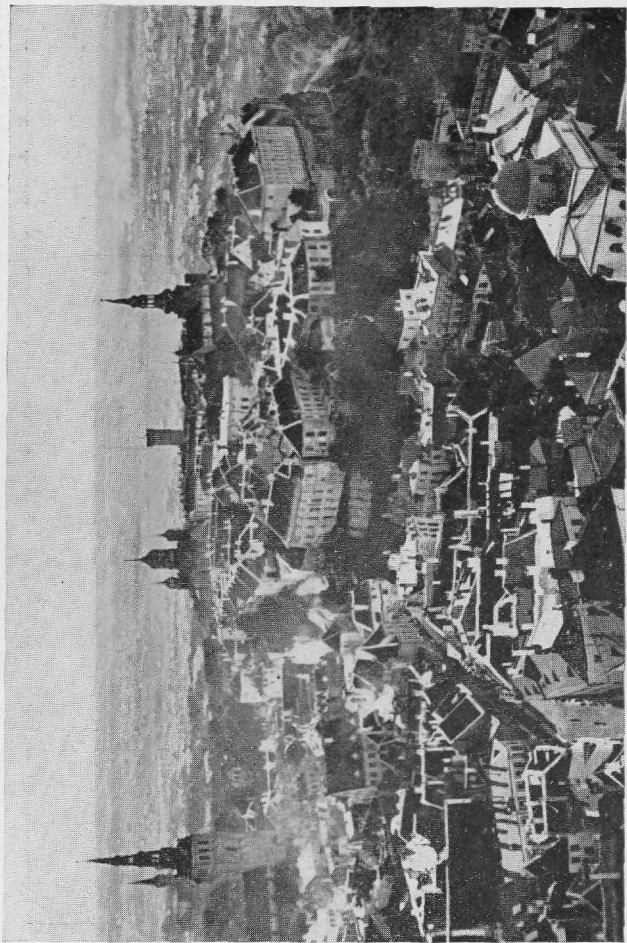
Longeant son minaret à toit baroque un passage, où se pressent des boutiques endormies de fruitiers, s'étrangle en couloir voûté et débouche sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Imaginez un carré d'à peu près cent mètres de côté. Sur trois faces, des maisons à fronton pointu ou baroque, badigeonnées de brun, de rouge et de gris ; poussée au beau milieu, une sorte de grange aux tuiles barbouillées de raies blanches, rehaussée d'un bandeau de têtes en médaillon ; fermant le carré, sur l'autre rive d'une mer de pavés, illuminé de lampes vertes, carapacé d'un enduit olive, percé de baies ogivales, allongé de toute sa masse lisse sous son toit pointu et son beffroi de mosquée jésuite, l'hôtel de ville. Six siècles de Tallinn dorment là, dans les archives où les sceaux des rois garantissent les libertés urbaines, dans la noble salle de chêne sculpté à lustres de cuivre,

tendue de Bruges, où le surnuméraire vient épouser l'apprentie, dans les coffres où les hanaps, les masses d'armes et les clefs d'or se content leurs souvenirs, dans la galerie des maires où le Bourgmestre balte, le Commissaire du peuple, le Stadthaupt de 1918 et l'Estonien vainqueur pendent réconciliés. Tandis qu'au bas du grand degré de pierre l'honnête serment des échevins grave en gothique sa leçon : « Dépose à cette porte la haine, la colère et l'amitié. »

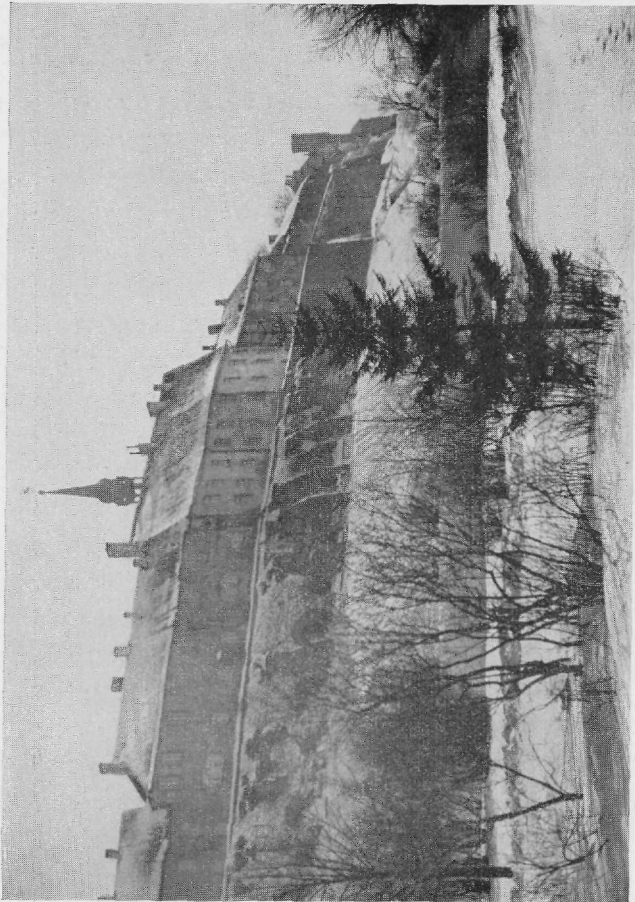
* * *

Novembre : un soleil tire-au-flanc rogne un peu plus chaque jour sur ses heures de bureau ; le ciel a pris des teintes de torchon très sale ; pluie, vent et brouillard donnent un assaut sournois aux snow-boots et aux ulsters. C'est le temps de monter au Dôme par le cours de Falk, quelque fin d'après-midi de dimanche.

Une rampe raide grimpe entre des jardins déplumés ; trois marches s'accrochent au flanc d'un mur trop neuf à faux air de jetée et débouchent sur le vide. Levez les yeux maintenant : vous êtes au pied du donjon de la citadelle, le « Grand Hermann ». A flanc de ravin, un jet de pierres large comme une maison s'enracine, lance droit



Un fantôme hérissé de tours et de clochers. (p. 93. Présentations.) Photo Nylander.



...Un dessin de Hugo... (p. 94. La Cité gothique.) Photo Nylander.

dans le ciel qui bouge sa cheminée noirâtre, monte vertigineusement, fuse en mâchicoulis, et, à bout de course, s'épanouit en un balcon cylindrique troué d'archères, où claque, minuscule, un drapeau. Est-ce effet de l'éclairage, du point de vue, de l'allongement des proportions, ou, tout simplement, de la tête qui tourne, cette vision est un choc. Par delà le sens du pittoresque et les réminiscences d'histoire, elle vient frapper en plein un inconscient trouble pour y éveiller, à la manière de certains cauchemars, une panique sans raison. On épuiserait les comparaisons littéraires et les souvenirs de voyage à mal traduire ce désarroi au delà de l'analyse. Le donjon de Tallinn fait peur ; sans « comme » ni « parce que ».

Un sentier naît au pied du monstre et suit le bord de la falaise pendent près de cinq cents mètres, longeant le vide d'un côté, surplombé de l'autre par la muraille continue d'une plate-forme butée de contreforts, que somme une couronne d'édifices aperçus en raccourci. En bas, la nuit qui tombe allume des lampes dans la ville des vivants ; des trompes d'autos aboient ; le ruban d'un train ruisselle dans une gare. En haut, le château : l'envol d'une courtine à l'échelle du donjon, la dentelure de créneaux étroits sur le ciel crasseux, un éperon mastoc au saillant, une échauguette à l'angle droit, pas un ornement, la nudité d'un

énorme instrument de travail : quel prix attachaient donc à cette terre infidèle les gentilshommes d'aventure qui allèrent dresser cette puissance sur cette désolation ! Puis des maisons, une tour, la panse d'une flèche jésuite sur un rude clocher d'allure romane, un chapelet de façades grises percées de fenêtres rares, des toits de tuiles, des cheminées blanches... Happant les semelles le sentier boueux plane dans la pluie, suspendu entre les reflets d'aujourd'hui et les ombres du passé.

Un escalier à rampe de fer barrant la route hisse face à face avec la dernière bâtisse sous laquelle on rampait, un faux palais florentin qui grelotte sous la douche. Par une porte entrebâillée au fond d'un couloir on pénètre maintenant dans le quartier haut : un labyrinthe de ruelles aux pavés disjoints où des réverbères clignotent dans les flaques, troué de cours silencieuses, bourré d'hôtels dix-huitième à toits aigus de tuiles où jurent des panonceaux de légation et des plaques de ministères, enserrant une place déserte plantée d'arbres tordus et de palais rustiques que l'antique cathédrale de la noblesse écrase de sa gaucherie poignante, gothique villageois enflé sans mesure à l'ombre d'un comique chapeau baroque, où, sous les blasons et les étendards, les barons de jadis dorment leur dernier sommeil.

Deux rues aux pavés traîtres amorcent la descente du versant sud, arrêtées presque aussitôt par le palier d'une nouvelle place silencieuse. Des façades classiques badigeonnées de chaux s'y déploient en fer à cheval ; digne comme un lycée, le château à pilastres, illuminé de flambeaux électriques, semble vouloir faire oublier qu'il est sorti du pathétique donjon ; une énorme cathédrale orthodoxe verte et rouge, inconsciente de son incongruité, s'est plantée juste en face pour déballer ses dorures et son vermicelle. Au temps des derniers tsars, de pieux gouverneurs ont commis cette réplique à l'austère gothique d'en haut ; après l'indépendance, on a parlé de la faire sauter ; un urbanisme narquois a trouvé plus vengeur de la laisser vivre.

Une rampe qui se perd dans la nuit dévale comme une piste de luge derrière l'église russe, surplombée d'un côté par les fenêtres illuminées des palais de la crête. Des marches luisantes s'enfoncent à droite sous une voûte sonore à vantaux de fer, tournent, débouchent à l'air libre, poursuivent sous la pluie leur dégringolade dans une venelle à pic, s'achèvent en trottoir glissant et aboutissent à une troisième place obscure. Flanquée d'un rideau d'arbres dépouillés et de cours mystérieuses, face à de lourdes maisons en style de la Hanse, la vaste nef de Saint-Nicolas y allonge les lignes pures

d'un très ancien gothique, au pied d'une haute tour carrée, presque romane, qu'une flèche baroque exceptionnellement élancée ajuste au style commun des clochers de Tallinn sans trop choquante dissonance.

C'est le dernier palier de la descente. Encore une porte voûtée au fond de la place ; encore un escalier ; encore une ruelle romantique... Et puis les cafés, les vitrines et les parapluies de la rue de Harju... Aujourd'hui...

*
* *

Palais suspendus et remparts, rues de commune gothique, ville morte qui pèse sur le Dôme, cette montagne de tours danoises, de clochers allemands, de bastions suédois et de bulbes russes lapidant la terre estonienne entre un beau jour dans le miracle du renouveau.

Le ciel est bleu comme l'œil des passantes ; le vert des feuilles donne un assaut farce au vieux château qui rit de toutes ses pierres ; des enfants jouent sur le terre-plein du Bastion d'Ingrie ; les cygnes ont reparu dans les douves de la citadelle ; les tours du rempart ont mis rideaux neufs et pots de géraniums à leur fenêtre ; cuivres au vent, la fanfare divisionnaire descend du Dôme.

Et, tandis que les plus-four du touriste à Leica et crâne tondu tendent leurs godillots au cireur de la Porte de Viru, à Pirita, entre les murs crevés par les Tcherkesses d'Ivan le Terrible, dans l'antique abbaye où tous les amoureux ont gravé leur nom, un glacier en tablier blanc débite ses cornets mousseux.

Bonnes aïeules qui ne veulent pas ennuyer la jeunesse, taisant leur tragique passé, les pierres du vieux Tallinn regardent monter le printemps.

LA PROVINCE RUSSE

Il est un autre visage de Tallinn, mal connu du touriste, peu apprécié de l'Estonien, peut-être son charme le plus prenant.

Née coloniale, Saïgon ou Casablanca d'Europe moyen âge, Tallinn, sous les tsars, s'endort chef-lieu de département. Ses nobles la désertent pour Saint-Pétersbourg tout proche ; ses gros marchands s'étiolent ; en marge de son port de guerre et de ses arsenaux, c'est une bonne petite ville de bonnes petites gens, Toulon ou Rochefort. Ces deux siècles de sommeil slave l'ont marquée : à son romantisme gothique un discret parfum de Pouchkine est venu se mêler, qu'il faut respirer bien vite, avant que le progrès ne l'évente.

*
* *

Il est hélas de moins en moins sensible dans les choses. En huit ans, que de vieilleries familières ai-je vu disparaître ! Les hôtels à brocs et à cuvettes, les isbas du centre, le tramway à pétrole

de l'Avenue de Pärnu, le massif de géraniums de la Place de la Liberté, des kilomètres de pavés à entorses, tout cet air inimitable de chef-lieu de canton « arrivé » qui distinguait Tallinn.

Des détails ont pourtant survécu : les pigeons sans-gêne qui embouteillent la chaussée de jour, et vont ronfler par grappes, la nuit, sur les corniches ; les traîneaux biplaces à colliers de clochettes, couverture mitée, cocher rubicond et rosse rhumatisante ; le marché aux puces avec ses étalages de samovars faussés, de pantalons de confection et de faux tableaux de l'Ermitage ; les noms des rues — Passage du Petit-Pied, rue Large, Grand'Rue du Troupeau — sans oublier l'adresse des Affaires étrangères : Place de l'Église !

La structure même de la ville garde encore le souvenir des temps provinciaux. L'artère centrale, la rue de Harju, reste une voie sans orgueil : chaussée tout juste bonne pour deux voitures, trottoirs où il a fallu imposer le sens unique, bonnes maisons de pierre à deux étages, vitrines sans art où tient la moitié du stock, marchandes de pommes au fond d'un couloir, guérites à journaux où le reflet jaune d'une lampe à pétrole met une note inattendue d'intimité, toute une symphonie bien honnête de ville aimant ses aises et insoucieuse d'étonner.

Dans les quartiers excentriques, des îlots de Russie provinciale, mordus un peu plus chaque jour par la poussée de la ville moderne, agonisent doucement. Des cailloux ronds pavent une chaussée convexe ; de hauts trottoirs de dalles calcaires à margelle en pente bordent de basses maisons de bois vert olive ou jaune pisseux ; des clôtures de planches délavées abritent des cours biscornues encombrées d'isbas croulantes. Aux façades des peintures naïves gueulent la destination des boutiques : bœufs hydropiques, faux-cols 1830, samovars de guingois, cercueils de parade vantant le savoir-faire des pompes funèbres du quartier. Un fiacre piteux passe en cahotant ; un pochard muet tire d'un trottoir à l'autre des bordées sans issue ; une vitre s'allume, découvrant derrière la grille blanche du rideau l'ombre verte d'un caoutchouc en pot et le haut fantôme blême du poêle de céramique. Quelque part, embusquée à sa fenêtre obscure, une vieille en mouchoir de tête emplit son âme du vide de la rue et de la nuit qui tombe.

*
* *

Mais c'est dans les mœurs qu'est resté le plus sensible l'aspect province de Tallinn. A cet égard,

rien de plus caractéristique que les fins de semaine, le marché et la clientèle des cafés.

Dans cette capitale des « choses qui se font » s'amuser le samedi soir est un impératif catégorique. Maris avec leur femme, célibataires avec leur petite amie, après un stage apéritif au café, au cinéma ou au théâtre, autour de onze heures on va souper. Deux grands dancings et une foule de petites boîtes se partagent les amateurs. A toutes les tables combles chargées de hors-d'œuvre massifs, de seaux à vodka et de bouteilles de limonade, des buveurs bien polis entonnent leur alcool d'un jet, après avoir exécuté avec le verre le geste de : « Présentez le sabre » et attendu que tous les convives en aient fait autant. Sur la piste une cohue de couples en tenue de ville — femmes franchement élégantes, hommes d'une correction un peu fruste, mais qui ne manqueront pas, au dernier accord, de baiser la main de leur partenaire — rehaussée parfois des brandebourgs d'argent d'un hussard en culotte amarante à sous-pieds ou du complet-jaquette d'un Balte chauve, bouscule allégrement les classifications sociales, cognant les côtes de l'armateur aux coudes du capitaine marchand, heurtant au garçon d'étage « la dame » du directeur de ministère, accrochant les éperons du général à la traîne de la manucure, mêlant tout Tallinn dans la même joie

de la danse, de la semaine finie et de la grasse matinée à venir.

Vers trois heures, quand l'orchestre vanné jette l'éponge, tandis que les enragés se réfugient au bar, où d'autres boissons et un jazz frais les garderont en forme tard dans la matinée, les gens sérieux entreprennent leur retour. Bras dessus bras dessous, pelisses et manteaux de fourrure animent la rue neigeuse d'une foule éphémère. Les toques de loutre donnent de la bande, les snow-boots dérapent quelque peu, le cap n'est pas tout à fait aussi droit qu'on voudrait... Sous l'œil philosophe de sa police empaquetée de peaux de bique, Tallinn un peu saoul, correct et content, rentre se coucher deux par deux.

*
* *

Comme Libourne et comme Samarkand, Tallinn a son marché, une ville de toile, de charrettes et de tréteaux bâtie chaque jour à l'aube et ruinée à midi, où dix mille humains vivent et vont l'espace d'un matin.

Qui s'y aventure a d'abord peine à se reconnaître : grouillement de foulards de couleur, de casquettes russes, de robes d'été, de tabliers blancs, de bottes molles et de souliers fins ; souveraine odeur de fromage, de poisson et de crottin

également frais ; inexorable bavardage d'une humanité discutante ; chocs de paniers chargés de légumes et de gamins blonds proposant des lacets de chaussures...

Avec l'accoutumance le fouillis s'organise. On distingue les allées de voitures attelées où des maraîchers bottés, en toque à oreilles — la même qu'on trouverait tout le long de la route d'ici à Port-Arthur — débitent choux et navets sous l'œil complice de leurs chevaux. Le secteur des fromages dresse ses corbillards de verre veillés de commères hydropiques en blouse d'infirmière. Plus loin le monde des poissons aligne en amoncellements ordonnés les tas d'argent de ses anchois, les chairs de jeune fille du saumon fumé, l'entrelacement de couleuvre de ses anguilles et l'armure japonaise d'écrevisses géantes. Et, dans l'avenue de la charcuterie, les 150 kilos de la plus forte vendeuse de la place trônent parmi les saucisses et les pieds de cochon.

On trouve de tout à cette foire quotidienne. Des étalages de boules et de cylindres qui sont du pain de toutes couleurs, voisinent avec des cantines volantes où des samovars de Pantagruel servent des verres de thé au citron. Des marchandes accroupies vendent des tortillons sur les degrés du Théâtre national. De petites vieilles fendent la foule en offrant des bouquets écarlates

qui ne sont que du radis. Des fleuristes ambulants détaillent des couronnes mortuaires. D'une mallette fatiguée des camelots extraient des kilomètres de bretelles et de cravates que supputent de tendres épouses. Et un prédicant baptiste, dans le quartier où se débitent les dalles de trottoir, tonitrué qu'il est temps de se convertir à un cercle de femmes de journée sceptiques qui n'en rigolent même pas.

Au coup de cloche de la fermeture, cet Orient provincial se désagrège. Panier bourré à refus, un paquet pendant à chaque bouton et deux pots de bégonia sur le cœur, la ménagère vannée se hisse sur le fiacre branlant qui va l'emporter vers son fourneau et sa marmaille. Mallettes casées à l'arrière, la cuisinière de légation s'accote au chauffeur dans la Rolls à fanion qui démarre silencieuse. Tandis que, tout au long des routes, un lent défilé de carrioles étroites gagne la campagne au pas de ses chevaux philosophes, ramenant à sa ferme et à son homme la maraîchère en bottes qui compte ses sous sur la planche.

*
* *

Encore plus universellement provinciale, l'institution du café tient lieu à la fois du « tour de

boulevard » de certains chefs-lieux et des cinq à sept de la sous-préfète.

Dans ces salons de thé, qui, comme dans toute l'Europe orientale, n'ont que le nom de commun avec notre national « bistrot », tous sur le même modèle — comptoir à pâtisseries sous globe, tables plaquées de verre, serveuses à tablier de lingerie et bandeau de soubrette — soixante pour cent des Tallinois et surtout des Tallinoises passent chaque jour un temps appréciable. On vous en fournira tous les motifs imaginables : lire les journaux, rencontrer des amis, entendre la musique ; tous, sauf boire et faire sa correspondance qu'on invoquerait chez nous ; tous, sauf le vrai : qu'aller au café est un devoir bourgeois, un rite.

Il n'est que d'entrer au « Corso » ou au « Kultas » en fin de matinée, à « l'heure des dames », pour s'en convaincre. Agglomérées par trois ou quatre autour de verres de thé et de pâtisseries, vêtues de simple élégance, discrètement maquillées, diverses de types et de couleurs avec le trait commun de magnifiques yeux clairs, les belles dames de Tallinn y sont fort occupées à ne rien faire. Les unes compulsent des journaux, d'autres échangent des idées de robes, quelques-unes vont de table en table échanger avec d'intimes ennemies le dernier potin du jour. Une fièvre de désœuvrement fri-

vole les anime, qui fait le prestige mondain de cette messe de midi : venir au café à cette heure, c'est prouver qu'on n'a ni vie à gagner, ni gosses à torcher en personne ; c'est un brevet de loisirs, un certificat d'inscription à la société. On en sera quitte au retour pour cuire le rôti à feu d'enfer, recevoir vingt consultations ou corriger soixante dictées. Mais on se sera fait voir à l'heure des « gens bien ».

C'est en même temps un centre d'informations. L'entrée d'un étranger non identifié dans cette mondaine volière en accapare d'un coup l'attention. Les journaux démasquent les visages, les cuillères retombent dans les soucoupes, les potins sont fauchés en plein vol. Cent paires d'yeux se braquent sur l'arrivant ; à voix imperceptible des questions s'échangent. En cinq minutes votre profession, votre chemisier et la teinte de vos cheveux vont être l'objet d'un examen de passage qui vous classera à jamais dans le Gotha non écrit des Tallinnoises. Si vous y attrapez une mauvaise note, tant pis ! on ne vous mettra pas à la porte, mais vous cesserez d'exister. Sinon... Sinon, ces dames n'en perdront ni le boire ni le manger ni le bavardage ; on reprendra la conversation interrompue, on reviendra au gâteau un instant abandonné et au journal de modes déposé sur le guéridon. Mais vous sentirez que « ça y est », que le courant

passé, que la province vous adopte. Dorénavant, si quelque frais regard vous fixe encore, tâchez de comprendre que ce n'est plus pour une inspection...

*
* * *

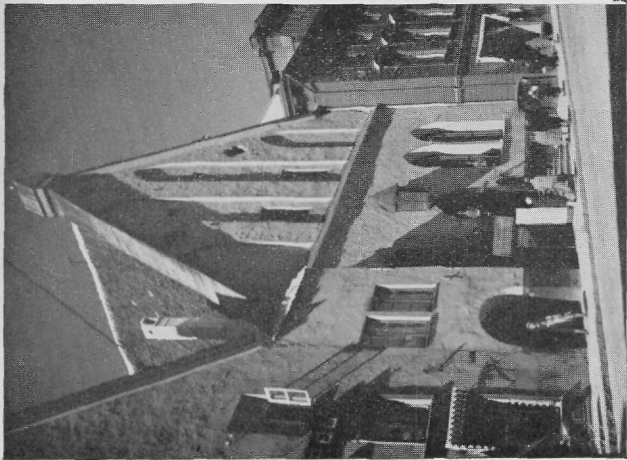
Cher grand village de Tallinn qui subsistes par miracle entre les tours de ton passé et les banques de ton présent, qui déçois l'arrivant par ta grisaille et retiens l'étranger par ta bonhomie, je souhaite qu'un progrès clément t'épargne. Tu es une fausse note, je sais, dans l'âme de cette ville de guerre et de travail, et ta gentillesse en efface un peu trop la grandeur, au gré de ceux qui tiennent ton sort entre leurs mains. Pourtant je leur demande ta grâce. Avec tes trottoirs houleux et tes bicoques vertes, tes droschky de film russe et tes pompiers de Nanterre, tes marches funèbres dominicales et ta foule « si comme il faut », ta vie aimable et tes jolies filles, tu as le charme d'un anachronisme et la valeur d'une leçon. Si le progrès te tuait, quelque chose d'irréparable serait perdu au patrimoine commun des capitales d'Europe.

L'EFFORT ESTONIEN

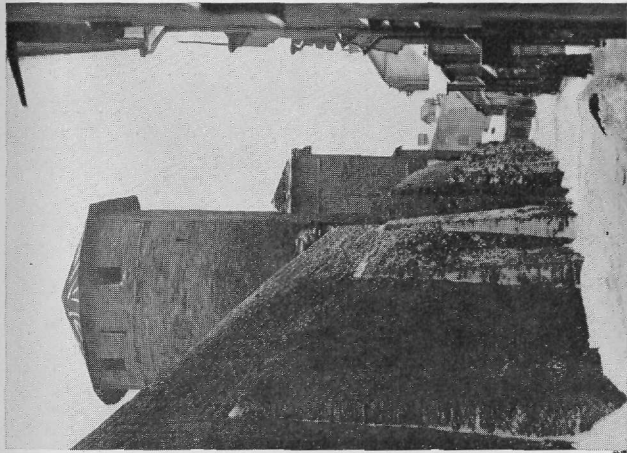
Moyen âge romantique et douceur provinciale, si attachants que nous les sentions, ne sont pourtant ici que du passé et un passé étranger — Reval, colonie allemande ou Rewel chef-lieu russe. Du point de vue de la vie ce sont étapes abattues, formes dépassées d'une métamorphose. C'est Tallinn qui existe la capitale d'une Estonie de dix-neuf ans. Parce qu'elle est devenue et volonté, elle se prête sans doute moins à littérature que ses devancières. Elle ne démérite pourtant ni de leur grandeur ni de leur attrait.

* * *

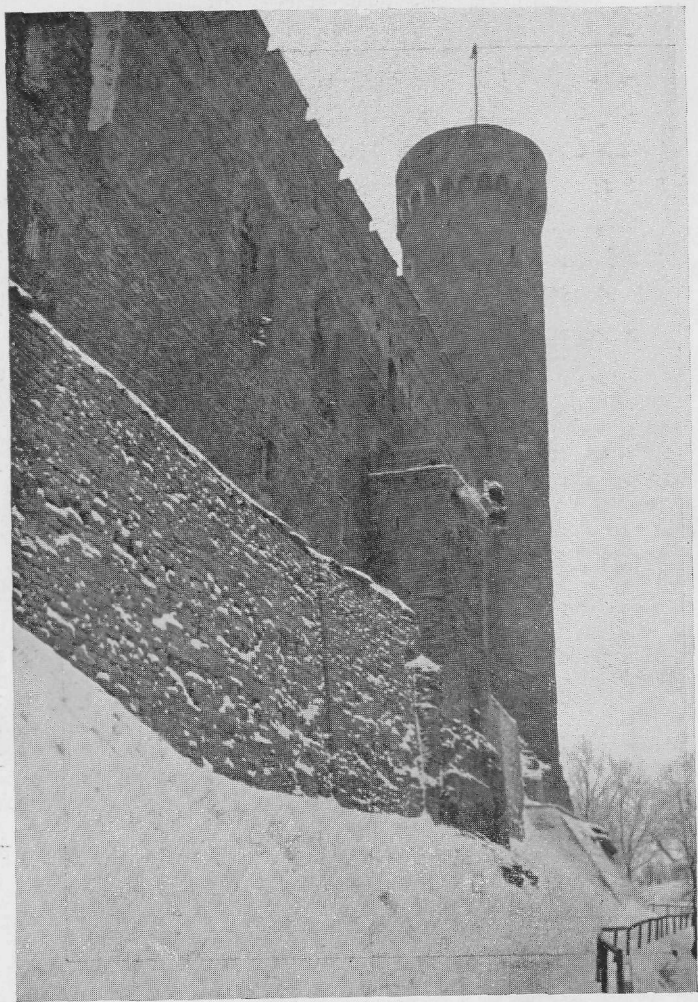
Ce Tallinn-là apparaît d'abord sous forme d'une débauche d'échafaudages, de rues éventrées et de travaux de terrassement. C'est un chantier complexe occupé à badigeonner des monuments historiques, construire des immeubles, abattre des maisons, asphalté, dépaver, canaliser, sous la



Cette Bourse aux ogives effilées. (p. 101. La Cité gothique.) Photo Nylander.



Des tours grises, casquées de neige et de tuiles. (p. 99. La Cité gothique.) Photo Nylander.



La nudité d'un énorme instrument de travail. (p. 104. La Cité gothique.)
Photo Nylander.

malédiction des chauffeurs qui s'y perdent et des piétons pataugeant en d'étranges gadoues.

De ce bouleversement méthodique, une ville nouvelle est en train de sortir avec une surprenante rapidité, éprise de lignes droites et de vides, de logique et d'hygiène, qui sacrifie joyeusement au culte à la mode du cube et de la verrière : le Tallinn de la Place de la Liberté, du raccord de l'avenue de Pärnu, des annexes de la banque d'Estonie et du futur hôtel de ville.

Un troisième Tallinn en somme et qui a bien un peu l'air de bousculer les habitudes de ses prédécesseurs. Pourtant, dans son intime principe, il est bien plus traditionaliste qu'il ne le montre. De son passé provincial il a compris la leçon de modestie. Ses gratte-ciel se contentent de sept étages ; ses façades ne veulent scandaliser personne ; ses voies nouvelles sont adaptées à ses besoins. D'autres villes ont vu plus grand. Tallinn a évité le ridicule.

Ce Tallinn tout neuf a eu pour premier souci de mettre en valeur son histoire. Les plus durables conquêtes de son urbanisme sont peut-être le dégagement des paysages de la vieille ville, l'Esplanade des Tours ou le terre-plein du château. L'architecte moderne, qui aurait eu les plus patriotiques excuses de saboter le passé, a su s'en instituer le protecteur.

Cette camaraderie d'hier et d'aujourd'hui donne naissance à de savoureux contrastes. La provinciale église Saint-Jean, flanquée d'une vespasienne, subsiste miraculeusement au milieu des buildings de la Place de la Liberté. Les tubes à néon des cinémas de la Rue de Viru font la haie entre le chevet de l'hôtel de ville danois et les poivrières d'une porte gothique. Des autobus aérodynamiques escaladent les venelles du Dôme. La tour « Kik in de Kõök », couverte de boulets, porte « Marchand de meubles » à sa poterne. Et un trou dans le rempart hisse l'amateur vers un dancing nommé « Paris »...

Tallinn continue...

*
* *

Mais Tallinn moderne, c'est bien autre chose que ces kilomètres d'asphalte, ces tonnes de ciment ou ces mètres cubes de dégagements. C'est un être vivant doué d'activité, de volonté et d'idéal : une force morale.

Tallinn, ce sont ces agences de navigation, ces docks, ces rames de wagons, ces grues, ces paquebots blancs, ces cargos noirs, cette flottille de remorqueurs, tout ce mécanisme de grand port mo-

derne par où l'Estonie respire, reçoit ses machines, ses textiles et son sucre ou lâche sur le monde les produits de ses campagnes, de ses forêts et de ses tissages. Tallinn. Ce sont ces distilleries, ces filatures de coton et de soie artificielle, ces abattoirs, ces usines de contreplaqué, ces papeteries, ces bureaux, ces magasins. Ce sont ces écoles et ces casernes, ces ateliers d'artistes et ces boutiques, ces laboratoires et ces banques. C'est la foule printanière — écoliers à casquettes brodées, dactylos en robe à fleurs, fonctionnaires à melon et militaires kaki — courant, un cartable à la main, vers la besogne quotidienne. Ce sont les noirs matins de décembre : les autobus rouges qui foncent dans la nuit avec leur cargaison muette d'humains mal réveillés ; la cohue emmitouflée vomie des trains de banlieue ; la classe aperçue par la fenêtre sans rideaux d'une école, le maître las qui ouvre sa serviette, l'élève de service torchant le tableau à grands gestes d'automate, les gamins blonds engourdis sur leurs livres... Tallinn, comme toute capitale, c'est le travail.

Mais si la ville se rue à la besogne, ce n'est pas pour gagner seulement. C'est aussi comme à une bataille, cette bataille que, depuis la paix, on livre chaque jour pour se garder libres. Derrière le travail, il y a la volonté de tenir. C'est peut-être ce

qu'il y a de plus magnifique chez l'Estonien. Dix-neuf ans d'habitude n'ont pas affadi pour lui la saveur de la liberté conquise ; non qu'elle l'étonne ou qu'il la juge fragile ; mais il la « sent ». Sans se surestimer — il se sait petit, de forces très moyennes, entre l'enclume et le marteau — sans effroi non plus — il ne parle jamais de « sécurité » avec cette nuance d'inquiétude dont l'histoire nous excuse comme elle l'excuserait — il applique la tranquille et formidable obstination que lui forgea la servitude à monter la garde devant son pays. Ne vous fiez pas à son air bonasse : à cette tâche, s'il le faut, il laissera son repos, sa santé ou sa vie, très silencieusement, sans même savoir qu'il fait quelque chose d'immense. Il a haussé au delà de l'humain la vertu du dogue.

Il y a huit ans, lors de mes premiers cours à l'École de Guerre de Tallinn, dans le petit parloir nu orné seulement d'un plan de Verdun où j'attendais le signal de la cloche un colonel tout frais breveté de Paris vint se présenter à moi. La conversation s'engagea sur les banalités d'usage — l'armée française, mes impressions d'Estonie, le climat — et, par une pente naturelle, dévia vers les questions métier.

— « Moi, dit-il, j'ai lu vos règlements avant de savoir votre langue ; je cherchais les mots dans un

dictionnaire russe et j'écrivais la traduction estonienne entre les lignes ; vers la page 50 de *l'Instruction sur l'Emploi des Grandes Unités*, ça a commencé à aller plus vite... »

Un silence. Le bon sourire qu'éveille l'évocation de cette performance philologique s'efface peu à peu. La voix durcie, il reprend :

— « Bien sûr, il n'y a que deux cultures militaires au monde : l'allemande et la vôtre. Vous connaissez notre histoire... On n'a pas le choix. »

C'est de ce jour que j'ai appris la grandeur de l'obstination estonienne.

Le vrai Tallinn, mieux que ses monuments, bien plus que ses cafés ou ses boîtes de nuit, c'est cette tension de l'énergie. C'est ce ministère des Affaires étrangères bleu pâle et rose bonbon où des directeurs de quarante ans mettent au point les accessoires de ce tour d'équilibre insensé qu'est la vie d'un petit état au contact de grandes ambitions. C'est ce Quartier Général où des hommes parfaitement sains, mais parfaitement résolus, étudient les moyens de jouer leur chance avec quarante mille hommes. C'est ce Palais de Kadriorg, cottage perdu dans la verdure, où un vieil homme de soixante-trois ans, riche d'expérience, de gloire et d'épreuves, la responsabilité de toutes les responsabilités sur ses robustes épaules, trace

sereinement la route du navire qu'il a construit. Tallinn est un effort.

C'est tout le patriotisme estonien qui ici se découvre. Un patriotisme sans phrases, mais absolument farouche ; d'une volonté de fer et d'une sensibilité d'écorché ; toujours prêt à dépister l'offense comme à parer la menace. Est-ce seulement effet de jeunesse ? Oui, en ce sens que la patrie demeure objet de sentiment et pas encore d'habitude. Mais il entre dans ce paroxysme des éléments infiniment plus positifs. D'abord la sollicitude qu'éveille l'exiguïté même de la patrie ; la première amputation lui serait fatale : que le Français suppose un instant l'histoire capable de rayer sa France de la carte d'Europe... Et surtout l'équivalence ici des mots de patrie et de liberté : le passé a lié indissolublement l'indépendance de l'homme à celle du pays, la notion de dignité humaine à celle de souveraineté nationale ; il a incorporé la patrie à l'intérêt individuel. L'Estonie pour l'Estonien, c'est plus intime qu'une idée ou qu'un sentiment : c'est un morceau de sa chair qui a saigné sous les knouts.

*
* *

Une fois tous les cinq ans, cela s'apothéose pour la fête des Chanteurs. Soixante mois, dans chaque bourg, chaque village de la province, le travail fini, les choristes volontaires, cultivateurs et filles de ferme, se sont rassemblés pour répéter les morceaux du programme. La veille du grand jour, autobus, carrioles et wagons à bestiaux les ont débarqués à Tallinn. Ils ont dormi comme ils ont pu, la plupart sur la paille, dans des salles d'école réquisitionnées. Un défilé éreintant en habits de fête — jupes rayées ocre ou moutarde, redingotes bleu canard à boutons d'or, caracos immaculés, coiffes en mitre ou en calot et les harnachements d'argenterie barbare des femmes de Petseri — a roulé ce flot sous le soleil vers une estrade colossale, dos à la mer, face à une vallée en pente où grouillent deux cent mille spectateurs. Porte-voix dans la main gauche et baguette dans la droite, un monsieur en frac s'est hissé sur une espèce de passerelle de cargo, qui n'est que le pupitre du chef d'orchestre. Il a levé son bâton...

Et le miracle s'est fait. Ce chœur ninivite qu'eût envié Berlioz, cet orphéon fantastique où les ténors sont à l'effectif d'une brigade et qui groupe parfois jusqu'à 18 000 exécutants, jette à ce public

gros comme une capitale et subitement muet les chants de sa patrie. Et le dosage des parties est si juste, les nuances si bien en place, que cela ne fait pas de bruit. On est presque déçu de ne pas être assourdi. Mais, à trois milles au large, les bateaux entendent aussi distinctement que le premier rang des auditeurs.

Les journalistes ont épuisé les comparaisons à traduire le choc qu'ils en ont senti la première fois. On a cité les fêtes Sokol de Prague ; ceux qui ont souci de se montrer cultivés ont évoqué les Jeux Olympiques (les vrais...) ; nous-mêmes venons de faire allusion aux rêves de Berlioz. Le jeu est vain. La Fête des Chanteurs de Tallinn n'est ni de la religion ni de l'art et encore moins du sport. C'est une fraternisation formidable, mieux qu'un jubilé, la jubilation de tout un peuple qui a souffert plus d'un demi-millénaire, qui a lutté pour être, qui lutte pour maintenir son être et qui a eu cette idée naïve et splendide de se réunir à date fixe tout entier dans sa vieille capitale, pour se dire sa joie et son orgueil de tenir.

Et cette capitale qui clame à quatre voix sa furie de liberté, c'est bien plus immense que les bastilles dressées par ses conquérants, bien plus touchant que ses grâces désuètes. C'est le point d'orgue génial qu'un peuple proche de la nature a trouvé à la symphonie de Tallinn.

CHAPITRE II

LE CENTRE

LE « CŒUR » DE L'ESTONIE

On peut assez commodément partager l'Estonie par deux droites, tirées, l'une de Tallinn à Pärnu, l'autre de Kunda à Võru. On obtient ainsi trois bandes longitudinales, la plus volumineuse se situant au milieu.

Ce découpage n'est peut-être pas très-très scientifique... Pourtant, il isole des éléments réellement originaux. Géologiquement d'abord : les secteurs est et ouest correspondent à peu près à ce que les spécialistes appellent « la région immergée » ; celui du centre à « la région émergée ». Géographiquement : est et ouest sont plats ; le centre, surtout dans sa partie méridionale, accuse de sensibles ondulations. Historiquement : les ailes ont subi des influences ou même des infiltrations étrangères, que la charnière a ignorées. Économi-

quement, les régions latérales sont pauvres ; la région médiane riche.

N'ayons pas peur des clichés : après Tallinn, tête du pays, ceci en est le cœur. C'est ici que le peuple a pris d'abord conscience de ses droits et livré ses plus farouches batailles. C'est d'ici que le pays tire sa nourriture et la monnaie de ses trocs internationaux. C'est ici que la jeunesse apprend à penser et à agir, auprès de la vieille université de Gustave-Adolphe. C'est le berceau du Réveil, le grenier de l'Estonie, la Montagne Sainte-Geneviève des Pays Baltes.

A TRAVERS LE PAYS MULK

En huit ans d'excursions, de déplacements et de villégiatures, j'ai fini par expérimenter tous les moyens de se rendre au cœur estonien et d'y circuler : trains confortables et lents (bien que l'Estonie détienne les records baltes de vitesse...), aux voitures courtes, hautes et larges sur la ligne internationale et dégingandées sur les parcours locaux, dont les machines démodées s'offrent le luxe inattendu de la chauffe au mazout pour écouler les schistes indigènes ; autos, comme partout, dont l'entretien attentif des routes rend l'usage particulièrement agréable, à part les sales tours de la neige et du dégel, contre quoi tous les Ponts et Chaussées du monde s'inclinent impuissants ; carrioles paysannes faites d'une planche oblongue plus ou moins matelassée, reliant avec plus ou moins de ressorts les deux trains de roues ; traîneaux de campagne bas et larges, à haut dossier de bois et nez mollement relevé, où l'on s'enfonce à quatre dans la paille chaude sous les couvertures multicolores ; philosophes chevaux de ferme cour-

bant le col sous la haute arcade de bois blanc à la russe qui maintient les brancards...

Pour ma première visite, j'ai eu la chance d'un équipage plus original. Aux temps où je relevais de l'Alma Mater d'exportation, je fus chargé d'y mener en excursion la classe de bachot du lycée français de là-bas. Flanqué d'un détachement hétéroclite de quinze gars débrouillards, de quatre ou cinq braves filles et de quelques pimbêches, avec un autobus rouge-guillotine pour tout domicile fixe pendant quatre jours, je me lançais allégrement sur ces routes d'Estonie qu'on m'offrait une occasion de connaître en m'ordonnant de les expliquer. On poussait la machine sur toutes les voies de traverse susceptibles de mener quelque part ; on stoppait aux caprices de notre éléphant ; on faisait halte pour un château en ruines, un sous-bois, une auberge ou une ferme hospitalière. Quand le paysage ne méritait pas l'attention, mes types m'enseignaient leurs chansons indigènes, dont je les remerciais en les instruisant de nos airs de marche. Le soir, au cantonnement, filles dans une salle d'école, garçons dans l'autre, nous nous fourrions dans la paille fraîche ; et le chauffeur harassé, rebelle aux coups de sifflet comme aux jets de chaussures, nous sonnait le couvre-feu d'un ronflement vainqueur.

J'ai vu depuis qu'il existait par là de bons hôtels

et de modernes voitures m'y ont véhiculé... Mais je ne retrouverai jamais la saveur du premier contact, les cahots de ma guimbarde, les hurlements de ma bande et la paille odorante du soir.

* * *

Dès la sortie de Tallinn, le thème de la campagne du Nord est posé. A peine vaguement ondulée par endroits, la plaine s'étend à perte de vue, blanche l'hiver, vert tendre l'été, brun triste au printemps et en automne, sillonnée de multiples petites rivières, couverte de bois de sapins ou de bouleaux, de champs de seigle ou de pommes de terre et de prairies où vaches et chevaux rares pâturent parmi les cailloux roses de la moraine.

Entre deux hérissements de pieux, tout ondulé des virages que lui impose la consigne de suivre la ligne de crête, le ruban de la route fuit vers l'infini. Tout le long, les habitations se dispersent, en villages si égaillés qu'ils ne sont plus qu'un nom commun : fermes de bois coiffées de chaume, parfois flanquées d'un péristyle à colonnes, dont les murs de planches et les montants de poutres ont pris aux intempéries une patine cafardeuse, démentie par l'intimité d'un store brodé ou la poésie classique d'un pot de fleurs à

l'étroite fenêtre ; granges, étables, maisonnettes à bain de vapeur, reconnaissables à la maçonnerie de l'étuve encastrée dans le mur de bois, puits saillant à la romaine de leur interminable balancier, sombres moulins à vent dressant sur l'horizon la pyramide de leur fût et les bras maigres de leurs ailes. L'abondance de l'eau a laissé libre cours à l'individualisme paysan.

Çà et là, quelques bourgades plus conséquentes : une rue toute seule, l'auberge-épicerie-mercerie-bureau-de-tabac, l'école, la poste, l'église blanchie à la chaux sous un toit de lattes noires, la murette en pierres sèches du cimetière, un vieux qui se chauffe au soleil, un chat qui passe en rasant les murs...

Trois petites villes : Paide, bâtie autour d'une large grand'rue ornée de poteaux télégraphiques, un de ces endroits qu'on traverse l'été en pensant à l'hiver sinistre qu'il doit y faire ; sur un tertre, dans un correct jardin public, les tas de cailloux d'un château fort en pièces détachées dont un donjon survivant contemple la ruine : la première tombe sur notre route de ce cimetière de forteresses que l'histoire a fait de l'Estonie. Türi, groupement de cottages clos de jardins d'agrément. Põltsamaa : église baroque et château à l'italienne ; dans la cour une mer de gravats ; des

planchers qui béent et des murs qui saignent dans les nobles salons déserts aux poêles monumentaux : l'autre ruée rouge, celle de 1918 ; indifférent aux ruines, un frais ruisseau borde le tout de ses rives vert sombre, où nagent des cygnes qui ne sont peut-être que des canards...

L'Estonie du Nord, pas bien riche, un peu mélancolique, accueillante et proprette.

*
* *

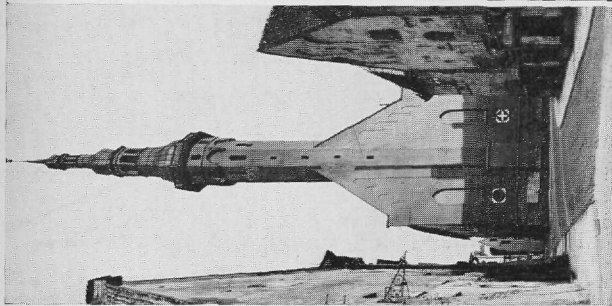
Quelque chose est en train de changer dans le paysage. Moins de grisailles sur la palette ; de molles ondulations s'amorcent et s'allongent doucement ; des taches bleues, qui sont des lacs, rehaussent la gamme des verts qui s'étale jusqu'à l'horizon. On songe à l'« amœnus » virgilien qui hanta nos versions latines parce qu'aucune langue moderne n'a su le traduire. Les fermes, plus étoffées, se succèdent plus rapidement le long de la route ; le blé et l'avoine, en champs serrés, succèdent au seigle et à la pomme de terre ; vaches rembourrées et chevaux à la robe luisante se pressent dans les prairies closes de palissades ; çà et là une machine agricole vaque à des besognes imperméables au citadin ; les voituriers dépassés

en chemin arborent l'air cossu de nos Picards et de nos Tourangeaux. C'est l'entrée du Pays Mulk, la Livonie du Nord des anciens tsars.

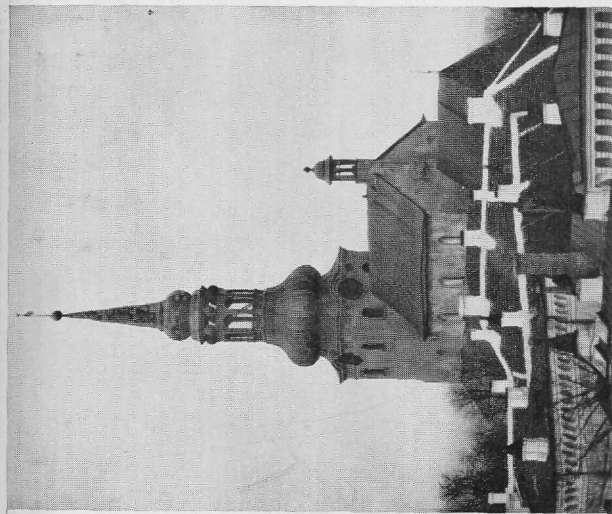
Une vraie ville : Viljandi, fière de ses récoltes et d'avoir servi de berceau à l'Estonie renais-sante. Le type de ce qui s'appelle en langage-guide « un coquet petit chef-lieu » : beaucoup de verdure, des hôtels-bonbonnières doublés de restaurants-bijoux, une mairie propre comme un sou neuf, des écoles si claires qu'on aimerait y redevenir potache, un monument aux morts de municipalité pas regardante, un lac d'idylle, un parc rous-seauique qui grimpe à l'assaut d'une colline..

Caché sous son ombre, la ruine de la Comman-derie des Teutoniques, ce qui fut le plus grand château du Nord, aujourd'hui chantier de pierres éparses où l'on identifie à peine ici une porte, là une casemate, là un coffrage de fenêtre, comme d'un cadavre où se serait acharné un sadique et dont il ne reste de déchiffrable que l'imploration d'un unique et énorme pan de muraille crevé debout, où les amoureux en promenade viennent tirer des instantanés de leur éphémère union.

La route pique droit maintenant sur la fron-tière sud, parmi champs, lacs et coteaux. Encore une ruine, Karksi, où, les beaux dimanches, les



Six siècles de Tallinn dormant-là.
(p. 101. La Cité gothique.)
Photos Nylander.



Gothique villa gécois enflé sans mesure. (p. 105. La
Cité gothique.)



Tout cet air inimitable de chef-lieu de canton arrivé. (p. 109. La Province russe.) Photo Nylander.

villageois qui ont fait toilette viennent danser sur ce qui fut peut-être la salle de bal du seigneur ; Taagepera et son château nouveau-riche dont l'expropriation des biens baltes a fait un sana de tuberculeux ; Helme et ses cavernes de pierres tendres où l'on s'est battu en 1918 ; Tõrva, petite ville au grand parc ; Valga, limite de l'Estonie et de la Lettonie, où deux trains blindés méditent en un coin de la gare, comme bestiaux au pâturage, gros chef-lieu sans attraits particuliers, sinon le jovial tracé de frontière qui coupe les rues par mégarde et traverse sans gêne les maisons. Le Pays Mulk finit là.

Ce serait une lourde faute de ne le voir qu'avec des yeux de touriste. Dans l'image que l'Estonien se fait de son pays, il tient lieu à la fois de notre Beauce et de notre Ile-de-France, de source naturelle de richesse et de noyau de la nation. C'est le royaume du beurre, du jambon et du blé en même temps que le saint des saints de la patrie. En être originaire, vaut un titre de noblesse. Cette liaison de l'agricole et du national est un des traits estoniens les plus significatifs. Nous l'avons vue dans l'histoire, où le drame agraire est inséparable de celui de la patrie. Dans le présent, il suffirait d'ouvrir le journal pour en sentir la persistance ; « Hausse de nos exportations de jambon » ou « Place de notre beurre sur le marché interna-

tional » s'étaient en première page ; les plus sensationnelles nouvelles ne bénéficient pas de meilleures manchettes. Est-ce vraiment étonnant ? La vache, le porc et le sac de grains ne se bornent pas à nourrir l'Estonie ; ils sont la presque totalité de ses exportations, sa source permanente de devises étrangères, son or en somme. La prospérité de la campagne se confond avec celle de l'État ; et la prospérité c'est l'indépendance. On a appelé parfois l'Estonie « une république paysanne » ; c'est une particularité à ne jamais perdre de vue. Aussi bien sur le plan social et économique que sur celui de la politique et des relations internationales, la vie du pays est fonction de la terre, de ceux qui la travaillent, de ce qu'elle produit et des marchés qui lui sont ouverts. Un ami me disait un jour : « Chez nous, à la base de tout, il y a le cochon. » Ce n'est pas loin de la vérité.

*
* *

Obliquons vers l'Est, parallèlement à la frontière lettone. Aux ondulations fertiles du Pays Mulk succède un terrain nettement accidenté. La route aligne bout à bout rampes et pentes agrémentées de virages en épingle, l'auto se cabre ou pique du nez sans transition. Très en contre-bas

un paysage inattendu de vallonnements, de collines et de ravins, boisé de sapins, troué de lacs, coupé de ruisseaux, couvert de champs de lin, heurte ses plans brisés en un relief de Périgord Noir. Et si la Montagne des Œufs, qui domine le chemin de sa masse boisée, galèje un peu de s'appeler « Montagne » et de se coiffer d'un observatoire, ce n'en est pas moins une très respectable colline de quelque trois cents mètres, si gentille d'ailleurs avec son allée montant dans les pins et ses marchands d'écrevisses cuites à l'affût des touristes à chaque palier, qu'on aurait mauvaise grâce à lui faire des reproches.

Insensiblement la route tourne vers le Nord. Le relief s'apaise peu à peu ; lacs encore, sous-bois profonds, ondulations amollies. Un gros chef-lieu, Vôru riche en lin, a poussé sans grâce sur la berge de deux lacs jumeaux auxquels il n'a manqué qu'un Lamartine. Dans un bois mystérieux, que les dimanches d'été profanent d'autos garées et de boîtes d'anchois vides, le Lac Sacré aux sept îles abrite son romantisme de gravure anglaise. Comme un ermitage, Elva se cache dans la verdure...

Clochers, usines, immeubles à l'horizon. Voici Tartu.

TARTU

Les premières impressions sont d'ordre hôtelier...

Entrée minuscule, escalier de château, trumeaux Louis-Philippe et horloges anglaises ; vaste chambre à haut poêle de céramique, mobilier d'acajou et téléphone genre machine à coudre ; derrière un paravent, cuvette, broc et serviette de toile rude ; waters lointains et frigorifiques, avec le raffinement de deux blocs de papier au choix des usagers, l'un de journaux, l'autre de pelure ; portiers à voix douce et politesse sans espoir de fantômes corrects ; soubrettes fanées et stylées, comme sortant d'un placard à naphthaline ; pas feutrés de chats qui jouent dans les corridors...

Par la fenêtre un paysage réconfortant : une rue qui grimpe, encaissée de verdure, des maisons à allure de villas, une colline à grâces de parc anglais...

Sortons.

Le plan incliné d'une rue déverse après virage brusque en plein centre, dans un square. Un vrai,

un tout petit square clos de haies, avec des bancs, des chaises, des bonnes d'enfants, des ménagères qui tricotent, des vieux qui rêvent, des jeunes filles qui lisent des romans, et un photographe ambulante dans un coin. Poussée au milieu de cette pacifique humanité, une pyramide de pierres hérissée de motifs de bronze — sabres, tambours, shakos, pistolets ; il y a même dans le tas des étendards avec un aigle à la hampe, et un N sur l'étamine... Tout en haut la bonne gueule ronde et frisée d'un général russe énorme... Le monument de Barclay de Tolly, œuvre, je pense, de quelque tsar pitoyable qui l'aura voulu consoler des victoires de Napoléon.

Autour du square, une place carrée en pente. Des immeubles à deux étages, des vitrines de coiffeurs ou de modistes sans ambition, l'Hôtel de la Division, orné d'obus désamorçés et d'un factionnaire placide. Des fiacres passent, menés par des cochers à macfarlane... L'authentique province, sans mélange, celle qui ne s'est pas laissée aller, comme Tallinn, à devenir une capitale.

On devine pourtant autre chose. Je ne sais quelle imperceptible noblesse flotte autour de ces choses débonnaires : des essais de bandeaux et de triglyphes percent aux façades ; un portique bas à colonnes trapues, à mi-chemin de la grange et du Parthénon, ferme le bas de la place et des-

cent longuement vers le marché, le long d'une haie sordide de carrioles paysannes. Il semble qu'on a déjà vu cela quelque part, qu'une inexplicable familiarité relie à ces pierres.

On va par des rues pavées sans confort, à trottoirs de dalles, comme à Tallinn. Mais les maisons ont un autre air : nues de façade, sans ornement qui accroche l'œil ou détail qui renseigne, ce ne sont pourtant pas les braves immeubles d'un chef-lieu banal... Un hôtel de ville abrite une pharmacie et une banque ; une large avenue descend vers la rivière et un noble petit pont à portiques... Encore des rues en pente légère ; encore des maisons sans faste, mais avec cet indéchiffrable parfum de sagesse... Où donc avons-nous ressenti la même impression de dignité et de mesure?... On allait dire « d'élégance » ; mais non ; c'est rustaud, sans grâce ; sans grâce, et pourtant plein de charme.

Et, tout à coup, flanquée d'un poteau télégraphique hérissé d'isolateurs, voici l'Université : une haute et longue façade blanchie à la chaux, trois étages de fenêtres quelconques, rez-de-chaussée à bandeaux italiens, péristyle à six colonnes avec grand degré et fronton triangulaire... Brusquement le contact que cherchait la mémoire s'établit, et toute la ville s'en illumine : c'est Bordeaux, c'est Nancy, qui nous ont montré d'analogues ensembles, enveloppés de la même

atmosphère ; l'air de famille qu'on sent à Tartu, c'est bien un air de chez nous, le plus noble de tous peut-être, un air dix-huitième...

Seulement l'exil l'a vidé. Le classicisme opulent du Grand Théâtre s'est avorté en cette université fruste, en ces rues sans sourire, comme l'ogival de Reims s'était épaissi dans les cathédrales de Tallinn. La grâce, l'ornement se sont écrasés aux patoches paysannes des rudes barons du Nord. La ligne s'est affaissée sous la neige et la brume. Il n'est resté que l'âme et le souvenir d'un parfum, la grandeur poignante et triste de l'effort sans victoire...

Tartu, sœur de la Concorde et de Trianon ; sœur restée en chemin...

*
* *

Dans ce décor province, rococo et nordique vit, plus que tricentenaire, la doyenne des universités de la Baltique orientale. Non point à la manière de nos universités de France, îlots noyés dans une cité occupée d'autres soucis ; plutôt à la manière de Heidelberg ou d'Oxford, ville-université et non ville d'université.

Que l'enseignement supérieur soit l'industrie

essentielle de Tartu, il n'est que de regarder la rue pour s'en convaincre. Librairies, papeteries, bouquinistes, marchands de micros, de règles à calcul ou de trousse à dissection y foisonnent. Dans la foule, d'austères messieurs vêtus de sombre, serviette sous le bras, alternent avec de graves jeunes gens armés de cannes (pourquoi, dans le monde entier, cet appareil est-il attribut estudiantin?), le gilet barré d'un mince ruban, l'occiput ceint d'une calotte voyante à visière courte et fond soutaché de képi. Des jeunes filles vont, élégantes, quoique chapeautées d'aussi étrange façon. La jeunesse est reine, une jeunesse portant sur la face cet air de maturité précoce et d'assurance que l'étude donne aux heureux de vingt ans ; et les rares vieilles dames à capote qu'on rencontre çà et là, jacassant l'allemand d'un air renfrogné, ont l'air d'y avoir été mises en guise de repoussoir à cette triomphante adolescence.

La vie scolaire de l'étudiant de Tartu ne diffère pas fondamentalement de celle de ses camarades de Paris ou de Tokio. Cours, bibliothèques, travaux pratiques, problèmes, dissertations, exposés, l'éternelle antienne... Peut-être une part plus grande faite au travail dirigé et contrôlé que dans notre système, plus orienté vers la libre recherche et l'étude personnelle.

Mais la vraie vie de l'étudiant est ailleurs. Ce

qui compte pour lui, ce qui est caractéristique pour l'observateur, c'est ce qui se passe le travail fini : le football pour l'Anglais, les soirées de bière à la Burschenschaft pour l'Allemand, et chez nous, les longues causeries entre amis pour reconstruire le monde, le sens traditionnel de la mystification savante et le cher souci de l'indépendance.

L'étudiant de Tartu ne relève exclusivement d'aucun de ces types. Il n'est ni cérébral ni sportif, ni individualiste ni grégaire, avec un goût précoce de la correction qui lui interdit monômes, chahuts et canulars. C'est généralement un grand gars vigoureux et rassis, conscient déjà que la vie est dure, encore persuadé de la vertu du travail, sans grand brio peut-être, fort bien élevé, sympathique et sûr.

Sa vie privée reflète cet équilibre. Bon citoyen déjà, sans excès, il a sagement ménagé deux parts dans ses loisirs : ce qu'il se doit à lui-même et ce qu'il doit à la communauté, le café et la corporation.

La corporation est incontestablement fille de la Burschenschaft germanique. Comment en pourrait-il être autrement dans une tradition universitaire qui, sur trois cent cinq ans d'existence, en compte plus de deux cent cinquante de germanisme? De là tout le pittoresque extérieur qui

frappe le touriste : casquettes, rubans, beuveries rituelles, chansons corporatives, et ces spectaculaires assauts à la « rapière », sorte de latte à coquille en panier à salade, qui ne frappe que de taille, en une curieuse escrime où la garde se prend pointe à l'épaule.

Vénérables usages, mais qui cachent le vrai sens de l'institution. La corporation est chose sérieuse, son influence aussi profonde sur la formation de l'individu que sur la vie de l'État. Pour l'étudiant, c'est une école de vie sociale : son stage de « renard » (notre bizut) lui enseigne le respect de l'âge et du savoir ; les multiples interdictions et impératifs rituels constituent en fait — et, je crois, aussi d'intention — un cours de savoir-vivre. On y apprend les bonnes manières, la réserve, la dignité en toutes circonstance (les soirées de beuveries n'ont pas d'autre fin). Dans ce peuple de fils de leurs œuvres elle joue le rôle d'une éducation familiale d'élite.

Et c'est en même temps, comment dire, une sorte de lien maçonnique, d'une maçonnerie qui ne dépasserait pas les frontières et se serait scindée en multiples obédiences. Toute la vie on reste de sa corporation. Et l'appartenance n'a rien de théorique, ne se limite pas au paiement négligent d'une cotisation annuelle. Dans leur bureau, le ministre X..., le général Y..., l'industriel Z...,

gardent, accrochés à la place d'honneur, la rapière, la casquette et les flots de ruban de leur studieuse jeunesse. C'est un membre de la corporation qui fut témoin à leur mariage, parrain de leur enfant. C'est la corporation qui leur viendra en aide, matériellement ou par ses démarches, s'il leur arrive d'avoir besoin de secours. C'est elle qui assurera la garde de leur cercueil, et dont l'immense drapeau voilé de crêpe précédera leur ultime promenade, même si par ailleurs les honneurs militaires leur sont rendus.

Le lien corporatif prolonge ainsi fort avant dans le temps et étend fort loin dans l'actuel la portée des amitiés de faculté. Le vieillard de soixante ans dépend en quelque manière du jugement de ce groupement de jeunes. Le carabin de seconde année appartient à la même famille que l'homme d'État illustre. Une camaraderie scolaire persistante étend son réseau par delà les générations et les différences sociales. Nos grandes écoles offrent quelque chose d'analogue. S'il est exagéré de ne voir dans la politique de l'Estonie qu'une émanation du corporatisme étudiant, il n'en est pas moins vrai que l'oubli de cet élément ôte à la vie du pays un de ses plus considérables facteurs d'explication.

Tous les étudiants de Tartu ne ressortissent pas à une corporation. Il existe des associations — cor-

porations atténuées — des associations-corporations, des individualistes purs non sans mépris surnommés « sauvages ». Mais, « corporants » ou non, tous ont un commun point de ralliement : les cafés.

Comme à Tallinn, peut-être plus encore, ils sont légion. Comme à Tallinn, ce ne sont que de coquets et parfois assez vastes salons de thé. Mais si l'inévitable potin y sévit, on n'y retrouve point seulement l'atmosphère d'aimable frivolité un peu province de leurs confrères de la capitale. Les visages sont sérieux, les conversations y gardent un air digne, le jeu même y est les austères échecs ou le sage domino. On sent que des cours s'y discutent, des exposés s'y préparent, des rêves d'avenir s'y ébauchent ; le délassément y conserve le souvenir du travail...

Étouffant les flonflons de la T. S. F. une rumeur monte de propos graves, haussant presque le café vulgaire à la noblesse d'une thurne.

* * *

Du point de vue de l'Estonien, Tartu représente plus qu'un simple établissement d'enseignement supérieur. C'est l'aspect intellectuel de cette permanente levée en masse pour la garde de la patrie dont Tallinn et le Pays Mulk nous avaient déjà

révélé deux faces. Tout de même que le cultivateur ou le commerçant sont serviteurs de la nation avant que d'eux-mêmes, l'instruction n'est pas ici recherche individuelle désintéressée, mais défense et illustration de la patrie. Tartu n'est que secondairement un séminaire à savants ; c'est d'abord le sanctuaire de la culture nationale.

Cette façon de voir est bien antérieure à l'indépendance. Aux sombres heures des dominations étrangères, c'est dans l'instruction que l'Estonie a cherché une revanche à sa servitude. D'abord par le développement de l'enseignement primaire, en opposant à l'immense Russie illettrée le scandale de cette minuscule province dont tous les enfants fréquentaient l'école. Ensuite parce qu'entrer à Tartu, c'était se mettre au niveau des maîtres, se mesurer avec leurs fils, apprendre le maniement de leurs armes pour les mieux combattre. A tous les étages de la culture, se cultiver était une forme du patriotisme.

Le pli en est pris, au point que la pléthore de diplômés a parfois suscité des inquiétudes. L'indépendance n'a fait que le creuser davantage. Elle a posé en effet dans toute son acuité un problème particulièrement dramatique : la création d'une culture estonienne. Nous avons dit en son temps de quel poids les civilisations des anciens maîtres, d'un surtout, avaient pesé sur la forma-

tion de l'Estonien. Il en prit peut-être plus tardivement conscience que de son originalité ethnique. Mais dès qu'il s'en est rendu compte, tout son effort a été de s'en dégager et de se forger sa culture propre. Dès les premières années du vingtième siècle l'école dite « Jeune Estonie » s'était tournée vers l'Occident pour y chercher un antidote. L'indépendance a créé Tartu estonien, c'est-à-dire un centre pour les efforts de tous ceux qui travaillaient à se débarrasser de ces influences séculaires et à fonder une culture nationale. Je ne sais si le Français de France peut se représenter l'énormité de la tâche : un pays dont les livres de droit, les traités de médecine, les éditions critiques, les manuels scientifiques, les études historiques ou philosophiques, la plupart des professeurs même viennent du dehors, et qui s'attache à nationaliser tout cela pour libérer son esprit comme il a libéré son territoire. Il fallait le patriotisme farouche de cette race pour l'envisager. Il fallait son obstination pour réussir. Car l'Université de Tartu a réalisé son programme. En dix-neuf ans elle s'est donné ses savants et ses œuvres scientifiques ; elle est presque parvenue à se passer de l'aide des professeurs étrangers ; elle a connu un afflux d'étudiants tel qu'on a dû prendre des mesures pour l'endiguer. Elle a fait à la nation un cerveau estonien.

Nous n'avons pas à apprécier cet effort sur le plan de la science pure. C'est l'âme estonienne que nous cherchons à saisir. Tartu est sans doute le plus sensible exemple de cette transfiguration qu'elle fait subir à toutes les formes de l'activité par l'idée de défense de la patrie.

*
* *

Et maintenant, montons au « Dôme ».

Le « Dôme », comme à Tallinn, c'est le quartier haut, le noyau primitif autour duquel la ville a crû. Mais ici la disposition du terrain est telle que de la ville basse cette acropole demeure inaperçue. En venant de la gare on voit des pentes boisées ; aux environs de l'Université on remarque des rues qui grimpent. C'est tout ce qui se laisse deviner. Le cœur de Tartu se cache. Il faut gravir pour le connaître.

Tout paysage possède son éclairage propre. Le Dôme de Tartu veut le soleil de juin, toute la jeune verdure, toutes les fleurs légères du printemps nordique. On est venu de la gare par un faubourg bête à vagues réminiscences de Russie ; un crochet, une pente raide encaissée entre de hauts trottoirs en terrasses bordés de jardins, des vallonnements, du gazon, des arbres ont jeté sans

transition en pleine atmosphère de parc anglais. Une colline chevelue qu'on jurerait en terre rapportée monte droit devant. C'est là.

Une côte sablée, des bouleaux, des chênes, de la verdure, des bancs... Rien en vue : ne serait-ce donc qu'un aimable jardin public, le plus vieux Tartu?

... La crête maintenant : du gazon, des fleurs, des arbres...

... Et puis, doré de tous les feux du soleil, saignant de toutes ses briques, murs écroulés, voûtes crevées, dressant sur le ciel inhumainement bleu la rouge prière de ses piliers et de ses ogives veuves, unique épave de ce qui fut la ville haute, dernier témoin de cinq siècles abolis par la rage de l'homme, l'immense cadavre de ce qui s'appela la cathédrale de Tartu, de ce qui fut la merveille du gothique balte, brûlée par la guerre du Nord.

Elle n'est pourtant pas morte. Une administration économe a fait clore le transept, aveugler les trous du chœur, étayer les murs, aménager des étages, des salles, des escaliers ; et, dans ce bout de carcasse rafistolée, on a installé le million de volumes de la bibliothèque universitaire.

J'ignore si les promoteurs de ce retapage en ont senti toute la grandeur. Peu importe d'ailleurs : le geste vaut par lui-même. Avoir ranimé le temple mort par le culte du seul dieu qui ne sera point nié, avoir fait du témoignage de



Les traineaux bi-places à colliers de clochettes. (p. 109. La Province russe.)
Photo Nylander.

Des taches bleues qui sont des lacs. (p. 133. A travers le pays Mulk.)
Photo Nylander.



L'immense cadavre de ce qui s'appela la cathédrale de Tartu.
(p. 150. Tartu.) Photo Nylander.

notre sauvagerie l'asile de notre sagesse, la riposte est immense. Pour le renom de l'homme, elle rachète presque Alexandrie.

*
* *

Voyageur de Tartu, tu peux aller maintenant.

Erre à l'aventure parmi les rues au paisible Louis XVI de campagne, pousse la porte des petits cafés, faufile-toi dans les amphithéâtres, obtiens qu'on te reçoive dans les corporations. Même si tu as horreur du passé en conserves des musées, sois pourtant docile au guide : les costumes de fête du château de Raadi, les rouleaux de phono des Archives du Folklore où se garde dans la cire fragile la voix des dernières vieilles qui se rappellent les chants du pays, c'est de la vie encore, la plus actuelle et la plus pure de cette fière race paysanne. Mêle-toi à la cité, mêle-toi à sa jeunesse...

Sois toi-même, sois sincère ; ne te crois pas tenu aux stupides compliments : l'Estonien sait comprendre, même la critique, même l'ironie gauloise dont ta sympathie s'enveloppe.

Mais, avant de juger, souviens-toi du livre dans la ruine...

CHAPITRE III

L'OUEST

PORTE DU LARGE

Empruntez au départ de Tallinn une quelconque des trois routes de l'Ouest, Paldiski, Risti ou Pärnu, et, bien vite, un nouveau pays apparaît, la parfaite antithèse de celui que nous venons de parcourir.

Le centre était ondulé, boisé, accidenté même. L'ouest s'étend plat et nu, tout prêt pour la blanche désolation de l'hiver nordique.

Le centre était un grenier. Ici le sol est pauvre, les fermes rares, recroquevillées sur leur indigence, au milieu de terres infertiles, où paissent de maigres moutons parmi les cailloux et les genévriers. L'homme mange ce qu'il sème, il n'en tire guère bénéfice.

Le centre était le sanctuaire d'une race demeurée sans mélange. Plus on gagne vers l'Ouest, plus on devine une influence millénaire, bien antérieure

aux conquêtes et que les conquêtes n'ont pu effacer, l'influence scandinave, Varègues, Vikings, aventuriers ou pêcheurs.

Le centre était paysan. Ici on pressent une grande présence, insoupçonnée de l'intérieur : la mer. Pas seulement la mer pour touristes, ces plages dont l'Estonie occidentale se vante à juste titre, l'exode éphémère de citadins dévêtus, jouant au canoë ou au nageur, comme les petites filles à la poupée. Pas non plus la mer capitaliste des grands cargos, des ports taylorisés, des docks et des élévateurs. La mer des petits ports miteux, des cotres odorants, des lentes goélettes, des tramps rongés de rouille ; la mer encore aventureuse des corsaires de jadis et des naufrageurs de naguère ; la vraie mer des marins...

PÄRNU

La plus méridionale des routes de l'Ouest mène à Pärnu.

Trois heures d'auto, quatre de train, qui ne sont pas d'un intérêt palpitant. Non que le paysage soit ennuyeux : il serait plutôt agréable. Mais il n'offre rien de caractérisé : pas d'agglomérations notables ; campagne hybride, ni plate ni accidentée, modérément pauvre au départ, médiocrement riche à l'arrivée, des fermes de bois, des moulins à vent, des chadoufs, des palissades... Frontière du centre et de l'ouest, la route de Pärnu participe de l'un et de l'autre, sans personnalité franche. Le rallye de Monte-Carlo l'emprunte aux neigeux févriers : ça n'est pas tragique ; ça ne doit pas être bien gai.

Un clocher pointu sur l'horizon. Des faubourgs de bois aux rudes pavés ; un port fluvial encombré de barques de pêche et de cargos à voiles chargés de bois et de lin. Un pont de bateaux à péage. Terminus.

Pärnu — 20 000 habitants domiciliés — groupe

trois villes distinctes : une cité ancienne, un chef-lieu de département, une station balnéaire.

Une cité ancienne... A vrai dire le vieux Pärnu se réduit à une église et quelques bâtisses. Curieuses d'ailleurs, de ce style hanséatique dont Tallinn est la merveille, lourdes de jambes, rares en ouvertures, à portes massives, rachetant leur atavisme de forteresse par l'envol d'un fronton aigu. Ce n'est même pas un quartier : à peine un pâté de maisons ; tout ce qui reste d'une grande ville d'autrefois, anéantie par la guerre du Nord comme par un raz de marée, longtemps demeurée vide, jamais complètement relevée de son désastre.

Le chef-lieu est dix-neuvième siècle et quelconque. Des immeubles de pierre bien bâtis, sans art ni mauvais goût ; les éternels pavés de pierre, les éternels trottoirs de dalles ; beaucoup de magasins, dont l'approvisionnement et la présentation annoncent l'immigration estivale ; des rues animées.

La station balnéaire est un bijou. Un vaste parc botanique en occupe le centre, se prolongeant en allées et en jardins, propre comme une cuisine hollandaise. Émergeant de la verdure, des hôtels, des villas, des établissements de bains de boue, des kiosques à musique, des casinos, dont l'un discrètement luxueux. On comprend la fierté attendrie de l'Estonien pour cette plage-modèle,

sa Riviera en somme pour la latitude comme l'urbanisme, et qui garderait très honorable figure en n'importe quel grand pays. D'un bon marché étonnant d'ailleurs...

J'aime un peu moins la plage : trop resserrée et parfaitement surabondante, il est à peu près aussi problématique de s'y loger le dimanche que dans le métro aux heures d'affluence. Trois appontements, distants d'une centaine de mètres, y prennent leur départ vers la mer : celui de gauche porte un écriteau : « Bains pour Messieurs sans maillot » ; celui de droite : « Bains pour Dames nues » ; celui du centre : « Bain en costume pour les deux sexes. » Aucune barrière autre que morale n'interdit les rencontres dans l'eau, ou les lorgnades à terre. Pourtant ça ne se fait pas. Par scrupule d'information, j'ai un peu manqué à cette coutume. Je sais depuis pourquoi on la respecte : les jolies femmes prennent l'appontement du milieu...

SAAREMAA

Coupant l'Ouest en diagonale, la route de Risti fuit vers Saaremaa.

Paysage plat et pauvre dont la verdure de juin camoufle mal la mélancolie ; villages de bois éparpillés, palissades, poteaux kilométriques, bouquets de sapins, moulins à vent — l'un d'eux curieusement juché sur un toit de ferme ; çà et là, propagande d'avant la faucille et le marteau, des chapelles orthodoxes, criardes et vides.

Un ex-château balte rococo, grouillant de bambins estoniens en salopette : la colonie scolaire de Riisipere. Une rue plantée dans la campagne comme un décor de théâtre : Risti. Un bourg coquet près d'un monastère en ruines : Lihula. Une gare de briques fleurie et déserte, un pâté de maisons, une jetée où tacots, camionnettes et cabriolets grand sport font démocratiquement la queue : Virtsu, fin du continent estonien...

Du fond de la baie, un bon gros vapeur à coque blanche arrive sans hâte et accoste sans fièvre ; on jette une planche ; encouragés par un capitaine

bedonnant et blagueur, un à un les conducteurs un peu crispés y engagent leur voiture et vont les garer comme sardines en boîte sur la plage arrière. L'humanité se masse à l'avant. Sirène de l'appareillage ; clapotement de l'hélice qui bat en arrière. Sous la malédiction muette des retardataires laissés à quai, l'autobus flottant déborde vers l'Estonie insulaire.

Mer d'huile dans la baie, à peine ondulée au large. Ne nous y fions pas : la Baltique d'automne a ses rages, qui ne valent guère mieux que celles de la Méditerranée ; quant à l'hiver, seul le traîneau passe... A bord la caravane s'installe : paysans retour de marché ou de bombe, Prud'hommes en congé expliquant le paysage à leur progéniture bâillante, touristes de tous ordres, sans oublier les inévitables routiers allemands en short, croquenots et sac alpin. La masse vert sombre d'une île grandit sur l'horizon avec l'exaspérante lenteur des approches en mer ; quelques bicoques se précipitent, des pins, un wharf de planches ; voici Muhu.

Quinze kilomètres d'île à traverser. Les bosquets nains du sombre genévrier bossuent une lande plate, encombrée de cailloux, à l'herbe rare et dure ; quelques fermes de bois peint, pauvres, étonnamment propres, comme astiquées de frais, alternent avec de maigres champs de seigle et

de pommes de terre ; çà et là une gardeuse de moutons, pieds nus, un mouchoir noué sous le menton, ceinte de la somptueuse jupe jaune d'or que devaient porter déjà les femmes de Muhu au temps de la Croisade, pousse sans hâte ses bêtes dans le fossé.

Une digue de deux lieues, légitime orgueil des Ponts et Chaussées indigènes, enjambe la mer, longe un port de pêche et débouche dans un village : Orissaare, entrée de Saamremaa.

* * *

Une autre terre commence ici, où le péril de la mer, l'isolement et l'avarice du sol ont fait les âmes plus dures, plus voisines de la nature et du passé, Bretagne insulaire triste et nue, amarrée dans la glauque Baltique.

Des moulins — une guérite de planches plantée dans un socle de granits de moraine — s'agglomèrent en tribus fantastiques sur la lande où paissent de farouches petits chevaux poilus. Des oppida ruinés qui virent la première indépendance abritent leurs tas de cailloux aux taillis de la forêt. De petits ports fleuris d'ajoncs, de cailloux, de casiers de pêche et de barques à sec, ouvrent tout le long du littoral leurs anses clandestines. D'austères églises gothiques aux murs

de forteresses dressent sur l'étendue plate, dans un solitaire orgueil, le sang de leurs tuiles et le deuil de leur flèche noire. Et, au large de Kihelkond où un baron naufrageur enterré debout face à la mer guette encore dans l'au-delà les vaisseaux à la côte, un tourbillon d'oiseaux sans nombre piaille sinistrement sur les rochers spongieux de Vilsandi.

L'étrange de l'ambiance traduit une originalité réelle. La flore et la faune sont particulières : on trouve là du lierre et des escargots de Bourgogne inconnus du continent ; le type humain, les mœurs, certains costumes de fête — mitres de toile, hautes jupes rouges à bandes blanches transversales — n'existent pas ailleurs. C'est un monde à part ou plutôt une annexe. Le nom le dit bien, qui signifie « l'Île », comme *Urbs* » était Rome.

Mais il faudrait sentir aussi tout l'accord de souvenirs qu'il évoque à l'oreille estonienne : les immémoriales et sombres légendes ; les chansons brutales et joyeuses ; la gloire des corsaires rivaux des Vikings ; l'inférieure résistance aux Croisés ; les révoltes jamais matées ; le temps pas bien lointain des Frères de la Côte : les fanaux allumés les soirs de tempête pour tromper les capitaines, le voilier qui s'ouvre sur les brisants, l'assaut à l'épave par les coques de noix

sur le dos des lames énormes, les mâts qu'on abat, l'or qui roule du coffre, les barils à la mer...

Cette gloire hors la loi, si étrangère qu'elle soit à sa candeur rustique, l'Éstonien en ressent une intime fierté. Je n'irais pas jusqu'à dire que dans son inconsciente hiérarchie des valeurs nationales il mette Saaremaa au plan du Pays Mulk. Mais il en fait à coup sûr un des lieux saints de la patrie. Est-ce seulement un hommage au passé? Ou la secrète tendresse des familles pour leurs mauvais sujets? Oui, si l'on veut; mais dans le sens le plus profond. Dans le complexe de l'âme estonienne, Saaremaa est l'apport de mystère et d'aventure. Au bon sens méfiant et à l'obstination mûrie du paysan il a fait don d'un peu d'acte et de pensée gratuits; il a bouté une étincelle de romantisme dans la bucolique; il a appris l'irrationnel à ces raisonnables. C'est le thème facile du Démon du Large. Mais facile ne veut pas dire faux. Il est bien tentant de se demander si dans la tête de ce peuple sage l'esprit de Saaremaa n'a pas été le grain de folie qui ne suffit pas à créer, mais sans lequel on ne crée pas.

*
* * *

Kuressaare, capitale et ville unique de Saaremaa
confronte curieusement hier et aujourd'hui.

Hier, c'est le château des Princes-évêques. Un cube géant de courtines presque aveugles ; deux tours d'angle — l'une sert de donjon — carrées, à poivrières de tuiles ; une enceinte Vauban en guise de grille ; un jardin anglais dans l'espace vide et sur les terre-plein. Une résidence de corsaire civilisé sur le tard.

Une poterne sous le donjon donne accès au château fort. Un des rares d'Estonie qui soit demeuré intact : tous les Cosaques des Ivan et des Pierre réunis n'avaient pas les dents assez dures pour un gâteau de cette pâte. Une cour centrale ornée de mortiers de Gustave-Adolphe ; une suite de galeries ogivales encombrées d'objets hétéroclites ; un affreux petit musée fourre-tout. Mais la salle du Conseil, avec sa simple table de chêne et ses fauteuils de cuir timbrés aux armes des chevaliers, garde une ascétique grandeur. Dans la chapelle désaffectée, les blasons des Princes-Évêques et le cartouche chronologique disent la longue garde que l'Occident a montée là. Et la cellule, étroite et basse comme un caveau, où les rudes monseigneurs dormaient sur le poêle, rappelle que la puissance ne s'acquiert que par le renoncement.

Pourtant le château de Kuressaare me laisse un souvenir d'horreur. Posée dans un coin du vestibule, la cangue à quatre places a l'air parée

pour une exécution. Un trou en haut du donjon bée sur une cheminée de 40 mètres, ersatz d'oubliette dans ce château sans souterrain : des ours, en bas, guettaient l'arrivée du corps et assuraient le nettoyage. Dans le sous-sol une cloison éventrée découvre le réduit d'où l'on exhuma, il y a quelque cent ans, un homme muré. Plus loin une salle voûtée avec une forte cheminée : la chambre de la question ; un guichet dans le mur donne sur la fosse où on jetait le patient, une fois mort... Je sais bien que tous les châteaux ont leur folklore grandguignolesque ; mais pas tant à la fois. Peut-être que tout cela n'est que légende, que dans la réalité l'oubliette servait à hisser les boulets, la chambre de torture à faire la cuisine, et la fosse à vider les eaux de vaisselle... Mais quels dessous d'âme suppose l'imagination qui a forgé ces horreurs !

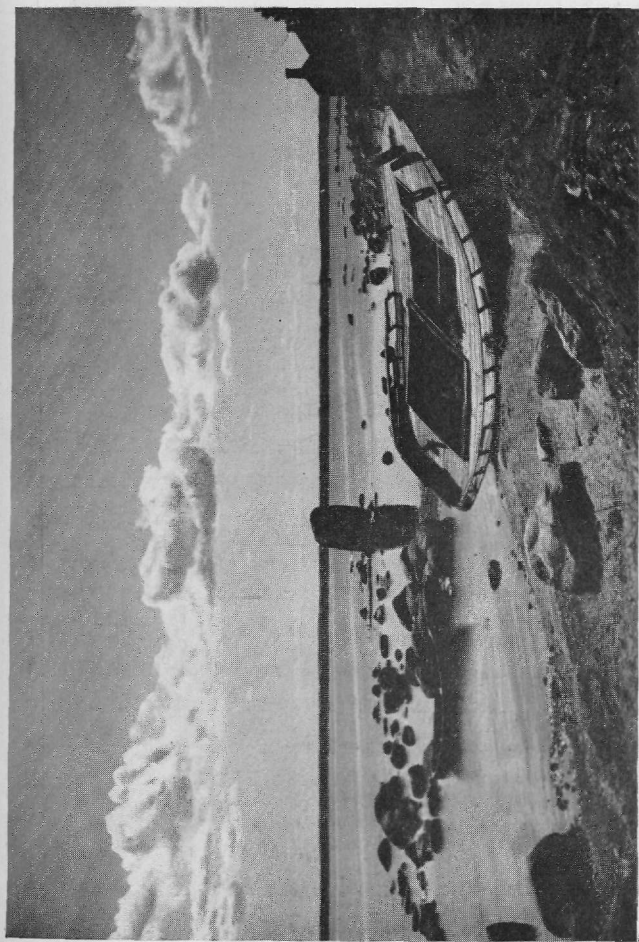
Autour du château maudit, Kuressaare 1937 étale les charmes corrects d'une plage de famille : parc pour papotages de ménagères et de retraités, bains de boue pour chefs de bureau rhumatisants, kurhaus pour boutiquiers en dépense, kiosque à musique pour demoiselles sentimentales... Les baigneuses portent ombrelles, bas et robes de ville ; la jeunesse dorée est en complet blanc 1900. Le plus jaloux des maris, la plus puritaine des mères

peuvent y lâcher en paix l'objet de leurs soucis : il faudrait du sadisme pour y chercher aventure, et du génie pour en trouver.

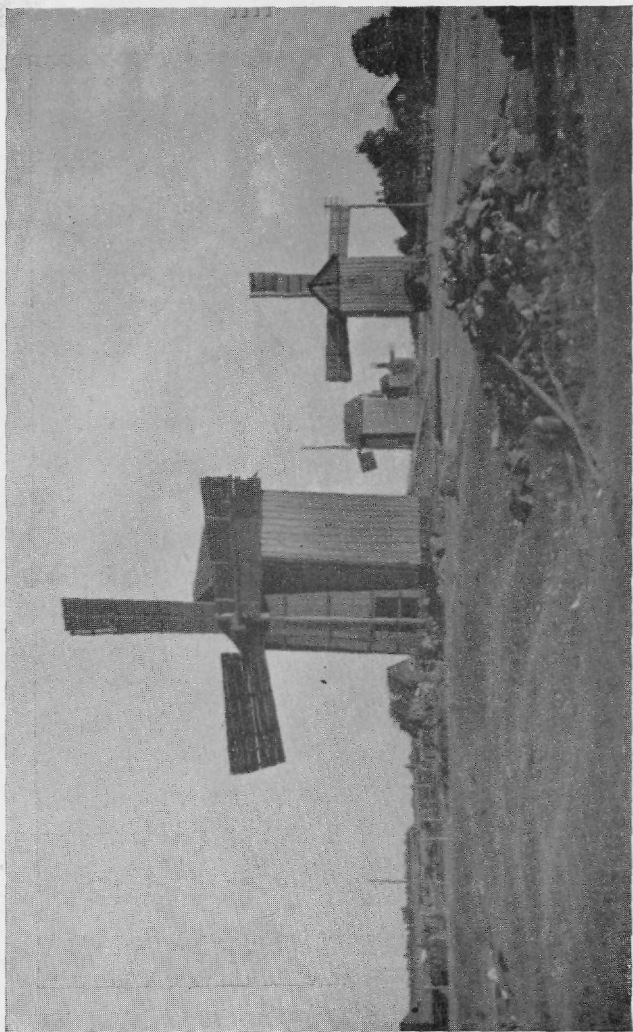
C'est que Kuressaare est un peu un musée rétrospectif. La race finissante des vieux Baltes s'y éteint doucement en ses mœurs anachroniques, préservée par l'isolement et peut-être par une exceptionnelle prolificité locale. Les ultimes descendants de ceux qui ont leurs armes timbrées aux fauteuils du donjon y tiennent pension de famille, avec l'étiquette immuable et l'affabilité distante d'un suzerain accueillant ses vassaux. D'étranges capelines, de rarissimes parapluies à aiguille vont au marché acheter des salades. Et d'étonnants vieillards en jaquette d'alpaga, cravate à système et pantalon beige, monocle à l'œil, traînent leurs cors d'un pas encore militaire. Pas méchants d'ailleurs, sans même la pointe de hargne qu'on trouve à leurs confrères du continent ; ne réalisant pas bien ce qui s'est passé en Europe depuis 1812, et moins encore depuis vingt ans. S'ils appellent l'Estonien « nos paysans », c'est sans mépris ; s'ils disent « nos gens » de leurs bonnes, c'est avec une secrète tendresse. Une douce châtelaine devait parler ainsi au temps des troubadours. Le froid, sans doute, il y a cinq cents ans, a arrêté leurs horloges.

Aux tendres soirs d'été, ils viennent prendre le

frais sur le terre-plein de la contrescarpe. Le Tchaïkovski de l'orchestre municipal les enveloppe de ses lointains flonflons. L'incendie du couchant tape sur les poivrières du burg et auréole leurs panamas. La cangue, l'oubliette, les ours, le chevalier muré, le puits aux torturés, peut-être est-ce vrai, après tout. C'est notre montre à nous qui avance trop... Nous non plus, nous ne pourrons jamais comprendre...



Des petits ports mieux. (p. 154. La Porte du large.) Photo Nylander.



Des moulins faits d'une guérite de planches. (p. 160. Saaremaa.) Photo Cathala.

HAAPSALU

Un rapide électrique couvre en moins de deux heures les 104 kilomètres qui séparent Haapsalu de Tallinn. Si la fierté de l'Estonien pour ce ruban bleu des lignes locales vous porte à ironiser, souvenez-vous des performances du train international sur le trajet lituanien, et de ses arrêts d'un quart d'heure à chaque station pouilleuse... Tout est relatif, et la vitesse de l'« Ouest-Express » d'ici fort appréciable...

Mais si rien ne presse, musardez plutôt par la chaussée de Paldiski, qui suit la côte. Très loin les tours du Dôme vous accompagnent ; on longe de petits lacs ; des bois agrémentent la route. Passé le bourg de Keila, un crochet dans la forêt mène à l'intime plage de Klooga. On dépasse Paldiski, dont les tsars rêvèrent de faire un port en mer libre, doucement retourné à son destin et à sa pêche. On oblique au Sud-Ouest. Bientôt Haapsalu dresse à l'horizon ses clochers et sa ruine.

*
* *

Comme à Pärnu, le temps y a déposé trois villes ; une plage en surface, un chef-lieu de province dessous, une cité médiévale au fond. Mais je lui trouve un accent, un charme plus personnels qu'à sa sœur du Sud, plus illustre pourtant et plus vaste.

Le passé, c'est un château en ruines, un de plus. Encore déchiffrable d'ailleurs : du bien moins beau travail qu'à Viljandi... Le donjon subsiste, grand et maigre comme le Hermann de Tallinn ; le mur d'enceinte, passablement ébréché, tient debout ; des escaliers débouchent dans le vide ; des baies s'ouvrent sur le néant ; la chapelle est intacte : aux vitraux du chevet, les soirs d'août sans lune, une forme blafarde se dessine parfois qui semble prier ; la Dame Blanche, ne manqueront pas de vous expliquer les bonnes gens ; vous pouvez l'acheter, photographiée, chez le marchand de cartes postales.

Un parc dans la ruine : courts de tennis, théâtre de verdure, ventes de charité, discours ministériels et congrès [en tous genres : c'est le chef-lieu qui commence.

Un fantaisiste l'a bâti sur un étroit promontoire en dos d'âne : excellent exercice pour les déshérités qui n'ont pas le sens du pigeon voyageur trop développé. Un lacs de ruelles grimpent pour aussitôt redescendre ; on croyait aller dans le centre, on tombe sur un port ; on a la mer en face de soi quand on pensait lui tourner le dos ; et pour peu qu'on soit mal parti, il faut marcher 10 kilomètres pour parvenir à dénicher la plage.

Un peu comme Kuressaare, cet Haapsalu abrite sa réserve de Baltés finissants. Moins spectaculaires d'ailleurs : ils portent pull-over et plus fou, et jouissent d'un yacht-club particulier ; il est vrai que bon nombre de Suédois y sont inscrits. L'attachement de ces survivants à notre langue — leur dernier luxe — est touchant : ils la parlent entre eux, l'enseignent à leurs enfants, font l'impossible pour avoir de quoi lire. De respectables douairières ont même, paraît-il fondé un « cercle français et de théosophie »...

Dès lors rien d'étonnant que « l'ouvrage de dames » soit une des spécialités de l'endroit : vastes châles de laine blanche au crochet, nappes brodées, dentelle, pyrogravure, poterie peinte ; toute une industrie au goût de nos mères, l'exposition-type de la jeune fille modèle orne les vitrines de Haapsalu.

La station balnéaire vit de l'antique réputation de ses bains de boue ; bien avant la guerre elle était célèbre en Baltique ; Tchakovski y vint faire trempette ; des caravanes de Scandinaves y nomadisent l'été ; je crois qu'à la saison on y entend le suédois autant que l'estonien. Sa réputation ne lui a pas tourné la tête. Haapsalu-les-Bains est essentiellement une jetée-promenade de modeste hauteur le long de la rive abritée où voguent les bateaux de plaisance (le yachting ici est aussi démocratique que le vélo chez nous). Elle est plantée d'arbres, soigneusement sablée, ornée de villas, de casinos et de temples hydrothérapeutiques sans prétention à l'horreur traditionnelle. Elle mène à la plus touchante des plages artificielles : figurez-vous, sur un rectangle de sable rapporté de quelque 10 mètres de côté, parmi baigneurs, baigneuses et chaises longues, des chevaux-bascule, un crocodile en caoutchouc, un ours polaire de plâtre et une vraie mine sous-marine sur socle de rocaille — toute une arche de Noë pour vieux enfants sages...

Tchaikovski , dit-on, ramena de Haapsalu l'un des thèmes de la *Pathétique*. Je ne sais en effet quelle subtile familiarité unit ces deux mondes naïfs. Les châles au crochet, la *Dame Blanche*, le faux caïman, les nobles Baltes et la bombe orne-

mentale, c'est bien la transposition, à peine farce, des élégances d'Eugène Oneguine ou du romantisme des symphonies. Aux frontières du touchant et du risible, c'est bien la Muse qui convenait au Berlioz des douairières.

VORMSI

Au grand hôtel d'Haapsalu le portier est Suédois. C'est une indication : la Suède commence à 15 kilomètres nord-ouest, à l'île de Vormsi.

Pas la Suède officielle, bien sûr, pas une possession reconnue de la couronne des Bernadotte. Quelque chose de beaucoup mieux : la Suède d'il y a mille ans.

Navigateurs curieux et commerçants débrouillards, dès les premiers siècles les Suédois ont prospecté « leur mer ». D'excursions en excursions, ils finirent ainsi par aller jusqu'à Byzance : ce fut l'empire Varègue. Un millénaire d'histoire a balayé leur piste ; çà et là, tout de même, des témoins en subsistent. L'Estonie garde peut-être les plus émouvants : Ruhnu, dans le golfe de Riga, sauvage repaire de pêcheurs de phoques, Osmussaar, près de Port-Baltique, où la légende place la tombe d'Odin ; et, au large d'Haapsalu, Vormsi.

*
* *

On m'avait conseillé d'y aller voir. Un soir de juillet, j'y suis parti faire retraite, mes valises et moi au fond d'une barque à pétrole dont le patron n'avait pas osé appareiller sans se munir d'un compas, d'une voile de secours, de cirés et de gilets de sauvetage. Pour soixante-quinze minutes de traversée, c'était de l'humour. Mais, avec le jour maudit des nuits blanches, un soupçon de houle et les gémissements d'une membrure fatiguée, cela créait tout de suite une ambiance.

La masse vert sombre de l'île se précisait lentement dans le soir glauque. Je n'avais pas bourré trois pipes que le port apparut : une jetée de bois, haute et noire, de pauvres barques au mouillage, bâchées et ballottantes, et, sur l'appontement, un cortège d'apocalypse : rosses de labour que l'élévation faisait immenses, fiacres, charrettes à foin... Toute la cavalerie de Vormsi, alertée pour s'assurer de ma personne.

Un Poulbot albinos, fouet en main, pieds nus et casquette sur l'oreille, prévint toute contestation en hissant d'autorité mes bagages sur son char à bancs et moi à ses côtés. « Il n'y a jamais eu

d'autos ici », déclara-t-il fièrement en manière d'explication... Puis, s'étant par deux fois et non sans grâce mouché dans les doigts, il tira sur les rênes.

Le lourd cheval s'engagea avec lenteur sur une piste de cailloux, entre une lande de genévriers et une grève où pourrissaient des coques. Une vieille passa en mouchoir de tête, deux nattes enrubannées pendant sur un caraco à fleurs, pieds nus avec des jambières de laine écarlate, qui nous salua bien poliment en suédois du moyen âge. Dressés sur un éperon de rochers, de noirs moulins de bois mutilés surgirent à un détour du chemin. Un village apparut, les maisons peintes de rouge, de jaune et de vert, avec des troncs entiers en guise de palissade. Une vache croisa notre équipage, tenue en laisse par une forte blonde à bicyclette, travestie comme la vieille du port. Une forêt de pins odorante et froide nous happa sans parvenir à faire la nuit.

Le vent portait du large ; le teuf-teuf décroissant de ma pétrolette qui se hâtait vers Haapsalu m'arrivait par bouffées...

C'est la première fois que je me suis vraiment senti « ailleurs ».

* * *

La suite de mes expériences vormsiennes ne vaut pas d'être contée. J'ai villégiaturé là comme je l'eusse fait à Fouilly-les-Oies. L'accoutumance est une béotienne ; j'ai laissé fuir le mystère du premier contact.

Cela vaudrait pourtant de garder une âme neuve, ce bout de terre où finissent les derniers Vikings.

Pas même vingt kilomètres de long, huit de large, plat comme un spardeck et pareillement fertile, couvert de cailloux et d'une splendide forêt de pins : rien d'une Terre Promise... Deux mille humains là-dessus, blonds comme la moisson et l'œil bleu comme la mer, fidèles à leur vieil idiome scandinave, et — du moins les femmes — au traditionnel costume ; presque tous cousins comme nos Corses, à force de se marier entre eux.

Pauvres comme Job, d'ailleurs. Les femmes tiennent la maison méticuleusement astiquée, soignent la vache et les moutons, et, dans le silence et la nuit de l'hiver, tissent des vêtements, des tapis, des couvertures multicolores, d'un dessin inconnu du continent et qui n'a point varié

depuis le moyen âge. L'homme est marin ; pas sur des transat, bien sûr ; matelot sur les tramps estoniens qui ballottent l'hiver leur rouille dans les mers chaudes ; gabier sur les goélettes vadrouilles qui vendent leur pontée de bûches aux ports de la côte ; pêcheur de menu fretin ; chasseur de phoques quand la Baltique gelée permet l'approche de la bête en traîneau camouflé d'une voile blanche...

Dans ce rude calendrier, les dimanches d'été prennent figure de galas. Par toutes les routes de l'île, des bandes de femmes ou de fillettes en casaquin blanc, cotillon noir, culotte rouge, espadrilles aux pieds par exception, et des groupes de gars en complets de confection se hâtent vers l'église sans clocher qui s'enorgueillit d'avoir été bâtie quand Tallinn n'existait pas encore. Les plus fidèles pénètrent dans le temple où prêche un pasteur venu de Suède ; les autres devisent dans le clos de l'antique cimetièrre : d'antiques pirates barbus bourrent leur pipe parmi les croix tombales en mfore de roues, contemporaines de Gustave-Adolphe ; couchés près de leurs vélos les jeunes regardent monter la fumée de leur cigarette. Des idylles s'ébauchent ; le casaquin médiéval et le veston « habillé » prennent rendez-vous pour le bal de l'après-midi ou la messe du prochain dimanche...

Des prochains dimanches comme cela, il y en aura trois encore, quatre peut-être. Et puis les tempêtes d'équinoxe hurleront autour des chalets verts... Et puis ce sera l'implacable et blanc silence...

CHAPITRE IV VERS L'EST

FRONTIÈRE

Prolongez dans les deux sens une droite tirée de Tartu à Vôru. A l'est, un monde distinct commence.

Géographiquement, c'est le pourtour du lac Peipsi, véritable frontière maritime entre l'Estonie et l'U. R. S. S. Terrain plat, sauf la falaise sur la Baltique, couvert de forêts et de marécages au nord, désolé sur la côte, médiocrement fertile au sud, sauvage et triste. Les derniers loups vivent là...

Historiquement, c'est un champ de bataille ; une bataille très rudimentaire, avec un centre fortifié — le lac — et deux ailes manœuvrantes — Narva et Pskov. Du temps des frondes à celui des mitrailleuses, le schéma n'a pas varié. Le parti bleu s'est appelé Teutoniques, Suédois ou Estoniens ; le parti rouge Moscovites, Russes ou Bol-

chévistes — éphémères travestis de deux mondes adversaires. L'Occident n'a tenu là en paix qu'une fois dans l'histoire : depuis dix-sept ans.

Ethniquement, c'est le parc national d'une humanité abolie : la Russie d'avant l'U. R. S. S. Pas partout, assurément ; le nord n'a subi que des infiltrations. Pas purement non plus : le « Setu » de Petseri, Russe de coutumes de costume et de langue, est de sang finno-ougrien. Mais la bousculade millénaire a introduit là, outre des influences générales, des îlots typiquement slaves. Le monastère de Petseri, les Raskolniks du lac, les moujiks d'Irboska, étaient une très vieille Russie aux yeux mêmes de la Sainte Russie d'avant guerre ; ce sont reliques sans prix, maintenant que la révolution, partout ailleurs, a balayé ces souvenirs.

L'Estonie possède ce privilège unique qu'il n'y faut que six heures par la route, pour passer de la Suède des Vikings à la Russie d'avant Pierre.

ROUTES DE NARVA

Tallinn-Narva, deux cents et quelques kilomètres, ce n'est pas l'Est encore.

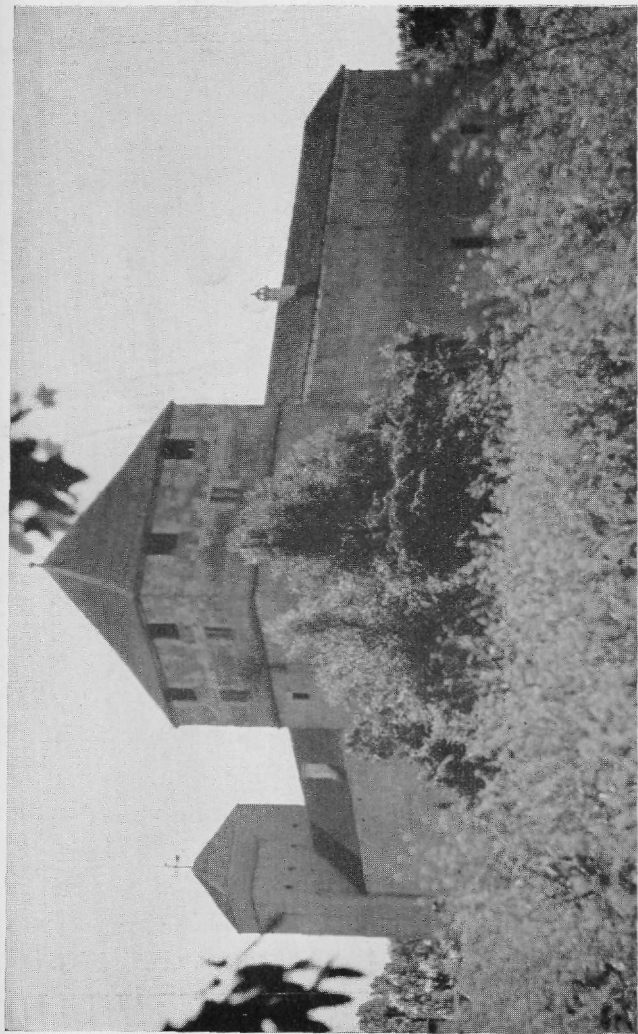
Le trajet le plus agréable est évidemment par la route. A l'amateur de réalités économiques, Kunda et Aseri offrent leurs cimenteries, Kohtla ses exploitations de schiste qui libèrent l'Estonie de la servitude des carburants étrangers, chauffent ses trains, et emplissent d'essence nationale le réservoir de ses autos. Le touriste musarde le long de la côte, ornée par endroits de splendides falaises ; des plages gîtent dans les pins : Loksa, Vôsu, paisibles retraites, Narva-Jôesu, rivale heureuse de Pärnu, ville à la mer où nul confort ne manque...

Tout de même le train n'est pas sans mérite. La housse gris-poussière des sièges de l'énorme wagon, la hauteur surhumaine du filet à bagages, la carafe philanthropique qui s'offre au bout du couloir, le samovar géant du sleeping, les petites gares de bois où un chef à casquette rouge embarque des gars en toque à oreilles ou des vieilles

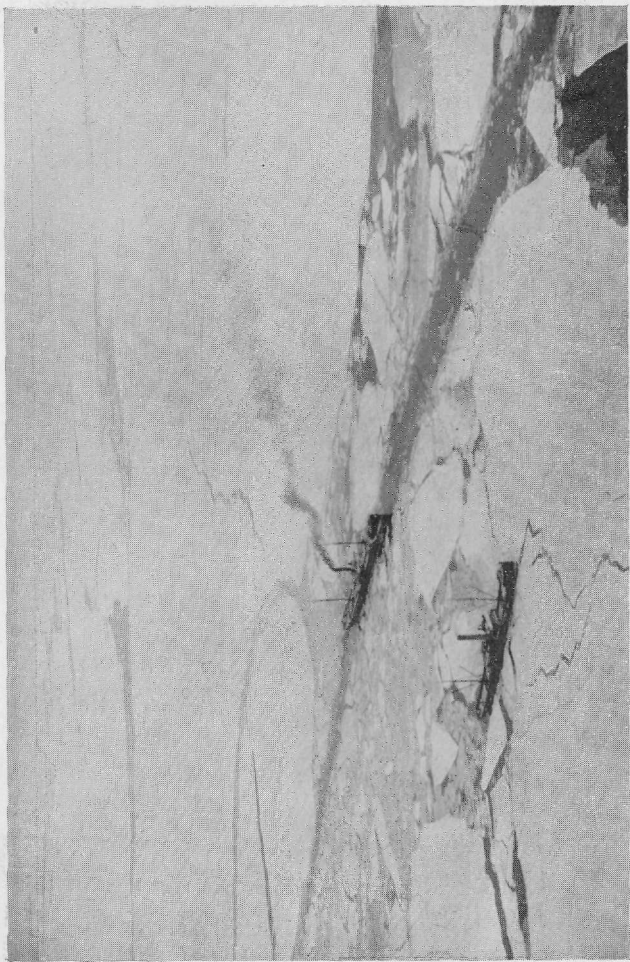
embéguinées de couvertures, cela sent l'Est déjà.

Et puis on traverse deux villes qui sont une excellente initiation. Tapa où, au fond d'une propriété bâtie d'accueillants pavillons et d'un coquet manoir à colonnes, d'étranges convois de marchandises aux voitures hérissées de tourelles, aux plateformes bossuées de canons sous bâche, attendent tout formés, locomotive au milieu de l'attelage : le régiment de trains blindés, paré à prendre la route. Rakvere, bourrée de troupes, siège de l'état-major de la division de Narva, où les courties déchiquetées de ce qui fut une commanderie teutonique évoquent l'assaut grouillant des Barbares et les panaches pourpres de l'incendie...

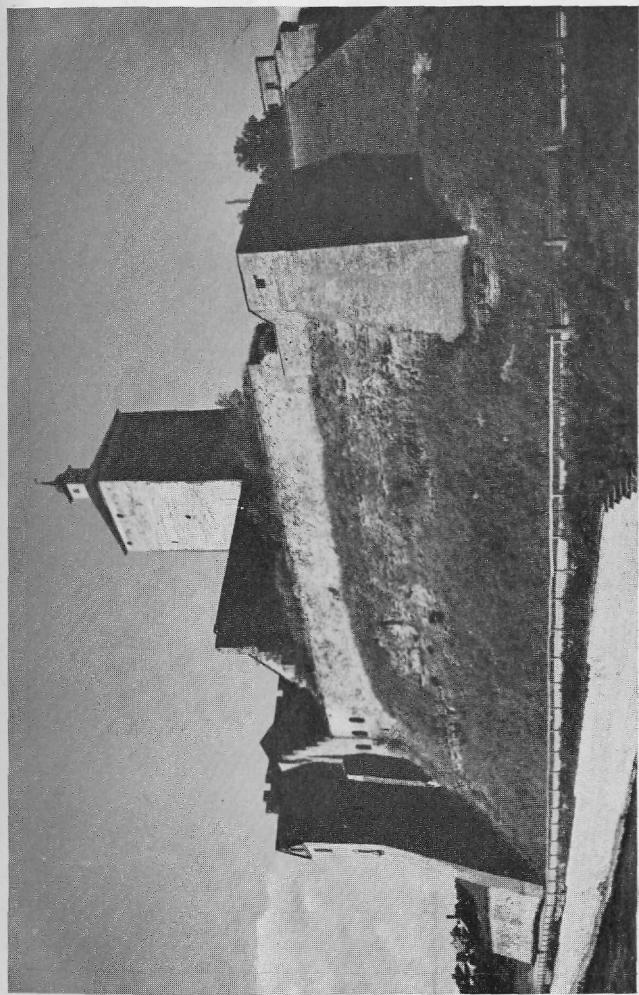
Le thème de la frontière qui prélude.



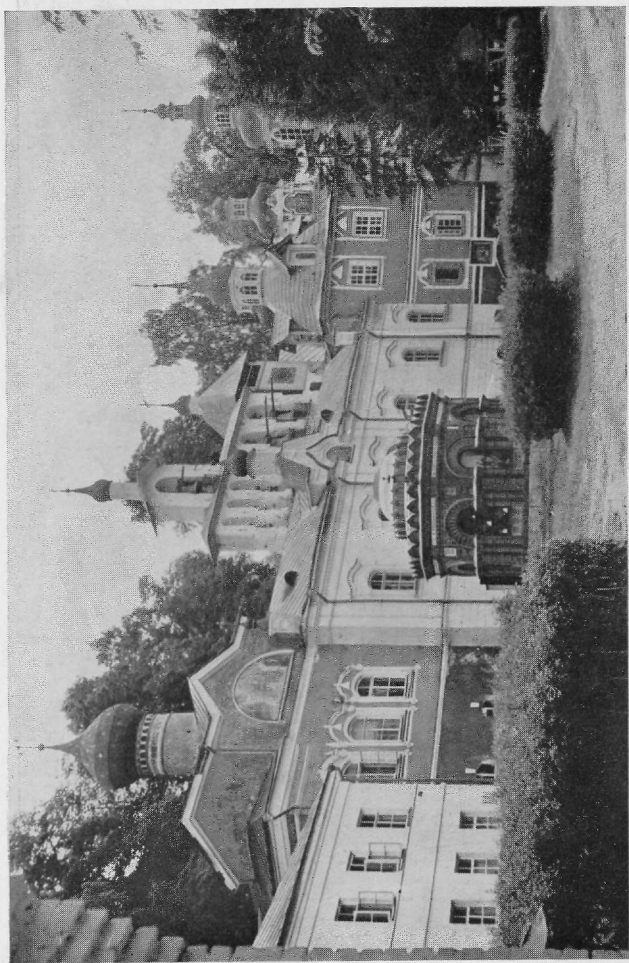
Une résidence de corsaire. (p. 163. Saaremaa.) Photo O. Nuut.



L'implacable et blanc silence. (p. 177. Vormsi.) Photo Akel.



Tout l'ascétisme et tout l'orgueil de l'ouest. (p. 184. Narva.) Photo Nylander.



Un énorme décor de ballet russe. (p. 193, Petserimaa.) Photo Akel.

NARVA

« La plus orientale des villes d'Estonie, à quatorze kilomètres de la frontière soviétique ; plus près de Léninegrad que de Tallinn. Grosse ville de garnison ; centre de filatures.

« Bâtie de part et d'autre de la Narova, un peu en aval des chutes. Sur la rive droite, château russe d'Ivangorod et maisons de bois. Sur la rive gauche, donjon gothique de Hermann, cathédrale ogivale affectée au culte orthodoxe, hôtels baroques à portails ouvragés, remparts Vauban.

« Sur la route stratégique des invasions, intimement mêlée à l'histoire de l'Europe orientale. Plusieurs fois prise d'assaut et détruite jusqu'au dix-septième siècle. Célèbre victoire de Charles XII sur Pierre le Grand en 1700. Objectif des offensives Trotsky de 1919, et partiellement ruinée depuis. »

Il n'y aurait que la sécheresse d'un signalement de guide, pour dire la grandeur de Narva.

*
* *

Je ne sais pas de villes dont l'âme soit aussi une. Le bois voisine avec le ciment, le gothique avec le baroque, Rome avec Byzance. Et pourtant tout se tient. Le halo de la guerre baigne également chaque époque, la menace de l'Est pèse également sur tout le paysage. Jadis, naguère, hier, aujourd'hui ressassent la même sinistre histoire, l'interminable chronique du duel, qui, depuis mille ans, oppose deux mondes.

C'est dans le temps qu'il faut visiter Narva.

*
* *

Moyen âge : armets d'acier contre heaumes à nielles, estocs contre espadons, Teutoniques contre Moscovie... Hermann contre Ivangorod.

Hermann : un blockhaus sur un roc, à pic au-dessus de la rivière. Enceinte carrée, courtines carrées, donjon carré, l'œil noir des créneaux ; pas même l'ornement de tours d'angle ; pas même le relief d'un hourd ; si haut qu'à la frontière on l'aperçoit encore. Tout l'ascétisme et tout l'orgueil de l'Ouest.

Ivangorod : une débauche de pierres. On n'a pas pleuré le terrain, on n'a pas lésiné sur les matériaux, on n'a pas été chiche de coups de trique pour la main-d'œuvre. Les courtines s'allongent à perte de vue le long de la Narova, les tours succèdent aux tours, les défenses s'accumulent ; dedans des maisons, des chapelles, d'immenses places d'armes. On sent à la fois le boyard avide d'épater et l'ignorant qui en a trop mis. Ce n'est plus une forteresse ; pas même une ville forte : un grouillement d'invasion pétrifié.

Un destin à goûts de Père Hugo s'est amusé à dresser face à face ces deux contrastes de pierre, de part et d'autre du même coude du fleuve. Chacun sur une rive du gué, depuis cinq cents ans, le dernier fort latin et le premier camp russe se regardent. La masse interminable d'Ivangorod bouche la vue aux créneaux de Hermann ; le donjon des chevaliers plonge dans la place d'armes des tsars. Inconsciente d'être l'enjeu, entre les deux brutes silencieuses, la Narova fait des grâces.

Décor de théâtre ? Histoire tout simplement. Sur ce donjon, des chefs anxieux ont pesé les fantômes de la nuit ; cette rivière, des bacs silencieux l'ont passée, les nuits sans lune ; des branlebas affolés ont retenti dans ces places d'armes ; les échelles d'assaut ont souffleté ces courtines ; ces créneaux ont vomi l'huile et le plomb, et le

fer des arbalètes et le feu des bombardes ; des hommes ont saigné sur ce chemin de ronde ; des mourants ont boulé au pied de ces talus. La malédiction de la guerre est sur chacune de ces pierres...

Camouflée de dorures slaves, l'austère cathédrale franciscaine, semble prier pour tous les morts...

*
* *

Temps modernes : bottes à entonnoir, charges au pistolet d'arçon, piquiers et mousquetaires... Narva de la Grande Suède.

Une ville italienne inattendue est née des guerres et des incendies, mariant la dignité des frontons grecs au rustique des tuiles et la nudité des façades classiques au tortillement des mansardes baroques, dans un luxe ostentatoire et triste de lanternes ouvragées, d'amours joufflus, de heurtoirs tourmentés et de portes sculptées comme un jubé jésuite.

Tout autour la géométrie des bastions et des redans déroule ses théorèmes ; un fronton triangulaire et la date de l'assaut marquent comme au fer rouge l'entrée d'Ivangorod ; des casernes ont poussé dans les châteaux forts ; des kilomètres de

casemates creusent dans le sous-sol leurs galeries étagées, si vastes que tout Narva y trouverait abri, si profondes qu'un pilonnage moderne y taperait en vain. Un déploiement de force à la Descartes, logique et écrasant.

Hors ville, des terrains vagues, quelques fermes de bois, des moulins pourris : le champ de bataille de Narva. A l'automne de 1936 les Bernadotte y ont inauguré un monument. Je regrette presque l'abandon d'autrefois, la campagne sans repères où l'on cherchait à s'orienter, les paysans interrogés en vain, le touriste suédois d'allure militaire qui allait et venait recueilli, un plan à la main et parfois des larmes dans ses yeux clairs, toute l'amère noblesse de l'oubli là où Charles XII, avant de tomber, sauva l'honneur de l'Occident.

*
* *

Décembre 1919 : la petite Estonie fait tête à l'immense Union Russe.

Au chant familier des balles les châteaux se sont réveillés de deux siècles d'ennui. Des hommes en casquette s'exercent au mousqueton dans la place d'armes d'Ivangorod ; au donjon de Hermann des jumelles à prismes sont braquées ; sur les épaulements Vauban des télé-

mètres règlent le tir des pièces de marine ; des tranchées couvrent l'est ; les obus pilonnent, les maxims ragent, les vagues d'assaut montent... Narva a retrouvé ses usages : on ne passe pas.

A la suite du blockhaus danois et du château russe, des bastions de Suède et du champ de bataille de 1700, pieusement conservées, les tranchées de la route de Jambourg et les ruines du quartier de la gare ont inscrit deux chevrons de plus au blason sanglant de Narva.

* *
* *

1937 : treize mille ouvriers dans les filatures ; cent mille chevaux de houille blanche aux barrages de la rivière ; grand'rue pour promenades dominicales, petits cafés, cinémas...

Mais Narva ne peut échapper à son destin. Rues, cafés et cinémas sont peuplés d'uniformes ; des batteries de forteresse montrent leurs canons bâchés comme des éléphants frileux ; de petits postes animent la campagne ; partout des casernes, des états-majors, des parcs.

Les châteaux forts abritent maintenant le 1^{er} régiment d'infanterie estonien. Le chef du bataillon qui y est caserné m'a fait visiter Her-

mann un dimanche de Pâques. Un sergent de garde kaki présentait les armes là où fut la herse ; dans la cour ruisselante de soleil, qui vit les chevaliers se hisser sur leurs selles de fer, un adjudant faisait l'appel des consignés ; des hommes en bonnet de police paressaient dans les chambrées où pétunèrent les reîtres de Gustave-Adolphe. Sur l'annuaire idéal des commandants de la place trente générations d'abbés à cotte de mailles et de cavaliers à panache précèdent l'aimable lieutenant-colonel qui m'a guidé. Il y a sept cents ans que la vie de quartier dure dans le vieil immeuble des Croisés.

Mais l'armée estonienne ne l'occupe pas à la manière d'un nouveau propriétaire qui aurait chassé les anciens. Elle le rend à sa destination de fort d'Occident, elle relève après deux siècles la consigne que les Danois ont passée aux Porte-Glaives, les Porte-Glaives aux Teutoniques et les Teutoniques à la Suède, elle restitue Hermann à sa tradition.

Et, ce faisant, elle s'y intègre. Ici la république de dix-neuf ans hérite d'une mission sept fois séculaire ; ici la défense de la petite patrie se mue en garde de l'ouest ; par la grandeur comme par l'ancienneté de sa tâche ici l'Estonie se hausse au-dessus de son âge et de sa taille, se donne un sens qui la dépasse et des ancêtres. Pour l'his-

toire qui réconcilie tout, à l'avant-poste de Narva elle prend la relève de ceux qui la conquièrent.

*
* *

A quinze kilomètres à l'est, des réseaux de barbelés ferment la frontière. Des chevaux de frise barrent la route de Léningrad. Une porte coupe la voie ferrée. La poivrière de Hermann paraît encore à l'horizon...

Sentinelle maudite, depuis mille ans Narva monte sa garde.

PETSERIMAA

A l'autre bout de la frontière, au sud du Peipsi farouche, le département de Petseri garde comme reliques précieuses ses isbas, ses moines et ses moujiks. Ce n'est plus l'Estonie, ce n'est pas du tout l'U. R. S. S. ; c'est un autre temps qui se survit par miracle, la Russie.

Russie... entendons-nous : pas pour l'ethnologue ; l'habitant de Petserimaa, le Setu, est de race ougro-finnoise, de sang estonien pur. Pas pour la politique non plus : moujiks et bourgeois ne sont pas plus orientés vers l'U. R. S. S. que nostalgiques des tsars ; à les questionner là-dessus on secouerait d'un rire homérique leurs barbes blondes et leurs blouses brodées.

Ils sont Russes quand même ; plus véritablement que par la race ; plus profondément que par l'appartenance politique : par le vêtement, par la langue, par le costume et les mœurs ; Russes comme on l'était dans Tolstoï ; Russes comme on ne l'est plus qu'au cinéma.

**

Petseri, chef-lieu du district, c'est une ville autour d'un monastère.

La ville est composite : de très modernes bâtiments de l'État estonien voisinent avec l'isba de toujours ; des babas, une perche sur l'épaule et deux seaux aux bouts croisent l'éternelle provinciale en fausse loutre et bas de soie artificielle ; le dimanche oppose melons et casquettes russes ; de très sympathiques bistrots de bois hébergent de rutilants poivrots qui sablent la vodka dans des verres à limonade ; l'auberge chic, un petit chalet bien propre, se nomme froidement : « Hôtel Aristide-Briand. » Il y en a pour tous les goûts.

Le monastère est autrement pur. Fondé au seizième siècle, célèbre dans tout l'Empire avant la Révolution, c'est actuellement le plus grand survivant de cette espèce disparue.

N'essayez pas de vous représenter une Trappe ou une Chartreuse. Le monastère de Petseri est une ville ; une ville fortifiée même, enceinte de remparts et de tours encore respectables, avec un couloir en chicane pour entrée, qui, malgré l'icone de son porche, devait se prêter éminem-

ment à l'envoi en un monde meilleur des audacieux qui tentaient de pénétrer de vive force.

Seulement, au lieu d'être bâtie de maisons comme toutes les villes, celle-ci l'est d'églises et de jardins. Ce ne sont que tuiles vertes, bulbes d'or, icônes voyantes, croix à double barre, parmi les bouleaux pâles et les sombres chênes centenaires, sur un sol aux dénivellations brusques que franchit une armée de passerelles, d'escaliers de bois et de degrés de granit. Un énorme décor de ballet russe auquel rien ne manque, pas même l'air peint sur toile des coupes criardes, pas même l'ambiance strawinskienne d'un carillon où des clochettes atonales scandent leur mélodie à la batterie sauvage de bourdons taciturnes.

Les jours de fête, cette scène de rêve se peuple de revenants. Moines chevelus, froqués de noir, hâves et barbus comme des Christ d'icône ; mendiants à trognes de Callot ; bambins perdus dans des pantalons longs et des casquettes de moujiks ; beaux gars bottés à barbe blonde, sanglés dans la chemise à col brodé qu'ont prostituée les balaïkistes de Montparno ; femmes somptueuses, jupe de pourpre, tablier ouvragé, blouse à brassards écarlates, la poitrine écrasée d'un harnachement de chaînes, de colliers, de roubles, de croix et d'énormes calottes d'argent, qui s'ef-

fondrent face contre terre au pied des saintes images en se signant avec frénésie ; processions au luxe barbare — or des chasubles et rouges des fidèles — serpentant parmi les jardins en fleurs dans la brume des encensoirs et la polyphonie des hymnes.

Un pavillon à bulbes, barré de grilles énormes, bouclé de vantaux de fer, entasse la fabuleuse richesse de dalmatiques et de tiaras tissées de perles fines...

A la porte, des vieilles édentées, des béquillards, des enfants pâles tendent leur écuelle à une riche dévote bariolée de pourpre et cliquettante de bijouterie qui distribue la soupe...

Trésors, clochards, charité... Russie.

*
* *

A quelques kilomètres, Irboska complète le voyage dans le temps.

C'est un très saint lieu de l'ancien Empire que ce petit bourg. « L'Unificateur, » le prince Rurik, le fonda ; il y est enterré, dit la légende ; on montre même un antique tumulus où dormirait ce Charlemagne slave. Sur une colline, les ruines d'un château moscovite se dressent, presque aussi vaste qu'Ivangorod, plus émouvant d'être blessé,

franchement cauchemardesque sous la nuit blanche avec son enceinte en rotonde et ses tours en forme de tonneau. Un vrai village russe dort à ses pieds : chapelles blanches à bulbes verts, isbas noircies par la pluie, enfumées par le poêle et embaumées d'un perpétuel parfum de chou. Le village de la *Puissance des Ténèbres*.

L'humanité qui vit là n'est pas de notre temps ; elle porte chemise brodée par-dessus la culotte ou blouses à brassards ; le plancher de ses maisons est de terre battue et son lit les pierres du poêle ; elle vit de légumes bouillis et se soûle abominablement à chaque fête d'une vodka à l'éther qui procure trois jours de cuite bienheureuse ; elle se signe devant chaque icône et s'éventre au couteau pour une danse refusée ; elle cultive ses champs comme au moyen âge, renâcle pour apprendre à lire et connaît le bonheur parfait.

C'est un lundi de Pentecôte, vers six heures, que j'ai débarqué là pour la première fois. En costumes de fête et royalement souûl, tout le village était descendu dans la Grand'Rue. Filles en groupes jacassants et troupes de gars farauds une canne à la main tournaient en procession comme dans l'*Orage* ; un accordéon faux meuglait des ritournelles à un aréopage de poivrots, accroupi sur le perron d'une isba où se lisait « So-

ciété pour le Développement de l'Instruction » ; des bandes de mioches se poursuivaient en piaillant... Jamais clown célèbre n'a déclenché l'unanime succès de mon apparition là dedans. La vertu désopilante d'un béret basque et d'un complet de sport lâchés parmi les blouses brodées et les bottes russes tordait Irboska d'une rigolade immense. Tous les va-nu-pieds me firent escorte ; de rondes commères me traitèrent tendrement de « petit pigeon » ; et je n'échappai que de justesse au baiser d'un grand pochard barbu, puant l'éther du breuvage national, que mon refus roula sanglotant dans la poussière.

J'ai regagné la voiture sans bagarre ; tout bien pesé, ce fut le plus étonnant de cette prise de contact.

Trois ans plus tard, une nuit de Saint-Jean, je les ai regardés danser dans la prairie au pied du château fantôme. Une balalaïka grattait des airs russes ; grands gars et belles filles se dandinaient en riant ; dans le demi-jour de minuit des couples à l'écart contemplaient le reflet d'argent de la rivière. Nous étions là quatre métèques débarqués d'une voiture américaine, qui tentions de braquer des kodaks. Pas un visage ne s'est tourné vers nous, pas un danseur n'a ralenti son rythme. Progrès du tourisme ? Non : cette

fois-là, nous n'étions même plus des intrus, nous ne valions pas même la peine qu'on en rît. Nos curiosités, pour ces simples, relevaient d'une autre planète ; la fête du village eût craint de gêner sa joie en se mettant, fût-ce une seconde, à notre plan. Alexandres pour ces Diogènes, nous ne représentions que du néant.

Sur la route du retour, un patriarche à barbe sale se planta dans la lumière des phares en faisant signe d'arrêter. Il habitait loin, expliqua-t-il humblement ; ses vieilles jambes le portaient mal ; Dieu bénirait les barines assez charitables pour le prendre dans leur belle voiture. L'homme installé après force signes de croix et promesses de prier pour notre salut, un de nous qui parlait russe entreprit de l'interroger : allait-il parfois en auto? Voyageait-il souvent? — Une série de bredouilllements répondit que oui, c'est-à-dire non, plus exactement jamais, enfin qu'il en avait eu toujours envie, que, lorsqu'il nous avait vus sur la route, il avait pensé que de si bons barines ne refuseraient pas à un pauvre vieux la joie de rouler une fois avant de mourir en carriole sans chevaux, et qu'il implorerait pour nous les bénédictions de Dieu, et que nous étions vraiment des chrétiens... et des signes de croix, et des baise-mains, et des soupirs...

C'était tellement « idée-qu'on-se-fait-de-la-Russie » que c'en était gênant. Échappé à la reconnaissance encombrante du vieux, montrant la campagne pelée qui défilait aux glaces, l'interprète reprit :

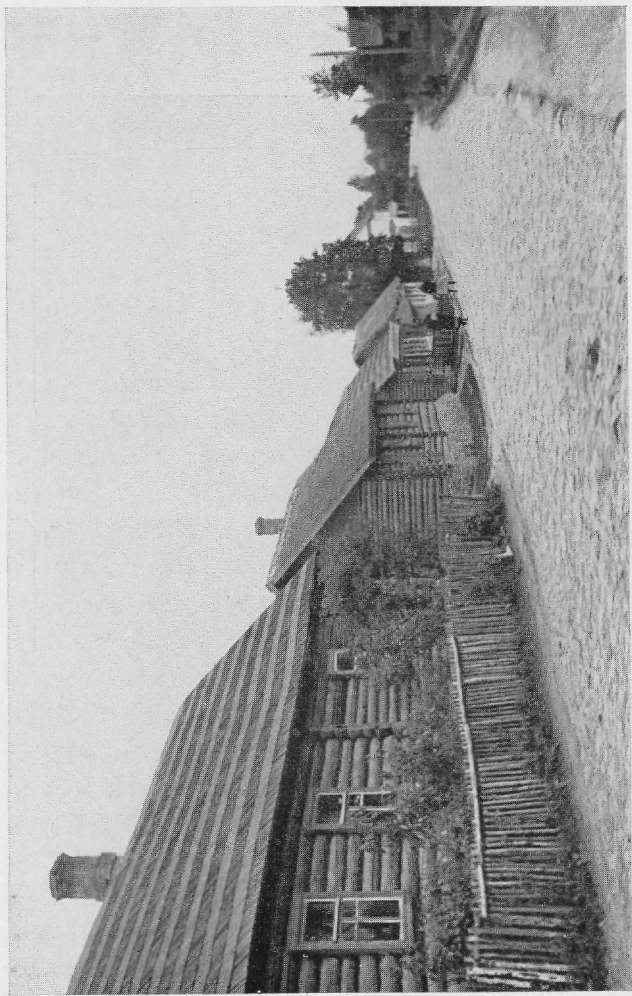
— Tu ne dois pas être bien riche, mon pauvre gars ; ce n'est pas fertile-fertile chez toi...

Sans comprendre l'immensité de sa réponse, blessé par le mépris de l'étranger dans son amour pour la terre de ses ancêtres, le moujik qui ne savait pas lire refit un vers de Virgile :

— Pas fertile, barine? La terre chez nous donne tout ce qu'on veut.



Une riche dévote bariolée de pourpr. (p 194, Petserimaa.)
Photo Cathala.



...Le village de la « Puissance des Ténébres ». (p. 195. Petsrimaa.) Photo Nylander.

ADIEUX

Le voyage ne va pas plus loin. Lancé de Tallinn, notre coup de râteau s'est heurté aux frontières, ramenant même, aux confins ethniques, des bribes d'autres mondes ; toute la petite Estonie a tenu entre ses dents.

Nous avons négligé tout ce qui n'est pas caractéristique de sa personne, tout ce qui est comme partout, sauf aux yeux exercés du connaisseur.

Dans le même esprit, nous n'avons accordé qu'une attention relative aux questions spéciales, nous intéressant à la politique, à l'art et aux détails économiques dans la seule mesure où ils aident à éclairer l'ensemble.

Semblablement nous sommes-nous défiés de l'anecdote, de la « chose vue », brillant trompe-l'œil qu'une longue familiarité avec le pays nous a appris à juger dépourvue de sens, à moins d'être du pur roman.

Que demeure-t-il de ces filtrages superposés ? Un paysage estonien et une âme estonienne. Essayons, en guise d'épilogue, d'en rassembler les traits épars.

*
* *

Le « paysage » estonien — et nous entendons le mot au sens large — est produit de facteurs variés. A la géographie il doit son ambiance nordique ; à l'histoire le complexe d'émotion de ses villes anciennes, de ses ruines et de ses survivances ; aux multiples éléments de la structure économique son pittoresque humain. Aucune de ces sources n'est proprement locale ; l'Estonie n'est pas une entité géographique ; elle manque d'histoire propre avant 1918 ; son économie dépend de sa position dans le monde.

Alors que le paysage français est tout unité et mesure dans la diversité de ses aspects, celui-ci se caractérise d'abord par ses contrastes, non point physiques mais plutôt moraux. Il juxtapose l'exotisme de survivances très anciennes et de la distance à la familiarité de la province ; le dépouillement du Nord au désordre russe ; la bonhomie bourgeoise au tragique des guerres ; le sombre romantisme des neiges et des brumes à la candeur d'un printemps qui ne connaîtra jamais l'été. Et chacun de ces aspects, pris à part, n'a rien non plus de bien spécifiquement original.

Mais ce qui est incontestablement estonien, c'est leur rencontre. Si tel ou tel détail se retrouve

en Finlande ou en U. R. S. S., tel point particulier en Lettonie ou en Prusse, si ceci pourrait être du Tolstoï et cela de l'Andersen, la coïncidence, elle, n'existe qu'ici. Comme tout ce qui existe le pittoresque estonien est une synthèse ; plus particulièrement une synthèse de contrastes ; et de contrastes dont les éléments ne sont pas caractéristiquement estoniens. Mais la synthèse est estonienne ; son originalité est absolue. C'est la rencontre unique de la fraîcheur campagnarde avec la plus sombre histoire, dans le cadre de la nature du Nord sinistre et candide, sous le signe d'un dur présent gros d'espoirs.

*
* * *

Si arbitraires que soient en général les « psychologies nationales », nous n'éprouvons aucun scrupule à parler d' « âme estonienne ». Des conditions privilégiées en font autre chose qu'un pur mot : le volume relativement réduit de la population, l'absence de différenciation sociale héréditaire, la quasi inexistence des minorités et leur caractère nettement « en marge », enfin l'originalité ethnique de cette race non aryenne, mieux préservée de tout mélange par l'esclavage que les aristocraties qui la gouvernèrent.

A aligner bout à bout les traits de caractère qui

nous ont frappés en cours de route, nous n'obtiendrons qu'une suite incohérente. Dans l'âme estonienne, sur une trame continue de patriotisme et de ténacité, la gentillesse alterne avec la méfiance, la spontanéité avec la réserve, le bon sens avec le goût de l'aventure, le culte du savoir avec le dédain des théories, l'esprit pratique avec l'incapacité à l'analyse. Aux premiers contacts, c'est même, pour le voyageur pressé de se faire une opinion, une source inépuisable d'étonnements et, parfois, de malentendus.

Pour l'expliquer, laissons de côté toute considération sur le climat. La froideur de l'homme du Nord est une légende, aussi stupide que celle du Français léger ou du Grec tricheur aux cartes.

L'histoire plutôt, à condition de ne pas la solliciter sans vergogne, nous rendra compte de certains traits. Si l'Estonien n'est pas démonstratif, c'est à la manière de ceux qui eurent une enfance martyre. S'il se méfie, c'est que, pendant sept siècles, il a vu brimer tous ses espoirs. S'il est hanté par l'idée de patrie, qu'on songe aux miracles de 1919...

Mais le vrai secret de cette âme, c'est plus profondément qu'il faut le chercher : dans sa communion avec la vie. Par là tout s'éclaire : aussi bien le bon sens de l'Estonien, pur instinct de la tâche humaine, que son goût du pratique, c'est-à-dire

de ce qui sert à vivre ; aussi bien sa fraîcheur, absence de filtre entre le monde et lui, que sa spontanéité, aptitude à réagir, sans passer par les guichets de la réflexion, ou son penchant à l'aventure, sorte de divination du sens de l'élan vital et du bond à tenter pour le dépasser sur sa ligne. Et sa ténacité même, n'est peut-être pas autre chose qu'une prescience obscure ; jamais déraisonnable, mais seulement sourde à la raison, ne serait-ce pas qu'elle perçoit des possibles que l'analyse ne découvre pas, que, baignant dans le vivant, elle y sait des chemins que la critique ignore ? Dans l'acceptation la plus exacte, l'Estonien est poète, l'homme qui connaît et crée par l'opération d'une faculté qui n'est pas la raison et qui, souvent, va plus loin.

De ce point de vue, nous sommes aux antipodes. Entre ce contact permanent avec la vie et notre cartésianisme on imaginerait difficilement opposition mieux tranchée.

Et pourtant...

Ce n'est pas une des moindres curiosités de l'âme estonienne que les subtiles familiarités par où elle s'apparente à la nôtre. Même goût de l'ironie et même refus de s'en laisser accroire, même individualisme conscient, même culte du bon sens, même passion de la liberté — les rares auteurs

français qui ont effleuré l'Estonie l'ont noté et un des meilleurs écrivains de là-bas y a consacré une étude pénétrante. Il n'est peut-être pas, dans ce coin d'Europe, de peuple plus proche de nous comprendre que cette petite communauté humaine, qui, historiquement, politiquement et par son âme même, gravite sous un autre pôle.

*
* *

Maintenant soyons égoïstes : qu'emportons-nous de ce voyage?

Nul, je pense, ne contestera l'attrance de ses images : ce cocktail d'Orient et de Grand Nord, d'histoire et de roman, à quarante et quelques heures de l'Étoile, est évidemment une consommation de haut goût et attrait, dans le stock de plus en plus banal que nous propose l'Europe.

Mais l'Estonie nous offre mieux que des images : une connaissance. Parce qu'elle est sur un autre versant d'Europe, tout un passé s'y découvre qui échappe à travers les livres, tout un présent s'y éclaire que les esprits de partis obscurcissent de leurs sottises. Parce que sa naissance est d'hier, sa croissance en pleine floraison, son volume perceptible d'un coup d'œil, son fonctionnement régulier, elle nous renseigne sur la construction et la vie d'un État avec la clarté d'un modèle de

laboratoire. Parce qu'elle abrite une autre race elle nous enseigne une autre âme. L'apport d'un peuple ne se mesure ni à son âge seulement ni à sa taille. Celui-ci, si humble qu'il paraisse sur nos cartes et nos maigres monographies, nous nous sommes enrichis à son commerce.

Il est un signe irrécusable. Un beau soir, voyageur d'Estonie, un porteur de la gare de Tallinn hissera vos valises dans les filets du sleeping. Des amis que vous ne reverrez plus, épiant la pendule, échangeront avec vous sur le quai ces propos déjà distants qui sont le rituel des grands départs. Le chef de gare aboyera quelque chose ; vous monterez en hâte ; des mains s'agiteront ; le décor du Dôme, une dernière fois, emplira la portière... Et puis l'Estonie commencera à tomber dans votre passé.

Vous comprendrez alors que vous l'avez aimée. Comme tous ceux qui ont vécu là, vous sentirez que ce départ n'est pas comme tous les départs et que le sifflet de l'homme à casquette n'a pas déchiré seulement vos oreilles...

Aucune description, aucune analyse n'iront si loin que cette peine obscure.

Et il n'y a pas de plus bel hommage.

Tallinn, 21 décembre 1936,

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	
PORTRAIT DANS LE TEMPS ET PORTRAIT DANS L'ESPACE.	I

PREMIÈRE PARTIE

SEPT SIÈCLES DE BATAILLES, DIX-NEUF ANS DE LIBERTÉ

UN RECORD DE MALCHANCE.....	3
-----------------------------	---

CHAPITRE PREMIER

LE CHAMP DE BATAILLE DE DEUX MONDES.....	5
L'Estonie indépendante.....	6
La conquête allemande.....	8
De mains en mains.....	11
Le bilan.....	16

CHAPITRE II

SOUS L'AIGLE RUSSE.....	31
La libération de l'individu.....	33
Le réveil de la conscience nationale.....	41

CHAPITRE III

NAISSANCE D'UN ÉTAT.....	53
Vers la proclamation de l'indépendance.....	55
Invasions et libération du territoire.....	57
On ne passe pas.....	64

CHAPITRE IV

QUAND LA VIE REDEVIENT QUOTIDIENNE.....	75
La République parlementaire.....	77
La République autoritaire.....	79
CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE.....	81

DEUXIÈME PARTIE

PAR LES ROUTES D'ESTONIE

SILHOUETTES	91
-------------------	----

CHAPITRE PREMIER

TALLINN	93
Présentations ..	93
La cité gothique.....	97
La province russe.....	108
L'effort estonien.....	118

CHAPITRE II

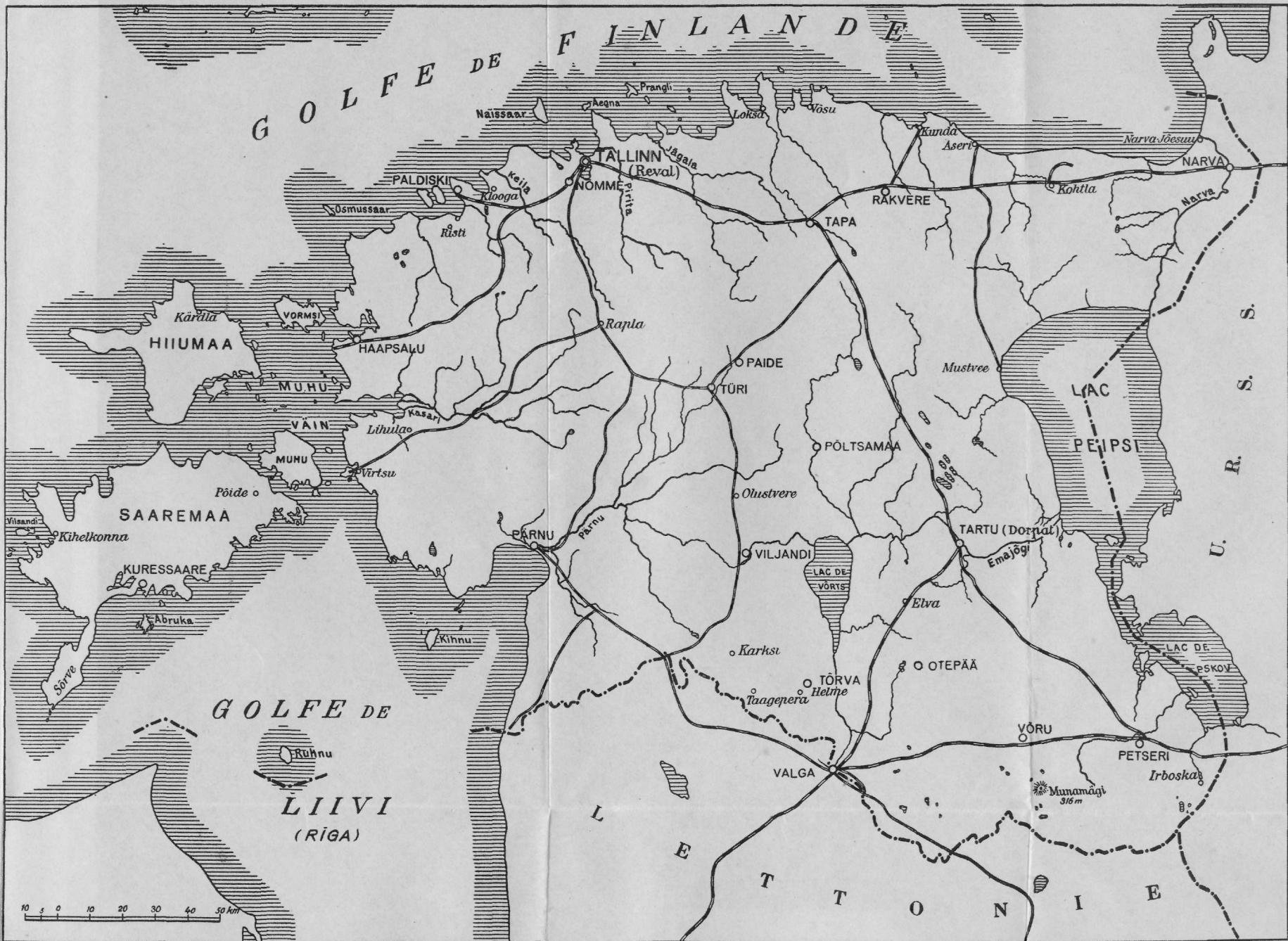
LE CENTRE.....	127
Le « cœur » de l'Estonie.	127
A travers le pays Mulk.....	129
Tartu	138

CHAPITRE III

L'OUEST.....	153
Porte du Large.....	153
Pärnu.....	155
Saaremaa.....	158
Haapsalu.....	167
Vormsi.....	172

CHAPITRE IV

VERS L'EST.....	179
Frontière	179
Routes de Narva.....	181
Narva	183
Petserimaa.....	191
ADIEUX	199



Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer sur les presses
de la
LIBRAIRIE PLON
le 7 juillet 1937.

5.-

Ar 937 /
Cathala

SL
14922

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière
